

Anne Cécile Lécuille

Mère Afrique

*Cette Voix derrière les
feuilles*

À MA FILLE

"Ses carnets, mon grand-père me les a, à sa mort, nommément légués. Je les ai lus et relus avec la curiosité irritée que l'on a pour une œuvre incomplète, comme si la suite allait apparaître et me livrer une clé. Il me semblait toujours qu'ils allaient combler les vides, jouer le rôle de cette petite écriture qui nous arrivait en Afrique, drôle et un peu mystérieuse aussi, qui remplissait l'espace et le temps à sa manière sans que nous puissions en comprendre le véritable sens. Qui nous racontait une histoire comme un fil qui allait non seulement nous rejoindre mais jalonner le temps de notre absence. Et derrière elle en vérité, il y avait celle que je ne voyais pas alors, la leur, celle du petit grand-père et de sa femme à la haute stature tout au bout du quai, lui, commençant à dévider son fil de mots qui nous tiendrait jusqu'au bout du monde, nous faisant entrer ainsi dans la lignée, nous donnant notre place – comme dans ces rondes où la main saisit au passage celui qui n'y était pas encore, *Entrez, entrez dans la ronde, Y'a d'la place pour tout l'monde, Entrez, entrez dans la ronde, On va faire le tour du monde* –. Le tour du monde, oui. Et du Temps. C'était cette parole qui nous tenait serrés au bout de son fil, nous les enfants perdus alors dans tout ce fouillis de verdure, reliés par elle pourtant, à eux les grands-parents au bout du quai, et comme si derrière eux se pressaient non seulement des visages inconnus mais toute une vie, un monde.

"(Chap. XVI)

Préface

Le roman que je propose aujourd'hui à la lecture me suit depuis treize ans.

Une première version commencée en 2004 avait été achevée en 2008. Une deuxième version a remodelé le texte au cours de l'année 2013. C'est cette deuxième version que je viens de reprendre.

Plus que de réécriture, cette fois, il s'est agi essentiellement de recomposition avec des enchaînements différents entraînant des déplacements d'épisodes.

Mais ce sont surtout des ajouts, minimes souvent, des liaisons presque invisibles (et probablement n'étaient-elles jusque là que souterraines) qui ont donné au texte son vrai visage, le "sens" que je poursuivais à mon insu. En matière d'écriture comme dans la vie il faut de longues, très longues années parfois, et parfois même toute une vie, pour savoir ce qu'on cherche.

Un parcours donc.

Je crois, je l'espère en tout cas, être arrivée au plus près de ce but, même si, comme le dit mon héros porte-parole Hugo *"Il eut l'impression que tout ce qu'il aurait voulu dire était contenu dans une sorte d'instant de cristal (...) "qui a maintenu pour moi à l'horizon la ligne incertaine et inachevée de l'écriture. La ligne de ce qu'on n'atteint jamais."*

Peu importe c'était une belle poursuite.

Tout au long de ce travail, j'ai constamment hésité à continuer cette révision. Ce texte date en effet d'une autre période de mon écriture - plus lyrique, plus poétique, plus échevelée parfois - mais finalement je suis allée jusqu'au bout et décide de la proposer à la lecture parce que cette écriture datée correspond aussi aux paradigmes d'un imaginaire de l'enfance et de l'adolescence retrouvé dans ma mémoire, et dont j'ignorais avant de lui laisser (presque) libre cours qu'il avait cette couleur.

Si je l'ai gardé si longtemps près de moi c'est sans doute parce que c'est le texte le plus cher à mon cœur.

D'abord, parce que non seulement il fait revivre le monde de l'enfance qui est toujours pour nous un "monde perdu" donc cher, ce *"morceau du jardin d'enfance que j'aurais transporté avec moi"* dit Hugo, mais aussi et surtout parce que c'est ce monde d'une enfance africaine qui a modelé mon imaginaire.

Aussi presque tous les épisodes correspondent-ils à des souvenirs réels quoique toujours fantasmés, déformés par le prisme de l'imagination comme c'est le cas pour toute enfance. Non que j'aie dû chercher à reproduire ou retrouver les lois de cet imaginaire : à ma grande surprise il est venu tout seul, il ne m'avait pas quittée. Un imaginaire qui avance à tâtons à travers l'Étrange, à travers tout ce qui lui échappe, en en recomposant la logique paradoxale arrachée aux adultes.

Un texte donc qui, bien sûr et pour cette raison, est accompagné fréquemment d'exergues de Lewis Carroll. Non par

artifice d'écrivain mais parce qu'il a été avec Borges parmi les lectures phares de ma vie, non pour l'avoir suivi constamment de relectures en relectures - il était même oublié depuis longtemps - mais pour avoir marqué de façon décisive ma vision du monde de sa logique loufoque et puissante, voire dérangement pour savoir poser les interrogations essentielles.

Des citations donc qui sont venues en dernier et non l'inverse, en guise de clin d'œil et d'éclaircissement du projet.

Également cher parce que derrière l'histoire de la vie en Afrique, les souvenirs qui m'en sont restés, et leur déformation bien sûr, c'est le mystère de la mémoire, mais évidemment aussi de l'identité (où l'on retrouve le "*Qui suis-je ?*" d'Alice) que je poursuis, une de mes plus constantes obsessions dans tous les romans que j'ai écrits, "*...un des mystères du cerveau humain. La mémoire recompose à l'infini les poussières d'atomes de nos perceptions*" dit Hugo.

Cher aussi parce qu'il fait revivre un autre "monde perdu", celui d'une histoire ou plutôt de l'Histoire, des morceaux de celle-ci arrachés par les enfants à l'histoire coloniale, ce qu'ils en devinent du moins. Arrière-plan qui donne toute sa dimension, derrière l'ignorance des enfants, à celle des adultes de ce temps.

À la lecture de la première version de 2008 une amie avec qui je partage ce passé colonial commun, avait regretté la presque absence de celui-ci. La version actuelle a intégré des recherches sur cette Histoire, qui reste en arrière-plan pour avoir été ignorée de ce monde enfantin, mais est devenue toile de fond qui rejoint la ligne du récit et lui donne son sens.

Que cette amie en soit remerciée.

Enfin parce que ce "Monde de l'enfance" revisité est prétexte à s'inscrire dans une lignée que je transmets à mon tour en hommage à ceux qui m'ont accompagnée sur cette route et ne sont plus.

Il a fallu aussi que toute ma famille disparaisse pour que je puisse reprendre et peut-être comprendre ce travail.

Hommage à cette famille/cellule qui a été notre unique identité au long de cette enfance et de ses multiples "transplanages" pour parler comme Harry Potter.

Hommage au malicieux et très littéraire grand-père qui m'a légué ses carnets et sans doute beaucoup de lui.

Hommage aussi à l'omniprésence d'une mère - dans tous ses paradoxes - dont ce sera ces jours-ci l'anniversaire de la mort.

Hommage aux frères disparus, à la force d'une fratrie transmise par eux et à travers eux.

"Les fratries sont des sortes de planètes dont on oublie en vieillissant qu'on en est originaire, qu'on a vu et aimé en étant plusieurs êtres à la fois. Parfois il me semble que j'ai vécu une enfance multiple ou, du moins, que l'image du passé

qui m'est restée est une création de quatre regards où la part de l'un n'est pas séparable de celle des autres." (toujours Hugo).

Qu'ils soient dans ma voix.

Lieu dit baujé - St Martin de Cols, ce 20 décembre 2017

"Sir Thomas Browne, que Borges aimait profondément, l'a dit pour tous les temps : « L'homme n'est pas seulement lui-même ; il y a eu beaucoup de Diogène, et tout autant de Timon, bien que rarement sous le même nom : les vies des hommes sont revécues. »

(Alberto Manguel - Dans la forêt du miroir)

"Entourés d'incertitude et de toutes sortes de peurs, menacés par l'absence, le changement et la douleur, la sienne et celle du monde, pour laquelle on ne peut offrir aucune consolation, les lecteurs savent qu'il existe au moins, ici et là, quelques lieux sûrs, aussi réels que le papier et aussi vivifiants que l'encre, pour nous accorder le gîte et le couvert durant notre traversée de la forêt obscure et sans noms."

(Alberto Manguel - Dans la forêt du miroir)

Les choses, les animaux, les plantes, ou le Monde perdu...

"Depuis que j'ai quitté la maison dans mon adolescence, j'ai toujours mené une existence nomade, comme si je cherchais quelque chose d'une importance vitale pour moi, que j'aurais perdu je ne sais où."

(Tennessee Williams - Une femme nommée Moïse)

"Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre ce soit encore la rêver..."

(Marcel Proust - Les Plaisirs et les Jours)

Le petit Hugo regardait la masse noire grossir à l'horizon. À mesure qu'elle approchait, c'était la folie qui allait prendre la nature quelques instants dans ses serres. Mais ce n'était pas à la menace qu'il était attentif. Plutôt à la montée d'un plaisir étrange qui peu à peu envahissait tout l'espace, jubilation infinie du ciel à prendre possession de la terre. Et possession de lui, tant il en ressentait la violence. Il avait l'impression d'être porté par elle, d'être même un de ces grains de nuage qui grossissait en se dirigeant vers lui, si bien qu'il était à la fois menacé et menaçant, incapable de déterminer où se trouvait la limite entre les deux. Que le monde était semblable à cette sorte de poussée de sève orageuse, il en eut soudain l'intime conviction qui devait déterminer pour toujours sa vision des choses...

Hugo – Hugo c'est moi, et aussi mon personnage, mon double en quelque sorte si vous voulez, vous finirez par le découvrir, autant le dire tout de suite –, Hugo donc repoussa d'un geste exaspéré les papiers devant lui et soupira. Ce monde perdu est fait de particules subtiles et changeantes, telles qu'il n'est jamais possible d'un instant à l'autre de reconnaître la configuration précédente. Les morceaux du temps

ne veulent pas se laisser attraper. On peut s'emparer de ces particules qui volettent, ou plutôt de quelques unes seulement et tellement déformées d'avoir parcouru tant de distance qu'il ne faut pas espérer reconnaître quoi que ce soit. Jamais rien ressenti de semblable, mais de l'orage en moi, si. Porteur d'orage ? De nature orageuse ? Rageuse ?

Ce que l'écriture se met parfois à décider pour vous est un mystère. Tout a commencé – s'il arrive que quelque chose commence un jour – par une note jetée sur un carnet, c'était le 10 avril 2004, mon carnet en fait foi, je l'ai sous les yeux (quelle importance ? Aucune, juste qu'écrire c'est poser dans le temps). Devant moi c'était la lumière grise de l'hôpital de la Salpêtrière. Et aussi celle de toute l'Afrique (que je dise tout de suite d'ailleurs : il arrive à cette Afrique de passer par la Guyane). Quoi que j'aie sous les yeux, est-ce que je peux voir autre chose que l'Afrique ? Tout est là. La réponse est non. Marguerite Duras reconnaît l'Asie « avant Renault, après les peupliers de l'île Saint-Germain ». Comment comprendre qu'il y ait un lieu dans un autre lieu ? C'est un des mystères du cerveau humain. La mémoire recompose à l'infini les poussières d'atomes de nos perceptions.

...On leur disait toujours, à eux les enfants, qu'ils étaient au cœur de l'Afrique et sans doute entendait-on par là qu'ils étaient très proches de cette ligne mythique qui coupe le continent en deux, mais aussi le monde, si bien qu'ils finirent par assimiler l'Afrique à cette ligne. Et réciproquement...

J'avais donc noté ce 10 avril 2004 : « L'espace de la fratrie, l'Afrique ». Puis j'avais oublié. Soudain affleurement au grand jour d'un monde qui sommeillait tranquillement sans qu'on le sache, qui était là en tout cas, puisqu'on le retrouve, non pas oublié, ce qui permettrait d'accuser les intermittences de la mémoire, mais plutôt relégué dans un coin comme s'il n'avait été jusqu'alors

d'aucune utilité. « L'espace de la fratrie, l'Afrique », c'est tout.

...Quatre enfants transplantés par nos parents dans ce monde si étrange qu'il semblait être à l'écart de tout le reste de la terre et comme n'appartenant à aucune géographie réelle. Si bien que nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas une affinité mystérieuse entre eux et lui. D'ailleurs ils ne s'y comportaient plus de la même façon, suspects aériens et heureux comme des personnages de Chagall, voire insaisissables. Rien ne nous prouvait qu'ils n'étaient pas devenus des parents volatils, aussi peu réels que les autres fruits de notre imagination, nous-mêmes n'étant pas bien sûrs d'exister dans ces puits de temps où ils nous entraînaient chaque fois avec eux pour quelques années.

Sur leur chemin...

L'Afrique donc. Ou ce qu'à la fois une réduction et une extension enfantine a installé en moi sous ce nom, comme si elle avait été la couleur dominante, unique parce qu'excessive, excessive parce qu'unique, de tout ce que j'ai vécu. Devrais-je dire « de toute ma vie » ? La mémoire (à noter que par commodité j'appelle ainsi – on appelle ainsi – ce qui est en réalité une entreprise complotée de toutes les forces d'un individu pour inventer à sa façon) combine ses propres dosages, ses propres dilutions.

Hugo relut ses notes, ouvrit un calepin, changea de calepin. *La trace du chemin mental n'est pas sur le cahier, il faudrait tout recommencer*, se dit-il. Néanmoins le chemin insista. Il reprit.

...Le chemin derrière les parents ? Ou plutôt celui qui n'en était pas un et menait par exemple à la carcasse d'un avion dans la forêt

touffue. Ou celui des orchidées qui n'a mené qu'au désastre. Ou, un autre jour, celui des sensibles.

Pourquoi donc de tout ce temps, ne m'est-il resté que le souvenir de routes ? Des routes sur lesquelles nous étions portés, transportés, dans une confiance tranquille, absolue, par ces parents dont le but nous échappait - et dépassés néanmoins eux aussi sans doute, comme plongés dans une cuve aux proportions gigantesques -, tressautant sur nos sièges au rythme des bonds et rebonds de la Land-Rover dans les ornières, et tremblant au moins autant d'excitation, d'exaltation, transportés oui, mais d'ivresse, bien conscients de ce privilège qui nous était accordé d'approcher l'inconnu...

Tous les jours Hugo refaisait ce chemin lorsqu'il se mettait à sa table de travail. Mais toujours ce chemin traversait la forêt ancienne.

Enfin il se leva pour rajouter de l'eau dans la théière, rajustant au passage le rideau dérangé par Lizzy dans sa chasse aux mouches, et se retourna pour regarder le champ de bataille. Derrière lui, Lizzy étirait son corps menu et décharné, étroitement serré dans un tee-shirt aux rayures d'un jaune et d'un rouge si crus que cela faisait avec sa tignasse rousse en bataille un ensemble grotesque dont le cadre naturel et attendu aurait pu être la roulotte d'un cirque. Il y avait quelque chose d'attendrissant à voir cette silhouette que la vie semblait avoir recroquevillée sur elle-même dans la posture cassée d'un pantin qu'on aurait envie de prendre dans ses bras.

Oui, la voilà la réalité, se dit Hugo en la regardant, est-ce que ça ne vaut pas tout ce que tu inventes, ces petits yeux ronds qu'elle fixe sur le monde d'une façon à la fois apeurée et amusée, ce corps aux formes anguleuses qui ont toujours l'air de chercher leur équilibre, cette impatience de moineau à picorer des miettes de vie, sorte d'hybride entre la prostituée et le clown, oui, une réalité désastreuse donc émouvante parce que seule capable de toucher aux extrémités

opposées. Lizzy prit une moue d'enfant boudeuse qui arrondit son visage étiré sur le haut par une mèche rouge en geyser entourée d'un élastique, et se dirigea vers la fenêtre dont elle releva le rideau derrière lequel était prise une mouche.

"Qu'aime-t-on donc dans un être", se dit Hugo contemplant cette silhouette. Que reste-t-il au final, au plus extrême de tout et lorsque l'on a retiré les fausses, les bonnes et les mauvaises raisons d'aimer, qu'aime-t-on sinon l'impuissance, l'absolue détresse de l'humain apparenté à la mort, l'invraisemblable petitesse d'un combattant voué à l'échec ? Aussi n'y a-t-il probablement aucune importance que ce soit celle-là ou celui-là mais seulement la nécessité qu'un être se tienne près de vous, malhabile et désolé, Lizzy ce soir, avec sa frimousse tachetée, mince émergence de l'univers insondable qui se tient derrière elle. Oui, c'est toujours une pauvre chose qu'on aime. *Les Dieux aiment-ils ? Certainement non.* Regardant cette silhouette presque comique, les deux mains plantées sur les hanches dans une sorte de défi dérisoire, Hugo la voyait se décomposer et se recomposer de telle manière qu'elle devenait une autre ou des milliers d'autres. Et derrière elle il apercevait un visage invisible qui n'était ni un visage réel ni un souvenir mais une sorte de construction de son imagination autour de ce que peut-être il pourrait appeler une femme ou "l'énigme femme". *Chez mes grands-parents, autrefois, il y avait une photographie dans un cadre ovale au-dessus du piano, c'était celle d'une mère qui posait doucement son menton sur la tête de son enfant et dont le regard attentif et précis, appuyé même, comme s'il craignait de laisser échapper quelque chose, contenait le message d'une tendresse pensive. Insondable. On dirait que ce regard jamais déchiffré s'est installé entre moi et toutes les femmes de ma vie, ou que je suis toujours le petit garçon intrigué devant une photographie plus haute que lui et le mystère de ces yeux bruns. Il doit en être de même pour l'Afrique.*

Là, derrière la vitre du balcon, le corps si mince de Lizzy. *Une liane plusieurs fois entortillée sur elle-même. Lizzy, toute une forêt, le cordon ombilical d'une matière grisâtre arrachée à la terre d'Afrique, pourquoi est-ce que je*

dis cela, aucune idée. Plus tard j'essaierai de comprendre. Mais on n'agite pas les ombres de l'imagination en vain et celles-ci restaient collées à la vitre déjà ennuitée, agitées, fluctuantes comme ces cellules qui se déplacent sous le microscope, lentement, avec le mouvement du fluide entre les lames, s'étirant, s'arrondissant, rétrécissant, prenant des formes fantastiques qui ne sont que des échantillons d'un monde où grouillent des milliards de milliards d'autres particules impossibles à recomposer. La forêt donc, et tout ce qui était caché en elle, restait collée à la fenêtre de son esprit, insistant pour faire reconnaître la multiplicité des présences qui l'habitaient. Alors celui qui en lui regardait aujourd'hui le petit Hugo, retrouvait à l'intérieur d'une même bulle mémoire les crissements, les parfums des nuits et les jeux de l'enfance comme s'ils avaient été une production de ses orages. Si bien qu'il ne pouvait en parler sans déclencher un mouvement intérieur pareil au vent très spécial qui se levait alors.

...L'Afrique derrière les parents, c'était un orage d'abord sournois, rasant les rebords de ciment de la terrasse, acculant quelques feuilles mortes en tas dans le coin, puis prenant soudain de l'ampleur et les faisant voltiger en formation rousse et conique à quelques mètres du sol d'où soudain elles disparaissaient à la vue, comme happées par quelque bouche géante au fond du jardin qui surplombait la mer. Or elle avait été, cette disparition - la vie aussi, la vie aussi -, semblable aux artifices des bonimenteurs qui, tandis qu'ils captent l'attention, ont escamoté l'essentiel de la manipulation, et quand il se retournait vers les terres, Hugo s'apercevait que tout le sable, les gravillons, les herbes, et les broussailles à présent tordues, avaient été pris dans le même mouvement tourbillonnant et ascensionnel, emportés dans l'ensemble de la masse grise montée de l'horizon, qui n'avait peut-être d'autre projet que d'engloutir, se disait-il, l'ensemble du monde. Ce que toute son âme d'enfant appelait de ses vœux, ressentant l'attirance brutale, sauvage, de

l'engouffrement, avec une ivresse teintée de douleur que plus jamais il ne ressentirait de cette façon et qui resterait pour lui liée à l'Afrique, comme un lent compagnonnage avec la mort, ce que seule l'enfance sait éprouver par une adhésion aussi joyeuse et entière que celle qu'elle donne à la vie.

Il se laissait alors filer vers l'horizon, se débarrassant de lui-même comme si ses veines se vidaient lentement, allaient se déverser dans ce qui n'était même pas un lieu mais seulement quelque chose d'autre, suffisamment autre pour contenir des possibilités infinies, ouvrir une brèche vers un futur encore inimaginable où pourrait se recomposer sa forme disparue, si bien que cette sensation de mort était finalement une source de vie...

Et à présent devant moi, la vraie Lizzy. Y a-t-il une vraie Lizzy ? Celle qui vit à mes côtés et dont pourtant j'ignore tout, soudain transformée par le miracle de quelques cristaux de crépuscule, comme surgie de ma mémoire. La mémoire, oui, ce monde grouillant où chacun prend le masque de chacun, allez vous y retrouver ! Dire qu'on passe son temps à inventer les autres en les regardant ! Ou peut-être à ne pas les regarder et voir quelqu'un d'autre en eux. Égocentrisme banal, mais plus que cela. Il est tout simplement impossible de regarder un visage réel sans en voir un autre, irréel, construit moitié par le souvenir moitié par l'imaginaire.

Oui Lizzy, quoique à mes côtés, réelle, bien réelle (à ce que je crois), Lizzy aussi est un personnage, vous l'avez deviné, mais autant le préciser tout de suite.

Lizzy, fragile mesure de mon univers entrée par une porte invraisemblable dans ma vie et restée là par hasard. La vie est un jeu de cartes, j'ai tiré Lizzy, se dit Hugo qui observait depuis un moment le manège de celle qui se balançait devant la fenêtre dans la tentative non innocente de capturer une mouche, ballet à symétrie inversée où l'intéressée – qui ne l'était guère – cherchait désespérément à échapper à

l'espace où elle avait été acculée entre le rideau et la fenêtre, et que Lizzy, prolongeant le jeu, cherchait seulement, elle, eut-on dit, à lui faire peur.

Car lorsqu'elle n'était pas prostrée sur le divan derrière Hugo, assise en tailleur, les yeux dans le vague et plus probablement dans un monde intérieur fait de figures incertaines, ou occupée à sillonner les rues de la ville à la recherche d'objets non identifiés, Lizzy passait son temps à poursuivre les mouches.

*

(Tué beaucoup de mouches. Si chaque individu s'occupait d'en tuer une centaine en dix minutes comme je viens de faire, le monde serait plus vivable. À se représenter comme une armée d'assaillants à détruire. Exterminer.

Les étages de la vie : dans un des sous-étages autour de l'homme, les mouches. Les miettes du monde que je crée, elles viennent s'en repaître. Je pose mon thé sur la table, laisse une salissure sur la chaise, fais tomber une goutte de sauce et les voilà. Propreté impossible. Pour éviter leur assaut il faudrait passer plus de temps à nettoyer qu'à vivre. Inévitablement donc j'engendre les mouches. Inévitablement nous nous tenons elles et moi : toute une philosophie.

« Obsessionnelle » c'est ce qu'ils disent. Pour moi, ce mot-là ou un autre... – est-ce que le mot a de l'importance ? – Je suis juste occupée à penser aux mouches. Pourquoi pas ? Les mouches pourraient être mon sujet de thèse. Tous les sujets sont intéressants. Les mouches au moins autant, moi je dis, que « La récursion sur les ensembles et absoluité », « l'étude d'une machine virtuelle en héritage multiple basée sur le hachage parfait », ou « l'alignement d'ontologies dans un contexte dynamique et large échelle », ou tiens, encore bien mieux, « l'extension non monotone des règles existentielles ». Quoi qu'en dise Hugo, la mouche est un sujet parfaitement réel, présent, vibrant, énigmatique, un vrai « sujet » donc.

Que fera-t-on, pour ce qui est de la vie et de la mort (la seule chose essentielle, non ?) de « l'absoluité » ou du « hachage parfait » ? Et j'en passe. La mouche c'est MON problème, celui qui me dit que j'existe, ou n'existe pas, voilà c'est dit. Mais je finirai par trouver.)

*

Les mouches et Lizzy.

Amies, ennemies, simples gêneuses ? Hugo n'aurait su dire. Il est vrai que la mouche est un animal étrange, voire diabolique, qui semble n'avoir d'autre projet que de vous poursuivre sans nécessité, avec un instinct suicidaire surprenant ou seulement une forme d'imbécillité téméraire incapable d'enregistrer jamais les leçons de l'expérience. On peut aussi penser après tout que la mouche cherche quelque chose. Alors quoi ? Peut-être existe-t-il une détresse des corps trop légers abandonnés à l'espace, cas également, je le ferai remarquer, des moustiques et autres variétés insectes comme les papillons que leur poids abandonne à l'ivresse aérienne et dont la propension à venir se poser sur vous le temps d'un battement de soie – avec grâce et délicatesse je vous l'accorde – est particulièrement remarquable. Certes la zoologie nous apprend ce que tous ils en retirent, mais est-ce la vraie raison ? se dit Hugo.

Il peut se tromper. Ne devrait-on pas inverser l'ordre des questions ? Penser par exemple que si l'abeille butine, la mouche se repaît de votre sueur et des miasmes abandonnés sur votre épiderme, c'est qu'au vertige philosophique de son existence elle est parvenue à trouver sinon un sens, du moins une utilité. Reste que les mouches, pour en revenir à elles – je vous tiendrai quitte des autres insectes, car si Lizzy s'intéressait aux mouches, Hugo aussi à sa façon –, reste donc la possibilité que les mouches ne cherchent rien. Et ce serait encore plus beau, dirais-je, que cet animal ne soit mû par rien d'autre que sa pulsion de mouvement, tout entier à son tourbillonnement et au bzizillement qui l'accompagne – exaspérant pour nos oreilles, pensez un peu à la menace du

moustique ! –, aussi régulier, tranquille et monotone, que le ronronnement de n'importe quel moteur ou d'un chat, ce qui laisserait à penser que le secret du bonheur, en tout cas tel que la mouche le livre à notre méditation, serait dans l'agitation gratuite. Ce qu'un certain nombre d'humains savent appliquer avec pertinence sinon pour les autres du moins pour eux, sans négliger au passage quelque profit lorsque, comme le moustique, ils peuvent s'employer à leur manière à sucer un peu du sang des autres.

Lizzy n'avait probablement pas la moindre idée d'une philosophie de la mouche mais plutôt, pensait Hugo, une sorte d'instinct nostalgique qui la poussait à tenir enfermée dans sa main l'espace d'un instant, avant de la détruire, cette mystérieuse usine à bonheur, comme si elle représentait une offense personnelle.

*

(Ce qu'il y a avec les mouches, pour préciser, c'est qu'elles suivent nos traces. Donc les révèlent. Inadmissible. C'est un peu comme si celui qui essaie de passer inaperçu avait toujours quelqu'un à ses basques qui le désignerait aux yeux de tous. Je pose ma main quelque part, j'enlève ma main : une mouche. Je m'étonne que personne ne s'en – comment dois-je dire : offusque ? Offense ? Désole ? Aucun mot ne convient, donc laissons –. Les (je ne sais pas non plus comment les appeler ceux-là), disons donc "les hommes en blouse blanche", n'ont rien compris : non, elles ne sont pas "mes" ennemies. Ce n'est pas parce que je veux les exterminer qu'elles sont mes ennemies ; au passage je trouve que le verbe « exterminer » devrait être intransitif : on extermine, point. L'être humain est un exterminateur, c'est tout, ensuite il trouve des raisons variées pour se livrer à cette occupation. Mais je n'ai pas essayé de leur expliquer. D'une manière générale je ne leur répondais pas, aux blouses blanches. Et j'essaie de tuer le plus possible de mouches.)

*

Pourquoi l'Afrique autour de Lizzy ? Pourquoi tant de visages superposés au sien ? Peut-être pour le battement fragile de ces mouches qu'elle poursuit avec acharnement, la soie de leurs tissus tremblants grésillant dans l'air chaud ? Où ai-je été rêver cela ? Qu'il s'agisse de l'Afrique ou de Lizzy, décidément, une image se glisse derrière ce que j'ai vécu, c'est d'elle qu'il faudrait partir.

Une image s'est glissée en moi, mais laquelle ? La forêt peut-être. La forêt, c'est par là qu'il faut commencer. Quoique j'aie noté : – mai 2013, mon carnet en fait foi (aucune importance n'est-ce pas, sauf qu'écrire a quelque chose à voir avec des étapes) : « Relisant ce qui précède à la lumière de ce qu'est devenu ce texte, ma mémoire me rappelle que ce « début » n'en a pas toujours été un et avait même été placé d'abord vers la fin. Ce qui, en y réfléchissant, pouvait se justifier, la forêt (confondue avec l'Afrique ou ce que j'appelle ainsi on le verra plus tard, ou bien avec mes soeurs, et parfois avec Lizzy) étant d'une certaine façon le lieu où je cherchais à pénétrer, même si je ne savais pas alors à quel point. Vaste. Colossale même. Sans fin. » –

Forêt néanmoins. Espace à traverser, découvrir, comprendre. Donc je l'ai placée au début. On a le droit de changer d'avis, n'est-ce pas ?

...En ce temps-là les choses, les animaux, les plantes, l'infini de la verdure autour de nous, avaient une présence qui se tenait à mi-chemin entre l'intimité et l'inconnu. C'était un monde où nous, les enfants, étions trimbalés par les adultes, perdus au milieu de signes ambigus. Comme s'il eût appartenu à leur regard et non au nôtre, confisqué en quelque sorte par la raison cachée qu'avaient nos parents de s'y mouvoir. Ce monde, c'était l'Afrique. Nous étions au cœur de l'Afrique, mais plus encore elle était notre cœur, ou au cœur

de, organe vital de quatre enfants entre lesquels circulaient, comme une voix unique, nos voix d'alors. Les voix de Plume, Anna et Sophie. La mienne.

Son image glissée dans notre complicité en avait fait définitivement la métaphore de la fratrie, lacis d'émotions, de sentiments, où nous nous reconnaissons par une intuition faite d'une connaissance muette de l'autre et de la sensation - étrange - de participer avec lui à une chair unique. Étrange, oui. Dont la lueur trouble me traverse encore aujourd'hui. Un morceau du jardin d'enfance que j'aurais transporté avec moi. Un morceau aux dimensions infinies, jungle monotone où se chercher, se perdre et se retrouver...

L'Afrique ou l'ensemble de ma mémoire.

J'en dirai un fil arraché à d'autres fils. Un roman c'est l'embranchement de milliers d'autres romans à écrire. Certains seront écrits, d'autres jamais.

Ce que nous faisons exactement à marcher ainsi...

"Cette Afrique est restée la glaise où tout se dessine. Les pays sont peut-être des images-matière. Ce n'est pas qu'elle ait été tellement plus importante que le reste, mais elle est devenue, avec le temps, d'une certaine façon, l'étalon de mes rêves."

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

- « la forêt équatoriale frappe surtout par sa richesse et sa complexité. Sa voûte s'élève à 30 ou 35 mètres en moyenne, mais ça et là émergent des arbres ayant jusqu'à 40, 50 et même 60m de hauteur ; ces saillies forment une surface moutonnée ininterrompue par suite de l'existence de lianes passant d'un arbre à l'autre. » -

(« Forêts vierges et bois coloniaux » - Auguste Chevalier et Didier Normand - P.U.F. - 1945 - 21 mai 2004 - Bibliothèque Sainte-Geneviève - Paris)

"- Voudriez-vous, je vous prie, me dire quel chemin je dois prendre pour m'en aller d'ici ?
- Cela dépend en grande partie du lieu où vous voulez vous rendre", déclara le chat."

(Lewis Carroll - Alice au pays des merveilles)

Le fil de la forêt donc, la forêt chair de ma mémoire.

Toujours Mai 2013 sur mon carnet (non je n'ai pas précisé le jour, mais du moins le cheminement est là, grossièrement suivi certes) : « C'est une forêt que je tisse. Il y a une sensualité des traces, un toucher de la mémoire. Mon grand-père, bien sûr j'en parlerai plus tard, écrivit un jour dans un de ses carnets : "Tout jeune, entre sept et dix ans, il me fallait garnir au rouet des tiges de bois, ou garnir du fil à

tisser pour mettre les tiges dans la navette du tisserand qui allait et venait vivement d'un bord à l'autre à chaque coup de pédale." Puis un peu plus tard (quelques jours, quelques années ? Je ne vois pas de date) : "Vers 1840 ou 1842, tout jeune entre huit et dix ans, il me fallait, entre les heures de classe, garnir, tournant au rouet, les petites tiges de bois sur lesquelles s'enroulait le fil à tisser. Ces tiges étaient introduites dans la navette qui courait d'un bord à l'autre de la trame, à chaque coup de pédale. Paresseux, je m'acquittais de ce petit travail en rechignant. Mon frère tisserand – pendant une cinquantaine d'années jusqu'en 1900 où sa toile ne fut plus vendable à cause des nouvelles usines – fit pour nous des paires de draps qui ne sont point encore usées."

Je pourrais soupçonner mon grand-père de ne s'être pas souvenu que le premier carnet avait déjà narré le même événement, mais je préfère penser qu'il a voulu retoucher. Il ne lui suffisait pas de lancer sa nasse un peu plus loin à la poursuite d'une date ou d'une précision, encore lui fallait-il la ramener à soi et l'actuel présent *des paires de draps qui ne sont point encore usées.*

La toile ou le toucher des mots.

Du fil à tisser les draps au fil de l'écriture. L'écriture est un *passé futur* qui consiste à faire la navette de l'un à l'autre, à donner sinon sens, du moins vie et mouvement à sa trace mémoriale, à ce qui le « touche » encore après tant d'années. »

...Quand on entre dans une forêt équatoriale, il faut longtemps pour comprendre qu'on est baigné, porté par des souffles, décomposé en eux. Au centre d'une toile d'araignée. Long chant monotone, filaments blancs dévidés, lançant les arbres, tenant la végétation de cette toile sucrée, poisseuse glu tendue où la proie est réduite par elle en liquide. Rien ici de cette paix des cathédrales que sont les forêts d'Europe où il semble qu'il faille se recueillir comme à la fin de la Création au septième jour du monde. Plutôt une sorte d'immense

laboratoire de l'incr  e où toutes les formes sont à l'essai, volubiles, prêtes à se lancer dans l'espace. « Non pas la vie », disait Anna, « mais cette forme de mort qui est dans la vie et qui est peut-être son moteur le plus secret ». Disait Anna, disait Sophie la raisonneuse, disait Plume l'insouciante, disait mon cœur battant avec le leur, infusant dans le monde de leurs voix enlacées, tissage qui me soulève encore aujourd'hui d'une vague de félicité dont la forêt équatoriale est peut-être la métaphore superlative...

La Forêt. Hugo restait là, plume en l'air, ou plutôt point  e vers la fenêtre derrière laquelle il ne voyait rien d'autre que le ciel gris. La forêt ? Son cœur ténébreux et peut-être un chemin ? Ou plutôt l'absence de chemins, ou bien ébauchés et ne menant nulle part.

...Un jour, en Guyane, mon père descendit en pirogue le long du Montsinery. Caverne de l'eau jaune. Il avance, explorateur confiant d'une forêt magique où l'arbre a changé les repères. Les fleuves de la jungle charrient les contractions de la vie. Sous la pirogue, l'eau jaune pèse à la rame. Invisible à l'œil, la folie des tourbillons. Ce qui se noue sous elle, la pirogue l'ignore et avance. Si tu ne fais pas attention, tu ne vois que la forêt vierge, dense, serrée, miraculeusement innocente...

- miraculeusement innocente, Lizzy.

Hugo répétait sa phrase, guettant un écho. Mais aujourd'hui Lizzy, post  e dans l'embrasure de la fenêtre, était en train de peindre ses ongles de pieds avec application. Lorsqu'elle étend la jambe pour admirer le résultat, les grelots d'argent qui enserrant sa cheville tintent délicatement. Qu'y a-t-il donc sous cette chevelure ensoleillée, quel chemin des circonvolutions d'une cervelle à cette cheville à grelots, se demandait Hugo en la contemplant. Perplexe devant ce regard qui se pose quelque part et n'en bouge plus. Ce regard qui installe le monde en soi et c'est tout. On devrait se contenter de regarder les autres comme si

on était au spectacle, les aimer comme des personnages. Je ne suis pas sûr qu'on comprendrait mieux, mais quelle importance de comprendre si on aime ce qu'on regarde ? Est-ce que de toute façon tout ce qui existe n'est pas invraisemblable ? Les mille et une Lizzy par exemple, celle qui poursuit les mouches, celle qui peigne avec tendresse et lenteur les cheveux de Lea, notre propriétaire, ou celle qui certains jours installe une fabrique de personnages sur la moquette. Peut-être sa façon de se raconter son histoire ?

Reprenons.

...Et là pourtant coulent des fleuves invisibles et puissants. En pirogue, il semble que jamais on ne franchira le tournant, que jamais on n'ira plus loin que la grotte des feuillages. Mais alors elle s'ouvre davantage. Elle donne son secret avec mesure et langueur, la précision étonnante d'un œil qui sommeille et guette. Le silence : une infinité de bruits assourdis sous le canevas serré du lourd écheveau végétal. Et dessous, où les branches se rejoignent et font un tapis continu, circule une autre vie de tendresse et de terreur, celle des forêts...

- Tu continues à avancer ?

Avancer ? Lizzy s'est plantée devant moi. Comme figée, seule sur sa propre corde d'équilibriste en suspension au-dessus du vide. Je ne sais rien de Lizzy. Ou presque. On ne sait rien de personne mais il y a des limites. Ma connaissance s'arrête – presque – à celle que j'ai devant moi. Et au peu qu'elle a bien voulu me dire. L'énigme, la véritable énigme, se dit Hugo, la seule, c'est le cerveau humain. Une mine pour le romancier mais aussi peut-être la raison d'être du roman. Prenez celle-ci qui passe dans la rue devant vous, aux grosses jambes variqueuses, plaques rouges et violacées, dont la chair déborde des sandales comme des saucisses prêtes à éclater, le corps empoté dans des habits qui la serrent de trop près, son petit gilet au crochet dont le dessin minutieux révèle des heures dominicales de travail appliqué, et regardez sa grosse

tête lunaire un peu boudeuse où les yeux tournent désespérément à la recherche de quelque chose, comme un poisson dans son bocal au rythme de mouvements circulaires. On dirait qu'elle poursuit ou évite, au choix, ce qui tourne en elle. Mais quoi ? Elle-même ? Sa vie ? Une énigme, je vous dis. Ou cette autre sur un banc de square – sages habits soigneux – qui fronce les sourcils au-dessus de Pêcheurs d'Islande comme si elle ne comprenait pas ce qui est écrit et se demandait ce que l'auteur peut bien vouloir dire, ou ne se demandant rien et immergée tout simplement dans la difficulté de lire comme un enfant ânonnant, ou encore, plus simplement, dans sa difficulté de vivre qui a donné à son visage ce rictus sévère. Une énigme, je vous dis.

Hugo n'a jamais rien demandé, Lizzy non plus d'ailleurs, et le soir où elle a fermé sa petite baraque à crêpes au bord de la plage solitaire et sombre soudain entre les rayons violets qui glissaient sur la mer – *Cette baraque ! Oui, c'est là que je l'ai rencontrée. Un invraisemblable bazar dans le fond, et elle qui était là à manier sa poêle et ses crêpes, plantant sur le ciel ses yeux (gris mauves ce soir-là, comme l'horizon) et me traversant de son regard comme si j'étais le Vide en personne* –, elle l'a suivi. On ne demande rien à Lizzy, on lui parle, et la parole entre en elle comme ce que ses yeux regardent. Parfois, parfois seulement, un écho vous revient de très loin. Mais "écho" n'est justement pas le mot exact : ce qui arrive après avoir traversé une mystérieuse épaisseur d'espace et de temps n'a plus beaucoup de ressemblance avec ce qui avait été dit. Pas une vraie réponse non plus. Un *répons* plutôt.

Aurait-elle suivi quelqu'un d'autre ? se demandait parfois Hugo. Mais c'était une question idiote puisque c'était lui qu'elle avait suivi. Il était bien évident d'ailleurs qu'elle n'attendait rien ni personne. Aujourd'hui elle est là, près de lui, elle va et vient autour de lui, par hasard il est dans sa vie. *Un matin je me réveillerai elle ne sera plus là, je penserai que j'ai rêvé.*

- Est-ce que ce n'est pas assez d'aimer au présent ? lui disait-elle toujours. *Voilà pourquoi peut-être il fait*

tellement bon, tellement chaud lorsqu'on se trouve à l'intérieur de ces yeux étranges. On a regagné sa maison, son foyer, sa patrie que sais-je, et on peut s'arrêter, le temps ne passe plus. On peut se laisser glisser au fond de ce regard comme dans celui d'un animal, mais c'est lui qui vous adopte. Et c'est ainsi que Lizzy traverse la vie, se dit Hugo, en ne demandant rien à personne et en accueillant. En accueillant pour une heure, un jour, des années, allez savoir. Peut-être est-on emporté à l'intérieur d'elle pour la vie, peut-être ce qui a une fois frappé ses yeux y est-il installé pour toujours ? Ce qu'elle en fait, nul ne le sait non plus puisque Lizzy néglige d'informer les autres de ses sentiments.

- Ça servirait à quoi ? a-t-elle répondu un jour à Hugo qui généralement d'accord avec cette pratique aurait tout de même aimé ce jour-là en savoir un peu plus. Peu à peu il s'était rendu compte qu'elle craignait les paroles, les siennes autant que celles des autres. Notons néanmoins que cela convient parfaitement à son état d'esprit actuel fait à la fois de désenchantement, fatigue, et peut-être sagesse.

Et quant à son passé, Lizzy a perdu la mémoire – *dit qu'elle l'a perdue, à vrai dire c'est la seule chose sûre – et aussi tous les siens lors du bombardement de son quartier, de sa ville natale, en... ? (Roumanie ? En Roumanie disons), quand... ? (Exactement quand ? Exactement c'était la guerre qui n'était pas la Grande quoique aussi « grande » que la précédente, c'est juste parce qu'elle est arrivée après l'autre, Lizzy avait alors quatre ans. Dit-elle.)*

C'est tout ce qu'Hugo en sait – ou croit savoir –. *Le pal, les fers, les tenailles, je n'en dirai pas plus.*

Son passé comme derrière une porte qu'elle tient soigneusement fermée dirait-on. En vérité sans que ce soit calculé. *Elle a oublié, oui, mais quelle est la part de calcul dans l'oubli ?* Derrière cette porte, Hugo le sait à présent, se pressent des êtres qu'il ignore ou parfois devine, comme ces présences derrière vous dans l'ombre d'une pièce. Il arrive aussi qu'il les invente. Et Lizzy aussi. Parfois ils les inventent à deux.

Peut-être est-ce pour elle que j'écris, se dit-il,

(c'est ce qu'il dit, c'est ce qu'on dit, mais en réalité on n'écrit que parce qu'on écrit)

que

j'ai entrepris de raconter la mienne, d'histoire, celle de mon enfance. Disons l'histoire d'une illusion, comme c'est le propre pour toute enfance. Alors il m'arrive de croiser son histoire et la mienne. Illusionnisme. J'ai pris l'habitude de lui lire ce que j'écris, j'ignore ce qu'elle en fait. Il lui arrive de répondre. Ou pas.

(Curieusement, à peine avais-je pris la plume, moi Hugo, et lancé un petit Hugo – et celui qui le contemple – sur la navigation de la page, j'ai compris que je surfais sur le vide. Sans ce vide écrirait-on ? Vertige.)

À son arrivée Lizzy avait commencé par s'installer sur le divan dans une de ses postures de pantin désarticulé dont Hugo sut plus tard qu'elles n'étaient qu'en partie jouées, avant de fixer sur lui de grands yeux – verts, en réalité ils étaient verts – où il vit passer un mélange insolite de tristesse et d'amusement, *une de ces expressions comme je n'en ai guère vu que dans son regard. Faut-il dire un regard "aimant" ? Ou "aimanté" ? Ce qui peut-être revient au même. Un regard aimanté donc.*

Il se souvient encore qu'il s'était alors demandé ce qu'elle pouvait bien avoir vécu et de quelle nuit elle était sortie. Difficile de savoir ce qu'il y a dans ce regard, quels mondes il a traversés pour être capable de suivre avec tant d'intérêt une histoire qu'il semble connaître d'avance – *comment un regard peut-il conserver le souvenir de ce qu'il a oublié ?* – accompagnant les soubresauts du poisson en train de se débattre au fond du filet, les suivant avec un sourire qui pourrait être le sourire de Dieu s'il y avait un Dieu.

Enfin c'est ce que je pense maintenant. À l'époque j'avais été plutôt vexé qu'intrigué par cette ironie où je lis aujourd'hui une forme de distance bienveillante, peut-être la seule forme acceptable de relation aux autres. Sur la question de l'ironie, Hugo s'arrêta, stylo pointé vers le ciel avec autant d'incertitude que les sourcils de Lizzy restée à le

regarder patiemment depuis qu'il avait négligé de lui répondre. Non seulement je ne suis pas sûr qu'à l'époque elle me souriait avec ironie, à supposer qu'on puisse appeler ainsi ce qui passait dans ses yeux, mais ce que j'ai pris alors pour tel n'a plus aujourd'hui pour moi le même sens qu'autrefois. De quoi rendre fou un romancier et tout planter là. Me voilà dans la situation d'un observateur plein d'incertitude au sujet d'une planète de toute façon inexistante.

- Tu continues à avancer ? reprit-elle avec un air d'enfant sage qui tente de relancer l'histoire.

La suite de l'histoire ? Oui, un cheminement sans chemin dans une forêt qui n'existe pas. Le lot de l'écrivain. Ou de la vie, de la vie, c'est tout. Ou de l'enfance. La nôtre par exemple, qui trottions derrière un père (où était la mère ?) qui devait bien savoir, lui, où était le chemin, et c'est ainsi que finalement je ne suis arrivé nulle part.

...Là, en Afrique, mon père tue les serpents, les scorpions, il fait le vide autour de nous, il monte la garde, il ouvre les forêts, il déchire les lianes, gardien de la vie et de la mort. Un jour, une mygale large comme un nœud sur l'arbre, on eût dit qu'elle l'emprisonnait. Mon père allait devant, ouvrant la marche, ouvrant, - on ne sait jamais pour les bêtes -, et puis taillant, forçant les racines, mon père allait devant, crevant les lianes de son coupe-coupe - bégaiement enfantin, bégaiement de danger, on n'entre pas dans une forêt équatoriale sans un "coupe-coupe", disait mon père, balançant devant lui l'instrument chirurgical -. Il allait devant, mais on ne va jamais bien loin de toute façon. À quelques centaines de mètres, c'est tout. Après, c'est l'insolente vibration d'un monde sans hommes...

- et il ne tuait pas les mouches ?

Les mouches, c'est vrai, les mouches. Il m'arrive de rêver à la sagesse de Lizzy capable de se poser des heures sur un divan et de n'en plus bouger. Ou presque. Mais les

mouches ? Que cherche-t-elle à pister en les persécutant ? Comme s'il y avait là le seul ressort qui la fait bondir.

*

(Hugo pense au contraire de moi que les mouches nettoient nos traces, qu'il faut bien un service de nettoyage de ce monde que nous salissons. D'ailleurs il n'y a qu'à voir, dit-il, comme elles sont nombreuses, il faut au moins ça. Combien de mouches par être humain ? Nos gardes du corps en quelque sorte. Mais il n'a pas compris : elles SONT nos traces, ce sont elles qui dénoncent notre existence. Quoi qu'en disent les blouses blanches, je préfère, oui, ne pas exister – « ou ne pas savoir que tu as existé ? » m'a demandé l'un d'eux un jour. Il s'est cru malin.)

*

...Entretissées de fils d'or et crissements d'insectes, d'infinies suggestions passaient alors entre les branches et devenaient paroles. Avec l'aide des sœurs bien sûr. Surtout d'Anna en réalité. Anna qui avait une façon de voir ce que nul ne voyait, mais encore, car sans cela ce don étrange n'eût fait d'elle qu'une fille un peu fantasque, de nous en révéler l'immédiate présence avec tant de conviction qu'il ne nous était même jamais venu à l'esprit de douter...

(Ici – le brouillon est de juillet 2004, oui autant préciser la date tout de suite –, je remarque qu'il y a eu une longue interruption, j'en ai oublié la raison. D'où cette interrogation du carnet 2013 : « bifurcation : du fil de la forêt à celui de la parole ? »)

...Quand la parole avait-elle commencé à prendre autant de force, voire plus encore, que la réalité ? En ce temps des forêts oui, où glissant entre les fougères leurs minuscules silhouettes dans la trace

ouverte par la machette du père, les enfants savaient qu'ils frôlaient une infinie masse cachée, que rien n'était jamais comme on croyait et que des orages de vie se préparaient derrière le moindre fourré endormi. Qu'Anna ait su alors donner la forme des mots aux impressions qui volaient en eux n'était pas plus invraisemblable que de passer au milieu de signes incompréhensibles. Dans ces longues, lentes marches au bord d'une forêt à étages, il y avait les sons mêlés de nos litanies inlassables, à peine murmurées et cependant renvoyées en échos.

Ce que nous faisons exactement à marcher ainsi, tous à la file indienne, ces dimanches dont aujourd'hui je revois la monotonie toute en gris et vert, gris d'un ciel de plomb et non pas un mais des milliers de verts en fondu enchaîné si rapide que l'œil n'en retenait qu'une sorte de lueur métallique éclatante, je l'ignore. Entre les enchevêtrements feuillus et d'inextricables taillis où les plantes grimpaient les unes sur les autres pour arriver plus vite au ciel, et aussi le long des arbres, nous allions dans des ténèbres vertes où haletait la vie, où l'on pouvait mourir étouffé par son excès à quelques pas de la route, comme cet avion et ses passagers tombés à cent mètres de celle-ci à peine, que les sauveteurs ne retrouvèrent qu'un an plus tard, carcasse désossée, rouillée et corps en vrac devenus os et pierres, tellement mangés par les fourmis qu'il ne restait rien de reconnaissable d'eux, à cent mètres de la route nationale n°1, la seule et qui n'avait que sept kilomètres de bitume mais où l'on nous menait le dimanche, sans oublier le pèlerinage à la carcasse de l'avion, coupe-coupe de mon père en tête parce que depuis longtemps les branches avaient refermé leur lacis, forêts d'ombre et de mort...

Ce que nous faisons, je l'ignore encore. Peut-être même la longueur de ces marches n'est-elle qu'une fabrication de ma mémoire, des séquences beaucoup plus courtes ayant été collées par elle bout à bout, car il m'arrive de soupçonner qu'il n'y

eut que peu de promenades de ce type, mais si fortement emblématiques qu'elles ont fini par se substituer à toutes les autres activités des dimanches africains.

...Étrangement je ne trouve pas dans ces marches la moindre trace d'une exaltation qui aurait pu être celle d'enfants se prenant pour des explorateurs,...

(c'est ce que j'en revois aujourd'hui, non une exaltation de victoire, plutôt ce sentiment de perte, de se perdre ou s'être toujours perdus)

...mais plutôt l'impression d'un piétinement dans une jungle, eux dilués par toute cette pluie de vert sur leurs épaules, cependant le mot de trésor, de Graal même, a quelque chose à voir avec ces jours restés dans mon souvenir et dont l'image peut s'appliquer à l'ensemble de notre immersion dans un monde où tout se passait comme s'il ne s'agissait pas d'arriver quelque part mais de participer, oui, à une course au trésor sans trésor. Ou de nous déployer à la queue leu leu derrière celui qui ouvrait pour nous la lumière des forêts et au-delà, du monde.

Et nous errant aussi à sa suite, errant dans les mots, les mots d'Anna surtout, devenus à leur tour lacis de branches impénétrables. Inventant d'autres mots au fur et à mesure de la marche comme pour ne pas le perdre, ce guide improbable, ni ce qui s'échappait de son coupe-coupe, retombant à terre, lianes, épineux, barrière gluante de larges feuilles jaunes où des gouttes de lait venaient signaler le meurtre avec une sorte de tendresse désolée. Alors inventant d'autres mots de plus en plus vite pour ces choses qui vivaient et mouraient sous nos yeux avant que nous ayons pu les nommer.

Car elles inventaient les mots, ces sœurs, les lançaient, se les repassaient en écho. Le soir je les écoutais toutes les trois dans leur chambre dont l'unique ouverture donnait sur le bout de véranda où l'on m'avait logé parce que j'étais le seul garçon. Était-ce un jeu, leur

jeu, là aussi ? Un jeu de prendre son élan sur un mot et de rebondir de plus en plus loin en attendant que la suivante fasse de même, tressage de cordes vibrantes dans le noir où toute voix se solidifie, devient une sorte d'objet à la dérive d'un fleuve invisible. Or ce chant très sensuel et très pur à la fois, ce murmure qui me parvenait, finissait par être la matérialisation de l'espace entre elles et moi, comme s'il avait pris les ténèbres environnantes dans sa spirale, moi restant toujours au bord de son mystère, dépossédé, et conscient néanmoins d'y accéder d'une certaine manière par ce que contient d'hypnotique la seule vertu répétitive des sons, semblable à celle de toutes les psalmodies religieuses ou les récitations de mantras dans le bouddhisme tibétain.

Il m'en est resté une émotion très particulière à entendre une voix dans la nuit, comme si elle émergeait d'une superposition de courbes qui seraient ses différentes peaux, seule et nue soudain au centre du vide, plus encore même, devenue l'image extrême, absolue, de la nudité dans ce qu'elle a de fragile, émouvant, insoutenable. Ce qu'aucune femme n'ignore et peut-être avec quoi elle joue comme ne sait pas le faire un homme, ou peut-être comme il refuse de le faire, au point que seules les voix de femmes peuvent atteindre ce sommet d'une solitude au-delà de laquelle il n'y a plus que la mort. Mais je dis mort, c'est vie qu'il faudrait dire dans le même mot...

Aujourd'hui mes paroles dans ces paroles d'autrefois, ou dans le creuset préparé par elles, traversant comme une flèche la verrière de la forêt, ces gouttes de lumière qui formaient comme un rideau de perles.

Aujourd'hui en équilibriste seul, ce fildefériste des cirques qui hésite, trébuche, se reprend, repart, jonglant avec ce qui reste, ce qui vient se jouer près de lui dans l'espace, la nuit étoilée du chapiteau, bulles d'or sitôt évanouies que formées, rassemblant de minces cheveux de mémoire enroulés les uns dans les autres et comme si cette ombre était faite des battements d'un cœur très faible, si lent, si

fragile, que je crains, en l'approchant, d'en rompre le souffle derrière la membrane transparente qui la sépare du monde. Et pourtant âme tenace qui a vécu jusqu'à présent, indépendamment de nous les enfants, ou plutôt de chacun de nous, contenue seulement dans cet accord ancien resté de l'autre côté d'une cloison entre le passé et le présent.

*

(Si fragiles. Les mouches. Que je les effleure seulement et les voilà à terre se débattant sur le dos, étourdies seulement. Parfois mortes. « Est-ce que tu ne devrais pas les aimer alors ? » a dit Hugo. Mais il a tort : je les aime).

Ces paroles au-dessus du vide pour nous qui ne savions pas alors ce qui se tramait derrière les feuilles...

"Ce doit être le bois, se dit-elle pensivement, où les choses et les êtres vivants n'ont pas de nom. (...) Ma foi, en tout cas, c'est très agréable, poursuivit-elle en pénétrant sous les arbres, après avoir eu si chaud, d'arriver dans le... dans le... au fait, dans quoi ? continua-t-elle, un peu surprise de ne pas pouvoir trouver le mot. Je veux dire d'arriver sous les... sous les..."
(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

- Alors tu étais plusieurs ? dit Lizzy
- Plusieurs voix, oui.

Je me suis contenté d'acquiescer. Parfois il me semble qu'il y a dans les questions de Lizzy comme l'attente d'un écho, quelque chose qui ressemblerait à ces sondes qu'on envoie pour mesurer la profondeur. Plus probablement elle ne cherche rien et se contente de jouer avec moi. Lizzy affirme ne pas souffrir de son amnésie. *Amnésie* ? « Il y a si longtemps » dit-elle « et puis est-ce qu'il ne vaut pas mieux sortir du vide ? Je suis née d'une bombe, voilà. Ça me fait ça de moins à regretter. Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on a été mais ce qu'on invente ».

- Avec tes sœurs vous étiez plusieurs à inventer... Plusieurs voix et une seule pourtant... ajouta-t-elle rêveusement.

Un instant il me sembla, à un éclair dans ses yeux et un sourire, qu'une idée venait de la traverser. Ou bien une nouvelle mouche à pourchasser ?

...Nous inventions les paroles au-dessus du vide, nous qui ne savions pas alors ce qui se tramait derrière les feuilles. La complicité

des enfants passait par cette parole qui était parfois, qui était souvent, celle des livres que nous emportions les jours de pluie dans quelqu'une de nos cachettes et dont nous faisons la lecture à voix haute, nous relayant, enchaînant sans coupure et de façon monocorde ce qui n'était presque plus des paroles mais une sorte de mélodie pour accompagner, comme surgie d'elle, celle de la pluie sur les larges feuilles de bananiers ou de ficus, tissage confondu dans la brume montée de la terre humide, avec la ligne étroite des bambous aussi grise que l'eau derrière laquelle nous n'étions, nous, plus que des fantômes.

Ou dans la toile des siestes chuchotantes sous les moustiquaires, et les mots s'effritaient en traversant la chaleur, une sorte de vapeur entourant l'île où il leur semblait être les seuls rescapés d'un monde tombé dans l'abîme, donnant aux jeux mentaux par lesquels ils aiguisaient leur curiosité une tendre intimité sensuelle.

Mais c'était peut-être la vocation de cette parole que de nous relier sinon à un monde disparu depuis longtemps, du moins les uns aux autres, lent suintement de temps et d'ennui enfantin qui n'a rien à voir avec celui des adultes tant il est, au contraire du leur, désiré et vécu dans une sorte de vertige métaphysique où l'on frôle - et plus tard on l'oubliera -, l'intuition que toute réalité se ramène à une absolue vacuité...

Nous. Les enfants. Comment dire aujourd'hui où tantôt il me semble que je suis l'un d'eux, tantôt ils s'éloignent étrangement de moi dans cette bulle de mémoire où ils continuent à s'activer et où cependant ils ne sont plus ? C'est ainsi du moins que tout m'apparaît ce soir où il me semble être sur une plage envahie par la violence de la mer, et c'est ainsi d'ailleurs qu'on devrait toujours parcourir son passé, prenant de plein fouet, balayés par le vent, les souvenirs anciens dans leur sensation à la fois brutale et incongrue, certainement parce qu'on ne les avait pas encore

regardés sous cet angle, à cette heure du soir ou de la vie où plus rien n'ayant de sens, tout en a soudain davantage.

(C'est sans doute ça la grande aventure du temps, ces vagues qui viennent à vous, ramenant leur butin et leur odeur de varech si précise qu'on croit l'avoir toujours connue et d'ailleurs elle était là sans qu'on le sache. Peut-être les images étaient-elles en sommeil, attendant leur heure, le hasard d'un mot, d'une éclaircie dans le ciel, pour qu'on s'occupe enfin d'elles. Ces trois sœurs se détachant ce soir sur le ciel d'Afrique de la mémoire et parce que, pour une raison mystérieuse, un vent d'orage est passé en moi tandis que j'étais penché sur mon calepin, ces trois sœurs voici que j'en entends d'une oreille nouvelle l'infini dialogue, entrelacement musical d'un motif en variations. Peut-être devrais-je en raconter l'histoire." – CARNET 2004, JUILLET – DINARD – BANC DU BELVEDERE)

...Pour être exact aujourd'hui il faudrait que je retrouve le long tissage de ces voix, fuite déjà de tout ce que je cherchais à saisir, tresses enroulées, déroulées par celles qui se passaient un relais, se devinant, au point que chacune anticipait la voix des deux autres, la préparant en quelque sorte...

Quant aux sœurs, Lizzy est restée muette, occupée à son guet, me surveillant – moi ou une mouche ? – du coin de l'œil. Elle a déjà fermé les rideaux, et la mouche se cherche un espace vers la lumière.

Tout prend son point de départ...

Née de NUIT

Je suis née dans la Nuit,
Nuit des Tropiques,
Des terres déchirées,
Dans le silence compact des lianes, entre les
arbres
Verts, trop verts, d'un vert cru, insistant,
comme s'ils étaient la Naissance même du vert,
Dans le ciel humide de chaleur.
Souple le corps de la forêt,
Les arbres s'infiltrèrent au Ciel.
Enroulements de serpents lisses et doux,
Jambes huileuses de la forêt.

Bascule tout le Ciel dans ce feuillage intense.
J'entre dans ces arbres où passent les bruits,
saute et danse le Monde acharné à son activité
mystérieuse ; leurs branches fabriquent des
histoires et les balancent entre le soleil et
l'ombre.

Je suis née dans la Nuit,
Nuit des Tropiques,
Frémissante d'invisibles présences, grésillante
d'insectes, froissée de feuilles et d'odeurs,
La nuit des terres déchirées.

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

- Quand je lance ma main sur la mouche, elle est déjà
prisonnière. Peut-être les sœurs de ton histoire aussi ?

Lizzy écoutait toujours distraitement, à éclipses.
Pourtant, il arrivait qu'elle intervienne et rejoigne de façon
assez surprenante le monologue d'Hugo au bon endroit,
surgissant du vide où elle semblait plongée comme s'il
recouvrait un rêve intérieur sous-jacent que, par hasard peut-
être, un mot ou une phrase avait ramené à la surface. Mais
l'intervention avait quelque chose de si mécanique qu'elle
aurait aussi bien pu être pure coïncidence, réflexe de pantin
programmé pour ne répondre qu'à quelques mots précis. Se
disait Hugo. *Le résultat ne serait-il pas alors analogue à
celui d'un cadavre exquis, son charme et son mystère étant
ceux que j'y mets moi-même ?*

Mais elle réagissait à mes paroles d'une façon beaucoup plus subtile et pertinente que je ne le pensais sur l'instant. Ce n'était jamais immédiat, plutôt par ricochet d'images, si bien qu'elle atteignait inconsciemment, et au moins par analogie, la vérité cachée sous les phrases que je lui lisais. Ce qu'elle délogeait ainsi par mégarde, soulevant les mots comme des pierres – et pour Lizzy la parole semblait bien être aussi pesante que celles-ci –, elle le poussait vers moi avec un regard attentif et patient de chien fidèle avant de passer aussitôt à autre chose, si bien qu'il n'était pas possible, si peu que ce fût, d'entretenir l'illusion d'une continuité de dialogue. Mais, au moins, elle était dépourvue de cette irritante obsession qu'ont les trois quarts des gens de s'emparer de vous en vous poursuivant dans tous les recoins du dialogue sous le prétexte toujours vain de parvenir à l'accord qu'au final un suprême bonheur d'ivrogne arrache à un malentendu. Pour ce qu'on en retire sinon une bonne gueule de bois le lendemain !

Les phrases de Lizzy étaient comme du temps rompu. Une façon d'aimer et comprendre par éclairs. Quels éclairs dans quel vide de mémoire ? Il me semblait parfois être un chef d'orchestre devant une fosse fantôme.

...En réalité tout prend son point de départ dans une étrange lumière entre les buis. Dans un jardin, oui. Mais une lumière qui ne vient pas d'Afrique. Comme une île invraisemblable au cœur de mon enfance. À vrai dire je pourrais la situer n'importe où car elle est idéale, donnons-lui tout de même sa place réelle : c'était dans l'immense jardin de l'immense maison qui faisait face à celle minuscule de mes grands-parents, de l'autre côté de la rue, et qui en était comme une annexe...

Il faut que je retrouve mon carnet 5, il en parlait, mais où l'ai-je encore fourré, il y a tant de désordre dans cette pièce, et un désordre que Lizzy aime entretenir. Je ne sais si elle l'aime mais on dirait qu'il naît aussi naturellement d'elle que la progéniture d'une mère prolifique.

Hugo regardait, consterné, la pièce encombrée et pas seulement encombrée mais plutôt invraisemblable, devenue une sorte de caverne où Lizzy déposait ce qu'elle appelait ses trésors, *des merdes, oui*, disait Hugo exaspéré autant qu'amusé, car il y avait une certaine ingéniosité dans les assemblages qu'elle en faisait, parvenant à créer de véritables silhouettes et l'illusion au crépuscule que tout un petit peuple se tenait là. Lui, il les appelait *Les Grotesques*, ces objets empilés qui avaient perdu tout statut de réel et qu'il numérotait selon leur ordre d'apparition. *Grotesque n°1*, près du canapé, une sorte d'unijambiste, avait poussé tout en longueur à partir d'une barre de fer non identifiée trouvée sans doute dans quelque décharge, avant de s'épanouir en socle de lampe à huile que ramifiaient des objets divers, plume de paon, fourchette à gâteaux et même télescope que Lizzy avait réussi à placer sous le képi final. *Grotesque n°2* avait plutôt trois jambes qu'une, parti d'un trépied sur lequel reposait une batterie de casseroles – inutile de se demander pourquoi on n'en trouvait plus aucune dans la cuisine – au passage arrondissant un peu son ventre de deux ou trois poêles surplombées d'un chapeau melon (car il y avait toujours un chapeau) d'où s'échappaient des bâtonnets d'encens – oreilles ou bras ? –. *Grotesque n°3* était plus modeste, parti, lui, d'une coupe de fruits d'où s'échappaient quelques pinceaux qui lui faisaient un cou décharné recouvert d'un chapeau à voilette. *Grotesque n°4* enfin – car on en était là, les futurs entassés réduits encore à des morceaux éparpillés sur la moquette – était plus rondouillard que les autres avec son jeu d'anneaux entortillés dans des bandelettes de dentelles sous une cape de velours et un sombrero. *Allez donc trouver mon carnet 5 dans tout cela !* Un jour où exaspéré il lui demandait pourquoi elle inventait des personnages aussi "grotesques", furieuse elle se planta devant lui mains aux hanches et récita d'une traite un passage d'Alice au Pays des merveilles :

«Elles dessinaient toutes sortes de choses... tout ce qui commençait par un L...» "Pourquoi un L ?" s'enquit Alice. "Pourquoi pas ?" répondit le Lièvre de Mars.»

Et quand Hugo se plaignait d'étouffer au milieu de tant de monde, elle lui demandait fort justement s'il n'étouffait pas au milieu de ses personnages de papier, "ce qui n'est pas mieux que des objets" disait-elle. *Exact, mais en attendant pas de carnet 5.*

Lizzy, elle, ne donnait pas de nom à ses créatures car il faut bien les appeler ainsi, bien qu'elle prétendît se contenter de poser les choses les unes sur les autres au fur et à mesure qu'elle les trouvait, d'ailleurs sans avoir l'air de les chercher.

- Non, elles viennent toutes seules, répondait-elle à Hugo lorsque celui-ci s'étonnait de voir apparaître des objets incongrus, ciboire, tricorne, filet à pêche ou masque africain, qu'il la soupçonnait d'avoir pourchassés dans les brocantes à seule fin de placer cette balance romaine sous un casque colonial. Ou peut-être ses amis clochards - elle s'était liée avec tous ceux du quartier - lui confiaient-ils leurs trouvailles de hasard. *Voilà qui ne me rend pas mon carnet 5 et je vais en être quitte pour m'en remettre à ma mémoire, cet étrange éclairage de jungle ou de serre tropicale qu'elle donne à l'immense jardin de l'immense maison du notaire qui faisait face à celle minuscule de mes grands-parents, de l'autre côté de la rue, et qui en était comme une annexe.*

...Est-ce de là que ma mère tint ce goût que je lui ai connu d'une végétation monstrueuse et insolente autour d'elle et qui allait la conduire au cœur le plus touffu de l'Afrique ? Ou fut-ce le hasard et le seul désir de partir n'importe où hors d'ici ? Et d'ailleurs j'ignore si ce ne fut pas plutôt la forêt vierge, notre intimité complice avec celle-ci, qui teinta plus tard de sa couleur tout ce qui est de l'ordre du végétal au point que je ne peux revoir la longue allée éclaboussée de soleil - de la cour de graviers du notaire à son jardin en passant par le potager -, que dans un emmêlement de lianes dont ma raison me dit pourtant qu'elles avaient nom buis, seringas, lilas et noisetiers. De quoi prendre en défaut à tout jamais la mémoire si je ne savais qu'en elle est la

seule vérité. Mais enfin pourquoi parler de ce jardin quand l'énigme est de l'avoir quitté et de baigner encore aujourd'hui dans une nuit au parfum terreux d'orchidée ?

La clé est dans un homme menu au costume noir fripé. Mon grand-père.

Car c'est lui - nous y sommes -, qui nous entraînait dans le jardin du notaire chez qui il avait ses entrées et, se calant dans sa chaise longue pour une sieste béate, abandonnait sans vergogne les quatre explorateurs qu'il avait mission de surveiller. Il restait là, assoupi, tout l'après-midi, son petit menton tremblant sur son col raide et blanc, avec au coin des lèvres une sorte de sourire d'angelot mal à l'aise d'être tombé sur cette terre, et le chien Black à ses pieds qui n'était pas dérangé par la présence des esprits, dormait aussi. Oui, c'est parce que ce grand-père est à l'origine d'un voyage qui ne finira pas, que ce jardin est déjà enchanté. Que cache-t-il, ce grand-père, dans ses yeux trop bleus remplis de tant d'eau où est passée la vie ? Quel mystère emporte-t-il dans la tombe avec cette peau rose de bébé ridé qui a connu la clé, oui, la vérité, et ne la livrera pas ? Cette vérité qu'on lui a volée, que le passage du temps lui a volée, cette vérité qui est dans la douceur tendre et fanée des vieillards...

(que j'ai vue à ma mère aussi, très tard, elle la fleur de jungle aux lèvres sanglantes, elle au rire tremblant d'amour et devenue un jour une enfant inquiète qui a perdu, elle aussi, la vérité, et désormais personne ne saura la clarté, la lumière de son harmonie avec le monde, plus rien de tout cela dans son corps efflanqué revêtu de cette grossière robe de laine grise qu'elle met à la fin de sa vie comme une robe de bure, tout cela est passé en elle comme le vent dans les feuilles et rien n'est resté pour le transmettre, l'offrir)

...Est-ce qu'elle est ici, cette vérité ? Dans ce jardin ? Dans la lumière excessive de ce jardin ? Oh il n'a rien d'extraordinaire. C'est seulement une clairière. Une clairière de la vie. Il faut bien que ce qu'on aime et ce qu'on sent se dépose quelque part. Et elle, l'enfant, ma mère, à qui le petit homme donnait la main - avait-il déjà son éternel béret et cette main toujours derrière le dos à rouler une ficelle ? - eut-elle l'éblouissement du monde dans ce jardin ? Y puisant sa force, cette force qu'il faudra perdre parce que tout se perd dans le brouillard de la vieillesse où elle est allée à tâtons cherchant encore désespérément ce qu'elle avait perdu, mais au moins un jour elle l'a possédé.

Voilà ce que je sais de cette enfant, ma mère, et qu'un homme, son père, le lui a livré lorsqu'ils passaient tous deux par la petite porte de derrière où ils avaient leur entrée privée, dans la ruelle qui menait au champ de foire - où étaient, le samedi, des vaches accablées de mouches et des marchands de bestiaux rougeauds qui s'épongeaient le front en faisant des gestes extravagants dont les enfants tentaient à leur tour, bien plus tard, de pénétrer le code -, et soudain c'était comme si le père et sa fille étaient emportés par une vague immense, roulés, baignés en elle, abandonnés à son ivresse.

C'est dans ce jardin, j'en suis certain, que commence l'Afrique.

Elle, notre mère, nous semblait-il, faite de cette terre rouge, friable, entre les bambous, ces ravins qui l'engloutissaient, cette végétation spongieuse où soudain elle se diluait, ces nuits que le chant insecte accompagnait de son murmure vorace.

Et nous à chaque départ, un soir, un train du soir toujours, fantômes à sa suite quand le train démarrait, trempé dans son sirop lumineux, enfants flous derrière la vitre, l'hiver et les larmes, raidés dans nos habits de départ quoique élancés déjà vers la ligne pleine, bleutée, toute de velours d'une Afrique imaginée - "C'est loin l'Afrique ?" disait Plume -, laissant mon grand-père et ma grand-mère sur le quai, petit mon grand-père, tassé, plus vieux, jurant qu'il entrerait

dans la mort avant de nous revoir, s'éloignant avec le train, tous deux comme reculant dans le temps, ascendants qui remontaient le film à l'envers jusqu'au jour - et chaque départ emportait avec lui ce jour - où sur la maison basse, sa porte bleu délavé, il suffirait de soulever le loquet - le dos d'une main - pour que s'ouvre un monde conservé dans la naphthaline, mon grand-père encore rétréci et ma grand-mère tenant l'arrosoir qu'elle n'avait peut-être pas achevé de remplir en notre absence. Oui, c'était déjà l'Afrique. Ils étaient loin...

Hugo reprit la phrase abandonnée et avec elle les grands-parents comme ils l'avaient toujours été dans la réalité.

...Ils étaient déjà si loin derrière la vitre, nous les fuyant vers un autre horizon, sans hâte et plutôt avec malheur à la suite des pleurs d'une mère, si bien qu'ils sont restés à la rencontre de deux lignes, celle qui plonge dans le passé dont vaguement à l'époque il nous semblait que c'était la mort - celle peut-être dont nous menaçait un grand-père comédien, minuscule au bout du quai -, l'autre où sont ces rails et une micheline essoufflée, un peu ronde, trop rouge et vite emplie de buée, pas seulement par nos larmes, qui traverse des terres soudain inconnues à quelques kilomètres du village pourtant, devenues informes, aplaties dans la nuit. « Peut-être l'Afrique déjà ? » Non, dit la mère et sans doute aussi le père qui devait bien être là même si je l'ai oublié. Pourtant c'était l'Afrique, au moins pour nous les enfants, ce compartiment enfiévré où une lumière louche, atténuée comme nos conversations à voix basse, nous maintenait dans sa cage dorée... "Une cage déjà ? Oui, je te dis que c'est l'Afrique, avant celle de l'avion ou du bateau, celle du bateau plutôt, ce sera plus long, plus ventru et plus lent le temps de chahuter avec la mer..."

- Lizzy, Oh, tu m'entends ? "Chahuter avec la mer"...

Mais la mer n'évoquait rien à Lizzy. *Elle, je la verrais bien plutôt en terrienne des lourdes terres de l'Est, celles qui reculent loin dans le temps la frontière de nos mémoires vers des épopées de sabots ensanglantés. Je la verrais surgir d'une horde de bohémiens joyeux et tristes et ne rêvant d'ailleurs de s'installer nulle part sinon dans la toile de chants infinis. Où son histoire recoupe-t-elle la mienne ?*

- Tu inventes, j'invente...

m'a dit un jour Lizzy avec un petit rire, et cela sonnait non comme un défi mais comme une déclaration joyeuse, enfantine, de celles qu'on lance pour entraîner l'autre à votre suite dans une de ces folles parties de courses ou de découvertes où le mystère est de rigueur. « Viens » me dit un jour un ami dérangeant la sieste embusquée d'un midi brûlant, « mais où ? » « tu verras » – un doigt sur la bouche et des yeux de chat gourmand – et nous voilà courant demi nus à la suite l'un de l'autre, entre ronces, taillis et souches, jusqu'à la clairière d'un monde enfoui, à quelques pas des champs et des fermes de façon aussi invraisemblable que la carcasse de mon avion, c'est peut-être pourquoi j'en fis une nouvelle – le sait-il ? –, inventant, peu importe l'histoire, cette réalité qu'il avait lui-même inventée en me la confiant.

(« Tenus les uns aux autres par des paroles, maillage serré de toutes les histoires individuelles. Il est invisible ce maillage, fait de récits transportés de l'un à l'autre avec ou sans leur accord. Redites, réutilisations, métamorphoses. Comment savoir ce qui se retrouve de nous dans le récit ? » – CARNET 1979 – JUILLET – ST JULIEN CHAPELECHE)

...Il y avait à la fois une grande complicité et une constante opposition, voire rivalité, entre ma mère et son père. Elle était fille unique et sans doute avait-il reporté sur elle tous ses rêves. Mais elle qui héritait ainsi d'un lourd fardeau se tenait sur ses gardes. L'Afrique fut un bon compromis et mit assez de distance dans cette relation orageuse traversée par les épisodes tragi-comiques des départs où s'affrontaient, montés chacun sur leurs ergots le père et la

fille, elle accusée d'abandonner un presque bientôt mourant, voire de vouloir sa mort, lui de l'empêcher de vivre, et tombant finalement dans les bras l'un de l'autre, passant des imprécations aux larmes, si bien que c'est une famille éplorée qui s'éloignait dans les cahots de la micheline, nous les enfants guettant, pour cesser le déluge, le visage de notre mère et les signes d'un répit à ce désespoir qui devait cacher quelque catastrophe ignorée. Généralement ces signes apparaissaient à une soixantaine de kilomètres de là quand elle se saisissait d'un papier et d'un crayon et se mettait à rédiger la première de toutes les lettres aux « chers parents » (car je n'ai pas parlé de ma grand-mère qui se tenait à l'écart de tant d'excès – ni de mon père qui apprit sans doute assez vite à connaître le scénario –, mais elle se tenait droite sur le quai dans un chagrin digne qui n'était pas moins éloquent). L'effet était magique, et pour mes sœurs et moi une preuve évidente du pouvoir des mots.

Une longue série épistolaire venait de commencer puisque c'est au rythme d'une lettre par jour que le père et la fille communiquaient. La lecture qui nous en était faite solennellement venait prendre place parmi les leçons édifiantes qui allaient battre la mesure du séjour africain, une autre façon de compter le temps puisqu'à chaque lettre était précisé le nombre de jours restants. Un sablier venait d'être retourné au départ du train, il était fait de mots qui allaient s'écouler, épuisant leur réserve et nous assurant que le séjour aurait une fin, ce qui, en faisant de celui-ci une sorte de captivité dont certes nous était garantie l'issue lumineuse, le dévalorisait d'avance comme s'il s'agissait d'une "hors vie". La vie, elle, était dans ces mots qu'on nous lisait, ce roman du père et de la fille qui se construisait au fil des papiers bleu avion mais auquel nous ne prêtions pas autant d'attention qu'à cet autre roman que mon grand-père inventait pour nous et dont il glissait la suite à chaque courrier, sur un feuillet séparé.

Peau de chagrin, les épisodes rocambolesques probablement destinés à égayer pour notre plus grand bonheur ce qui était supposé par lui être un exil - et pour nous la "vraie vie" exaltante, absolue - nous faisaient attendre avec impatience - et c'était sans doute le but non avoué -, le mot « fin » dont nous savions qu'il serait écrit sur la dernière lettre. Il est vrai qu'à l'inverse ce grand-père nous donnait une raison de souhaiter, lorsque nous étions en France, un prochain départ, c'est-à-dire un prochain feuilleton, et inscrivait définitivement en nous l'idée que l'œuvre était plus intéressante que l'homme.

Je n'ai parlé que de mon grand-père mais ma grand-mère n'omettait jamais d'ajouter à la haute écriture serrée de celui-ci la sienne, large et ronde, qui évoquait cette solidité généreuse qu'elle mettait en tout, plus soucieuse des colis à envoyer et de ce qui pouvait bien nous manquer que d'écrire un roman. Elle parlait couture, prix du marché et santé, distribuait quelques nouvelles du quartier et s'effaçait aussitôt pour laisser la place à son mari. Elle eut toute la part de réalité. Et lui la fantaisie.

Au fond qu'avait-il fait le grand-père pour inventer un jardin aux dimensions du monde pour sa fille ? Il lui racontait des histoires, c'est tout. Comme à nous plus tard dans ces feuillets bleus qui arrivaient remplis de son écriture joyeuse. Oui ce grand-père rebondissant n'était pas mort comme il nous l'avait promis et à la place il avait inventé d'écrire, si bien que j'ai toujours un peu confondu les deux, mais ça c'est une autre histoire.

Ce que ma mère avait compris - et nous à notre tour - qui avait suffi à l'enchanter et lui donner la passion de raconter, là, dans ce jardin où il lui expliquait tout, c'est qu'il suffit d'inventer pour exister, ce qu'elle n'oublia jamais. Les contes varièrent avec les séjours et notre âge mais je me souviens surtout de celui qui retraçait les

aventures sciences-fictives de personnages en caoutchouc partis à la conquête de l'espace dans des "satelloïdes balistico-guidés", le naïf de l'histoire étant un terrien fait prisonnier et emporté à travers le "bruit furieux" des espaces intergalactiques déjà en guerre. Le petit homme refusait de revenir lorsque l'occasion lui en était offerte par une tribu de Jupitériens au grand cœur qui le délivrait de ses ravisseurs. C'est qu'entre temps il avait découvert les secrets de l'espace et du temps que le retour sur terre effacerait de sa mémoire. Pour nous qui n'avions pas percé ces secrets, la fin du conte nous parvint avec la dernière lettre au moment où nous nous apprêtions à revenir. De quoi nous donner le regret non seulement de voir s'échapper l'histoire mais d'être passés à côté de quelque formule magique...

*

Lizzy revenue avec une soutane de curé de sa dernière exploration dans les bas-fonds du quartier, *mais y a-t-il encore des bas-fonds, j'ai des doutes, aujourd'hui il n'y a plus que des surfaces, parenthèse*, Lizzy donc se tient glorieusement devant moi dans sa soutane, ce qui donnerait presque au désarroi habituel de ses gestes une sorte d'onctuosité si je n'apercevais sous son bras mon carnet 5 en guise de bréviaire.

- Il m'est sympathique ton petit curé de grand-père, dit-elle avec cette grimace qui chez elle est un sourire.

Inutile de la raisonner ni tenter de lui arracher mon bien, il vaut mieux attendre qu'elle l'oublie pour partir à la chasse aux mouches ou se réinstaller sur son divan. Sympathique, oui, le petit curé défroqué. Car l'histoire, la vraie, ce fut peut-être ce secret que ma mère ne nous révéla, accablée, que très tard, hésitant à mettre des mots sur ce qui avait dû être la honte de son enfance et n'était plus pour mes sœurs et moi qu'une belle histoire d'amour, de l'ordre de ces

légendes familiales que l'on raconte avec un sourire pour s'en auréoler. Dernier des onze enfants d'une famille de tisserands et peut-être consacré par elle et un père tyrannique à prier pour le salut de tous, mon grand-père avait été mis très tôt au séminaire, passant tout jeune des paysages de son enfance, des marais ingrats où cependant il s'enchanta à poursuivre des algues à fleur de ciel et dénicher les oisillons avec les chenapans du coin, au séminaire puis à la cure de cette église que j'ai connue plus tard et qui est une des merveilles de l'art roman, seule sur l'infini d'une plaine où elle dresse comme le rappel tendre et sévère de son commandement. Musicien, compositeur et poète, le vieillard vif et menu de mon souvenir, fantaisiste à l'esprit intarissable, n'avait guère de goût pour les ordres. Je veux imaginer son éblouissement un jour d'été devant cette belle et forte femme aux yeux bleus, ma grand-mère, à contre soleil sous les voussures, la nef restée ouverte. L'évidence du bonheur peut-être. Ou une illusion ? S'il y eut bonheur il fut de courte durée.

Rejeté par l'Église, mon grand-père le fut également par ses parents, et le couple s'exila quelque temps à Paris où il fallut vivre d'expédients. Il copiait de la musique, elle était cousette dans le faubourg Montmartre, "du côté de la Lorette" comme aimait à le répéter plus tard mon grand-père. Mais lorsque les parents de ma grand-mère moururent brutalement dans le déraillement d'un train qui défraya la chronique locale, l'héritage permit d'acheter une petite maison aux abords de la ville où les échos du scandale n'étaient parvenus qu'assourdis. Mon grand-père exerça alors divers métiers, comptable, magasinier, caissier. Le dimanche, il animait la chorale de la ville, enfin, à ses heures libres, il donnait des leçons de piano dont les notes égrenées et reprises résonnent encore dans ma mémoire. Il fut aussi gardien de nuit à la Caisse d'Épargne. Gardien de la nuit, pensais-je alors. Pour moi il la rangeait dans des coffres pleins d'argent et revenait le matin les mains vides. Sympathique, c'est vrai, le petit curé. Mais peu importe qu'il ait été curé, je laisse tomber le détail.

...Qu'il suffit d'inventer pour exister, mon grand-père le réalisa avec un art consommé, insaisissable dans chacun de ses rôles, lui l'ancien curé d'un village de plaines régulièrement inondées dont les ouailles se consacraient davantage à la culture des haricots qu'à celle des péchés si bien qu'il n'eut pas grand chose d'autre à faire que rencontrer ma grand-mère aux yeux couleur de temps, qui le mit vertement sur la route de l'amour où je crois il n'a pas été moins comédien que dans son précédent rôle mais cependant plus constant, jouant seulement un peu le temps d'une guerre - il est vrai qu'elle fut longue - celui d'un fantassin distrait, et plus tard, de quoi n'être jamais nulle part, l'homme à éclipse des nuits qu'il allait garder à la Caisse d'Épargne, le fait est qu'il ne dort jamais beaucoup mais je ne sais s'il épargna davantage, emmagasinant plutôt dans ses caisses des songes qu'il servait à sa fille - et un jour à nous - dans ce jardin enchanté qui devint ainsi le véritable théâtre de toute aventure.

Voilà pourquoi je dis que l'Afrique commence là et parce que la voix qui raconte aujourd'hui est aussi celle, cachée, qui enroule à travers le temps les rêves inextricablement mêlés de plusieurs générations. La micheline n'a pas encore quitté le quai qu'il n'est, le grand-père derrière la vitre, pas même encore éloigné d'un mètre ni de deux et pourtant déjà plus un être vivant, celui qui tout à l'heure les avait menacés de sa mort prochaine, devenu soudain le personnage d'une légende à écrire. Un inconnu...

On écrit parce qu'on s'en va, se dit Hugo, parce que le monde vous échappe, s'enfuit, prend une autre signification, et le grand-père est là dans une histoire à venir, encadrée, signalée par la vitre, attendant - elle attendra longtemps - qu'il en retrouve la musique en lui, ou le moment musical, celui où le visage connu s'est figé en portrait d'un inconnu que la fuite du train va rejeter dans le temps.

...Un inconnu tissé de ces minuscules radicelles qui le relie au monde dont il sort, aux parents déjà disparus, une mère avec un bonnet blanc - je n'ai qu'une photo d'elle -, menue elle aussi et fripée parce que déjà arrièrè grand-mère - et sous le bonnet elle cache soigneusement ce qui pourrait dépasser d'elle ou de sa vie car c'était une époque où l'on tentait de ne pas laisser dépasser trop de soi -, sous le bonnet un visage inquiet de ce que va faire surgir le photographe. Un inconnu relié au monde mais aussi à tout ce que son histoire a croisé, innombrables ramifications de l'accompli et de l'inaccompli, lignes continues ou fractures dont l'ensemble fait mon grand-père ou l'histoire de mon grand-père qui ne prend sens que parce que le train s'éloigne, eux les enfants - nous - pleurant, ignorant d'ailleurs pourquoi ils pleurent et pour cela encore plus effrayés, finissant par s'endormir, épuisés, serrés les uns contre les autres comme pour protéger leur seul véritable bagage, un paquet, un trésor que personne ne leur chapardera, ou bien farouches, isolés par les regards curieux - mais peut-être seulement las -, des étrangers du wagon, prenant conscience soudain d'un territoire à défendre et, bien qu'ils soient en train de le fuir ou, pour cette seule raison, d'un même mouvement l'inventant et l'emportant avec eux.

Et nous ne fûmes pas en reste. Anna se mit à écrire des poèmes, moi à griffonner des calepins, Plume et Sophie se distinguant en l'art des jeux de mots. Entre nous, particulièrement entre Anna et moi - et c'était sans doute faire écho à cette correspondance ou l'image que nous en avions -, rien n'existait qui n'ait été tissé de nos paroles. De la séparation, dès le départ déchirante, mon grand-père faisait une mort. Mais il nous apprenait qu'elle peut être l'espace des mots...

*

À présent je crois que je sais ce que nous faisons, du moins ce que font ces enfants irréels dans la forêt de ma

mémoire comme un refrain, passant et repassant en procession, psalmodiant les mots d'un rituel : ils se racontent une histoire, ils l'inventent d'ailleurs, imitant le feuilleton que le grand-père abandonné au bout du quai (et néanmoins les tenant par un fil, le fil des mots dont il tresse une suite rocambolesque), imitant, donc, le feuilleton que ce grand-père insère dans chacune de ses lettres.

« À voir à propos du grand-père » dit une note du CARNET 2005 – 10 JANVIER – PARIS – CAFE DE LA PAIX – : « à 92 ans mon grand-père entreprit ses mémoires. Du moins ce qu'il a choisi d'en transmettre... Quelques éclaircies dans la forêt du temps, deux minces carnets pour quatre-vingt-douze ans ! Et encore, car la moitié en est occupée par des notes de mémorandum, les noms des maires par ordre alphabétique, des dates de naissance et de mort, des fêtes, des heures de messe, des kilométrages jusqu'aux villes voisines, les prix du marché, des recettes ou des instructions – "**comprimé à prendre avant le repas du soir pour le sommeil**" –, chiffres, adresses, bouts de phrases, listes de livres, brouillons de lettres – "**la facture que vous m'adressez...**" –, mots à chercher – "**entrelissades**" – "**malvoisie**" – "**la prime et le tabor**" – "**sélaginettes**" –, rendez-vous – "**Samedi 3, 18 heures...**" (lisant ceci je me dis que le temps, son temps, s'immobilise soudain pour moi car ce fut peut-être un rendez-vous sans conséquence ou qui décida de sa vie entière, c'est-à-dire aussi de la mienne), enfin des listes de noms suivis de points d'interrogation. Perplexité de vieillard à qui tout échappe ? Et sur quoi s'interrogeait-il donc ? Le destin de l'intéressé ? Sa possible disparition ? Son entêtement à vivre ? La fin du deuxième carnet est particulièrement peu lisible et l'enchevêtrement accentué. En vérité ce pêle-mêle m'enchanté : cacophonie d'une vie. Traces elliptiques, éboulis d'une histoire qui restera, mais en pointillés. Morceaux d'un continent englouti ».

Un peu plus loin je trouve ceci – sans date – : « À voir pour les Carnets du Grand-père : ces fils du Temps, les carnets de mon grand-père les entrecroisent de façon elliptique mais émouvante. Lorsque je laisse de côté les notes

pratiques, j'aboutis à cette ligne schématique mais éloquente :

"Soldat combattant pendant la guerre de Crimée en 1854, Jean, le frère de mon père, raconte les péripéties de ce long siège de Sébastopol qui dura 332 jours - Je ne l'ai pas connu cet oncle, mais mon père m'en parlait. (...)

Enfant frileux, je laissais autrefois les autres s'en amuser. Je me revois les mains dans les poches, réfugié dans un coin de la cour pour éviter les boules de neige. (...) Accroupi devant le foyer, je voyais ma mère retourner les crêpes avec une fourchette. Le nez au bord de la table, je la regardais partager sa pâte en deux et tresser des merveilles. (...) Tout jeune, j'eus la fièvre typhoïde. (...) De sept à dix ans, semant des haricots dans le marais. À midi je courais à la rivière pêcher quelques gardons. (...) Je revois les deux petits chardonnerets dans une cage suspendue près de la cloison. Ils chantaient tout au long du jour. (...)

Je pense à la Grande guerre 1914-1918. Fin de 1915 : quatre mois de tranchées secteur paisible de la Harazée en Argonne. (...) Une nuit de marche dure pour aller de Bois Bourru au Forthomme. Premiers jours de mars 1916 : blessé le 16 mars. Fait prisonnier. Notes mélancoliques du clairon sonnante le couvre-feu aux soirs du camp de Nuremberg - 1917 : je recevais des colis. Il y avait de dures privations en France. Elle s'était astreinte au pénible travail des champs et des soins de la vigne. (...)

Les Recalous. - Chaque côté du canal, l'équipe des nettoyeurs (les recalous). Avec leur faux emmanchée à une longue perche, ils retirent les algues et les longues herbes qui gênent la circulation des eaux, surtout l'été. Le bateau ne naviguait pas aisément. Ils fauchent aussi les deux rives. Souvent ils retirent avec les algues quelques poissons, surtout des anguilles - Ils les enfilent par l'ouïe, les uns sur les autres sur une tige d'osier, et l'on appelait ceci alors une "enviquiaye" : voilà un mot que ne connaissent que les T. âgés de plus de 80 ans. J'aimais voir les équipes rentrer au bourg, le soir, avant la nuit, les longues perches

sur l'épaule, certaines traînant jusqu'à terre. Sur le canal, un bateau était-il à moitié plein d'eau, on achevait de le faire couler. Mais existent-ils encore les recalous ? (...)

Des souvenirs du plus lointain passé. Le dimanche, ils me semblent lueurs brillantes. Lueurs d'un foyer qui rougeoie encore. Bon anniversaire, me disent mes petits-enfants. C'est comme un feu d'artifice qui m'éblouit un peu : ai-je 92 ans ?

Me voici devenu le vieillard que j'imaginai étant jeune : les mains derrière le dos, marchant à petits pas balancés, un peu courbé, presque sourd, opéré de la cataracte, n'y voyant plus que d'un œil, avec l'attitude embarrassée du grand âge, je me promène.

Journées d'hiver, la nuit vous recouvre si vite, comme la vieillesse. Qu'est-ce donc que la vie ? Mystère du corps. Le jour est déjà sur son déclin. Il se fait tard aussi dans ma vie. Comme un cours d'eau peu à peu troublé par les algues et les limons.

Cinquantenaire de l'Armistice. Comme c'est peu de chose un demi-siècle ! " - »

Et dans mon CARNET 2013 - juin -, cette remarque :
« comment tirer le fil de la parole sans tirer celui du grand-père ? »

L'étrange étrangère. C'est ainsi que je vais vers elle dans ma mémoire...

"Terre d'Afrique, terre confite, gâteau lumineux, je suis redevenue enfant, avec ma taille d'enfant dans ce royaume, désir exorbité de le porter à la bouche, fendue la noix de coco, lait suintant de canne à sucre filamenteuse, et j'aspire aussi tout le ciel. Monde trop haut de ce temps, plumets verts, plumets d'or impertinents, comme le monde était touffu ! Mais la parole se fraye un chemin, étrangère entre les tiges, corps serré, corps tendu, corps d'enfant, il faut aller à elle avec des ruses, il faut écarter le lieu où elle sommeille, la faire surgir dans son ivresse."

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

Les paroles du grand-père nous halaient au moins autant vers l'horizon (*est-ce qu'il ne faudrait pas dire l'avenir, la vie, tout simplement ?*) au bout de ses histoires que, de mèche avec ma mère, dirait-on, il tissait autour de nous. Il me semble parfois qu'il n'y a guère qu'un passage de relais de mes grands-parents rétrécissant sur le quai à la micheline embuée, puis aux feuillets fébrilement noircis par ma mère sur ses genoux, d'étape en étape, puis aux trains et bateaux, comme si les mots n'étaient pas autre chose.

...« À bord du "Gascogne » Samedi 29-07-50 - 17 heures - Mes bien chers - Si, comme nous le pensons, nous arrivons ce soir à Southampton et s'il est possible d'y mettre cette lettre, vous l'aurez peut-être en même temps que la carte expédiée ce matin de Paris et qui vous a dit que la nuit s'était bien passée pour tous. Nous avons pris un taxi de la gare d'Austerlitz à la gare St Lazare, puis à 8 heures 45 nous avons pris le train, mais c'était un train régulier ni plus ni moins et il nous a menés en gare du Havre d'où un autobus

nous a conduits à quai. C'est un bateau beaucoup plus petit que le « Foucault », les cabines y sont minuscules. Dans chacune, trois couchettes et un lavabo. »...

Ces trains et bateaux pris successivement, ces longs bateaux destinés à glisser sur l'eau, toutes amarres larguées, disparaissaient peu à peu à l'horizon, petitesse de ce point pour ceux restés à quai – et mes grands-parents sur celui de la micheline –, émouvants dans leur solitude.

(« Le premier voyage, c'était en bombardier, en 1945 » me dit un jour ma mère. Ajoutons donc le bombardier dans les mots à glissement qui emportent, qui m'emportent encore » – CARNET non numéroté – juin 2006 – 34 AVENUE PAUL VALERY – ANTONY)

Cette solitude que je vois dans le télescope de l'imagination à plus d'années-Lumière de moi que la création du monde. Sans doute est-ce de là que j'ai gardé non le sentiment de tourner les pages à chaque départ, mais celui du cheminement d'une pelote qu'on dévide, en même temps que celui de l'abandon aux incertitudes de l'immensité imprévisible.

...L'Afrique. J'allais vers elle à travers des chemins d'eau, d'ombre. Impossibles. J'allais vers elle sur un bateau prudent. Des heures pour arriver à la terre. Le bateau vient avec les ruses du silence, porté par l'eau, caché, couché en elle. Il entre dans le sillage de la marée. Tapi dans ses secrets, ceux qu'on connaît sans connaître, qui rentrent dans la peau, les nerfs. Voilà ce qui me vient quand je pense à l'Afrique : j'avance sur un bateau, lentement, je suis pour quelques instants encore ce bateau blanc, carapace de mon pays autour de moi. À l'horizon la ligne brune de l'étrange étrangère, la ligne de sa menace, la révolte de sa chevelure. Je suis le bateau qui se coule doucement entre ses rives, qui se couche et demande d'entrer, qui se cache dans le mouvement de la mer et attend l'heure de monter au port. Je suis la pointe du bateau, son désir d'arriver, son rêve de dormir, dormir enfin dans l'ombre inconnue. De loin, une terre

devinée, c'est la douceur d'une ligne sans accidents. C'est l'ombre mauve de la nuit dans le ciel. Puis elle prend une forme courbe, accueillante. Plus loin, elle ouvrira ses odeurs et sa violence, intacte, sauvage. Quand le port se dessine, elle est déjà toute dense, regroupée sur sa ligne de défense, dressée contre celui qui approche. C'est ainsi qu'on va vers les ports. Et le bateau demande d'entrer...

Mais qui nous demandait de fendre ces forêts, de fendre l'eau et ces pays ? me dit un sentiment de culpabilité. Elle était déjà là cette culpabilité, j'en jurerais, et si je ne l'ai pensée alors, du moins je sais que je l'ai vécue. Le brouillon de février 2005 précisait : « *En 1956, quand j'y suis arrivé, le Cameroun se battait pour son indépendance. Du village indigène où il était interdit d'aller, je devinais la fureur rouge, la violence. J'étais adolescent. À cette époque, à Douala ...* »

Dou-a-la, Dou-a-la. Il faudrait s'arrêter. Le mot a la douceur du temps, du coulé sonore du temps, impossible d'arrêter le temps et Douala s'est écoulé. Inévitablement. – Douala, qu'est-ce que c'était ? Un estuaire, la vase d'un estuaire.

« On pense que l'« estuaire des crevettes » était le wouri, parce que l'espèce de crevettes dite *mbeatoe* (*Callianassa Turnerana White*) remonte l'estuaire tous les trois à cinq ans et envahit le fleuve, phénomène très surprenant » – Manuel d'histoire du Cameroun, Engelbert Mveng, D.Beling-Nkoumba, 1969.)

1969, je n'étais plus là. Le ciel de Douala, un voile gris, dit la mémoire, mais de quoi parle-t-elle ? Du ciel, des pluies, des tôles, d'une couleur d'acier dans cette chaleur accumulée ? Je ne le saurai jamais.

« L'estuaire des crevettes »... Baptisé ainsi en 1472 par le Portugais Fernando PÔ, Fernão do Po exactement. Est-ce important ? Pourquoi pas ? Tout est important de ce qui a existé, l'aile de papillon a créé un monde.

Bien sûr je viens de l'apprendre. À l'époque je l'ignorais. Que savais-je exactement ? Rien. Mais j'avais cet

autre savoir d'enfant : que cet estuaire, ce fleuve Wouri, étreint Douala, qu'il EST Douala – en faisant des recherches j'ai découvert que le pont sur le Wouri construit de 1952 à 1954 a été inauguré le 15 mai 1955 « en grande pompe ». Je crois que je l'ai vue cette pompe : arrivé le 10 mai j'ai dû la voir, est-ce que ce n'étaient pas ces pirogues colorées qui ont défilé toute la journée sous nos yeux ? Bribes, charpie de la mémoire.

...À cette époque, à Douala, tous les soirs il y avait le "couvre-feu". "Couvre-feu". Ce n'était qu'un mot pour moi. Une image. Peut-on imaginer plus belle image pour désigner la nuit ? Mais on se battait au village indigène, l'Afrique à feu et à sang. Je l'ignorais ou ne le devinais qu'à « mots couverts » eux aussi. Je l'ai connue ainsi cette Afrique que mon père ouvrait au "coupe-coupe". Le bateau qui venait de France écartait les rives de l'estuaire et nous déposait là. »...

J'ai cherché.

« Dans la nuit du 23 au 24 Mai, des patrouilles organisées de membres de l'UPC firent leur apparition dans la communauté de New-Bell à Douala : ces patrouilles, qui étaient là en position défensive pour protéger le quartier général (siège) du parti, s'opposèrent plusieurs fois aux forces de l'ordre. Dans la nuit du 24 au 25 mai, les patrouilles de l'UPC s'attaquèrent de nouveau aux Camerounais non upécistes. Le gouverneur demanda des renforts aux territoires voisins d'AEF. Le 25 mai, en début d'après midi, les locaux et les locaux administratifs de New-Bell furent attaqués ; des voitures incendiées servirent de barrages. De nombreux véhicules d'Européens furent endommagés (...) On estime que 1500 personnes participèrent à l'attaque de la prison de New-Bell et que 3000 manifestèrent ce jour là. Le couvre feu fut donné à 19 heures, ce qui évita tout autre incident pendant la nuit. Le 26 mai à l'aube, la police prit d'assaut le siège de l'UPC à New-Bell et saisit des machettes, des gourdins et des barres de fer ; une vingtaine de militants UPC, qui tentèrent de

résister furent arrêtés. Ce fut le seul incident ce jour là. Mais dans la nuit du 27 mai, un incendie se déclara dans le quartier de New-Bell ... » (Camerounradio.com.)

C'est ainsi que je fus autre. Toujours double. La mémoire est creusée de cavernes qui abritent des univers entiers. C'est elle qui m'a dicté « fureur rouge ». Mais je n'en ai rien vu. Qu'en ai-je su ? Probablement rien des incendies ni des flots de sang dont parlent les témoignages. J'ignore si les mots furent prononcés devant nous, mais le frisson excité des voix d'adultes, oui, sans doute, les contenaient.

« Ce fut une guerre cachée, méconnue et pourtant terriblement meurtrière. Répression impitoyable du parti camerounais luttant pour l'émancipation, anéantissement du mouvement armé qui en est issu, pogroms des populations en pays bamiléké : de 1956 à 1971, les morts civils se comptent par dizaines de milliers. » - « La Françafrique est née au Cameroun » - Augusta Conchiglia, Le Monde diplomatique, mars 2011)

...Il n'y a rien de plus inutile qu'un port désert derrière ses grilles. Un port où s'engouffre la chaleur et c'est tout. Il n'y a rien qui vous prend à la gorge comme un quai. La présence entière d'un pays derrière lui. L'infinie mobilité d'un pays, sa forme contractile et dense. L'Afrique est pour moi l'attente d'un port. L'étrange étrangère. C'est ainsi que je vais vers elle dans ma mémoire...

... "Nous avons peine à croire que demain nous verrons la terre (...) Nous sommes en vue de la côte. Tout le monde est sur le pont depuis 5 heures (5 heures ici, c'est dix heures à S.J.). Il fait très beau. (...) La côte est jolie, très verdoyante. Nous avons passé une île puis nous avons longé la terre et nous serons en rade à 8 heures. Nous voyons de jolies plages et des voiliers pour la pêche. "Ben, puisqu'on voit la terre on va mettre nos souliers pour aller dans le zardin de T." a dit J." (Lettre 3)

Une infinité de petites choses perdues à la recherche d'elles-mêmes...

"L'étrange Afrique s'installait en moi quand j'étais enfant, glissant, glissant, – et ce glissement, c'était aussi la mort – des palmes huileuses, débordantes, étouffantes, répandant un suc qui enrobe, dissout, touffes sombres d'un parfum, lianes, lianes, l'odeur pourrie de la forêt équatoriale, l'odeur de mort derrière ses feuilles, l'odeur de nuit aqueuse qui ne me quittait pas."

(Anna - NUITS D'AFRIQUE – Recueil de poèmes)

- "Et le bateau demande d'entrer"... Le bateau, Lizzy...

Hugo aimait répéter, chanter ses phrases comme un refrain, pour en écouter le rythme. Lizzy était son *laboratoire sonore*. Peu importait si Lizzy n'écoutait pas. Ou faisait semblant, allez savoir avec elle. Mais c'était comme un accord tacite entre eux qu'il n'y avait rien à dire. Qu'il n'y a jamais rien à dire, ajouterait Hugo. Trop de messages. Ils vont dans tous les sens, se croisent, se perdent. Et l'homme ballot, ridicule, à les regarder s'éloigner. Trop de mots pour couvrir le fracas de la chair. Bien eu assez de tout ce temps où il fallait se précipiter, monter à l'assaut du monde, le digérer en quelque sorte. Ensuite les mots, fiers d'eux et du résultat présentable qu'ils ont obtenu. Mais entre temps le monde a disparu. Ou les Autres.

- C'est l'histoire du bateau ? demanda-t-elle soudain.

Et il y eut un océan dans ses yeux, une infinité de petites choses perdues à la recherche d'elles-mêmes ou peut-être d'un mot qui pourrait les exprimer. Mais très vite et comme si elles étaient honteuses de leur apparition, ces "petites choses" qu'une marée étrange semblait avoir amenées, disparurent. Hugo, perplexe, hésita un instant avant de reprendre sa lecture, mais Lizzy se désintéressait déjà du

bateau et lançait son regard à la recherche d'une nouvelle mouche à torturer.

« l'histoire du bateau ? » Elle a raison, c'est l'histoire du bateau. Le mien.

...Comme le bateau j'avance aujourd'hui vers ces terres de mon souvenir. Je ne sais pas pourquoi je dois avancer ainsi - pour qui ? Pour Lizzy ? Pour moi ? -, pourquoi il me semble que sans cela ce serait comme si je n'avais pas vécu ce temps. Reprendre tout, comme un livre dont le sens m'aurait échappé, retrouver ce que j'ai entendu et compris, et que j'ai oublié, comme une voix cachée, cette voix derrière les feuilles autrefois, porteuse de quelque énigme essentielle mais indéchiffrable, et qui est à elle seule toute la forêt. En moi pour toujours...

Souvenir de la première nuit en Afrique. Car nous sommes arrivés. Oui, un jour nous sommes arrivés. À peine avais-je eu le temps d'apprivoiser le paysage que déjà l'obscurité était tombée avec la brutalité d'un couperet entre ce monde inconnu et nous, frais Européens débarqués, nous livrant soudain, mes sœurs et moi (car nos parents happés par les obligations de l'arrivée et un dîner chez ceux qui nous accueillaient avaient dû nous confier à la garde de quelque boy) nous livrant à ce mystère auquel la nuit donnait une étendue infinie. Il me semble qu'aujourd'hui je ne pourrais en trouver un équivalent qu'en étant soudain propulsé dans l'espace étoilé. Et nous, enfants, comme enfermés derrière l'abri fragile d'une moustiquaire qui séparait le bungalow de la brousse, cette masse bruissante, intense, étions emportés autant par l'effroi que par l'exaltation. Plus tard, ces nuits s'associèrent aux cages d'eau que font les pluies interminables d'Afrique.

...À présent je peux reconnaître l'Afrique n'importe où dans l'odeur de la pluie, dans les feuillages tordus après l'orage, dans la

moindre herbe effilée qui vous égratigne au passage, dégageant un arôme si fort qu'il semble être un concentré de vie pure...

Ou dans l'ombre de ce parc sous mes fenêtres qui se prend pour une jungle simplement parce que les propriétaires sont trop vieux pour l'entretenir, Leo et Lea, deux petits êtres fripés et émouvants, comme Lizzy tiens, oui comme Lizzy malgré son âge ou le leur, ou comme mes grands-parents au bout de leur quai à l'instant où ils se transformaient en image dans la bande dessinée de la mémoire, deux petites silhouettes de carton sur le crépuscule, lui plus petit qu'elle (mais elle était voûtée) et aussi plus âgé. Faciles à emporter au moins.

Et maintenant que j'y songe, non, pas si faciles, petits mais encore trop grands pour nous, ou trop vastes, comme s'ils étaient alimentés par toutes les cuves du passé et tous les personnages qui y infusaient, elle dans son sarrau noir à petits points blancs, comme des constellations dans le ciel. C'est ça nous avions une grand-mère criblée de petits mondes ignorés et elle nous paraissait infinie ainsi. Qui donc pourrait trouver ce que cache une grand-mère ? Personne, de cela au moins nous étions sûrs et c'était une des façons de la respecter. De la perdre aussi. Sa silhouette, son sarrau, ses longs cheveux blancs – un peu jaunes il me semble –, sa carrure – exceptionnelle pour une femme – ont rempli tout l'horizon. Il ne me reste rien d'autre d'elle. Il y a mille manières de disparaître. Ma grand-mère avait choisi l'angélisme. Je veux dire cette façon d'épouser tout le ciel, de nous donner à croire qu'elle était un bloc de monde. Un passage de nuage ou d'oiseau. Un passage c'est aussi ce que sont les grands-mères et quand elles ont disparu on s'aperçoit que, finalement, elles ont emporté le ciel avec elles.

- Mais Lea est minuscule ! dit Lizzy (me faisant réaliser que j'ai parlé – rêvé ? – à voix haute) sans se retourner car elle n'a pas encore réussi à diriger sa mouche vers le rideau.

Lea, oui Lea est minuscule. On dirait qu'elle a passé sa vie à rétrécir et qu'elle continue, jusqu'au jour où elle

n'aura plus beaucoup d'efforts à faire pour disparaître. Mais cela revient au même.

C'est vrai il y a aussi Leo et Lea, nos propriétaires. Alors il faut en parler car ils sont sur la route de Lizzy. Donc la mienne. Eux, ce sont deux êtres minutieux et maladroits sur le bord du monde. Prêts à le quitter avec cette fluidité qu'ils ont dans chacun de leurs gestes, comme attendris de regarder par avance leur absence. Ce n'est pas qu'ils aient jamais demandé qu'on raconte leur histoire. Je crois même, s'ils existaient, qu'ils se sauveraient en m'entendant. Mais il est incontestable qu'ils sont là, porteurs d'autres histoires, c'est vrai, mais on n'en finirait pas de raconter. De la leur je ne prendrai qu'un petit bout de fil, celui que Lizzy emmêle dans les cheveux de Lea les soirs d'été.

À notre arrivée ils se promenaient encore dans le parc, elle si menue, déjà un peu chancelante, lui plus massif, enveloppé été comme hiver dans une gabardine dont la teinte avait pâli avec les ans, qui le faisait ressembler à un meuble rectangulaire d'où aurait surgi comme une lampe un visage si blanc qu'on n'était pas étonné d'en voir les contours s'enfuir avec le nuage de boucles d'une chevelure abondante.

Derrière ma fenêtre je ne me lassais pas de les voir, aussi petits l'un que l'autre, elle parfois reposant sa jolie tête d'oiseau fragile sur le perchoir de son épaule à lui, foulant à pas croisés un sol jonché de feuilles mortes, et ne se détachant guère que par la teinte claire de leurs visages d'un enchevêtrement de tiges et de racines ou de branches d'arbres fatiguées qui s'arrondissaient pour retourner elles aussi vers la terre. Regardant leur couple minuscule avancer dans cette sorte de lumière ancienne qui baignait tout le parc, leurs silhouettes presque confondues avec la masse végétale comme si elles en émanaient, je pensais à des êtres venus du plus loin de la mémoire légendaire, irréels et cependant enracinés solidement dans la terre, quelques *hobbits* peut-être, échappés de l'imagination de l'artiste, retrouvant à chacun de leurs pas précis et tranquilles une totale

intimité avec ce monde à la fois inconnu et parfaitement familier.

De mon poste d'observation j'apercevais également toute la partie du bâtiment qu'ils occupaient, non seulement les hautes fenêtres de leur étage mais également, plus étroites et secrètes, celles d'un rez de jardin que la végétation abondante s'enhardissait à rejoindre avec timidité et tendresse, leur proposant un abri en berceau. J'ai su depuis par Lizzy que là était un gymnase où ils s'entraînaient après la guerre avec la compagnie qu'ils avaient fondée, et où plus tard ils donnèrent encore quelques cours de danse pour subsister. En France où ils s'étaient connus, ils avaient eu non pas leur heure de gloire mais au moins, dans les années cinquante, une certaine célébrité qui leur avait permis d'acheter cette immense propriété d'une banlieue éloignée. Peu à peu la maison s'était délabrée, les pièces avaient été fermées une à une, et une aile vendue, à mesure que revenait le temps des vaches maigres et qu'ils étaient, sinon oubliés car ils avaient encore de solides amis dans l'institution, du moins mis à l'écart des trains médiatiques, ce qu'ils signalaient avec un joli sourire comme si c'était là une nécessité de l'ordre du biologique, "un mal ordinaire dont on se remet" avait dit Lea en penchant vers moi sa jolie tête de mésange un jour où ils nous avaient invités Lizzy et moi pour faire connaissance.

D'ailleurs on eût dit qu'ils allaient de leur pas tranquille dans la vie comme dans le parc, au rythme du monde et sans chercher à retenir ce qui s'enfuit, non plus qu'à arrêter la végétation, la laissant s'installer autour d'eux, comme en eux la vieillesse, l'amenuisement de leurs forces, et la maladie de Lea. À leur compagnie ils avaient donné le nom de – c'était une idée de Lea – "Les Goémons", "aujourd'hui sur le rivage" ajoutait-elle avec un rire, un nom où passait toute sa passion pour la mer mais aussi, selon moi, la flexibilité de sa silhouette façonnée par le dressage de l'ancienne voltigeuse "là-bas à St Pétersbourg" disait-elle en regardant très loin dans le vague, "au-delà de la mer, de toutes les mers, dans une eau limpide qui contient le passé". "Les

Goémons" c'était aussi ces tableaux gymniques qu'elle inventait pour la troupe, étrangement modernes à l'époque si j'en crois les quelques photos que j'ai pu voir.

Ils étaient venus de loin pour se rencontrer, elle d'une famille russo-italienne qui avait rejoint le cirque Ciniselli à St Pétersbourg en 1890, lui d'une petite troupe italienne de jongleurs itinérants arrivés en France en 1927. Elle, oiseau, femme-algue, enfant-liane aussi vive et agitée, du moins avant la maladie, que lui était posé massivement sur cette terre, entre la glaise, entre les feuilles, végétal à sa façon, rêveur et lent, et cependant parfois aussi insaisissable qu'elle comme si un coup de vent venait de l'emporter, voire de le désagrèger, ou comme s'il ré habitait soudain son âme de nomade du cirque dont les tours de jonglage et magie faisaient autrefois l'émerveillement de tous.

Ce dont elle ne parle pas trop, Lea, c'est de cette enfance à St Pétersbourg, ou seulement parfois un peu à Lizzy, reconnaissant intuitivement dans la parole et les gestes curieusement lisses et absents de celle-ci, la trace d'un monde naufragé. Mais si Lizzy est comme repliée sur une sorte de noyau si dense qu'on ne peut s'empêcher de se demander à quel monde il donnerait le jour s'il explosait, Lea, elle, semble n'avoir parcouru le chemin du temps que de trapèze en trapèze pour devenir plus légère à chaque volte, un chemin où pourtant elle a chaque fois, je le sais, perdu un peu plus des siens et de son pays, "et quand tout le monde a été perdu il y a eu Leo" avait-elle conclu cette unique fois où elle avait, très vite, évoqué les épisodes de sa vie, celle du cirque, frémissante, chaude sous les lumières et les crépitements de mains, les acrobaties de "petite mère Giulia" sur son cheval, Lea qui donnait la main à celle-ci enlevée au passage par le bras gauche de son père dont le cheval était venu s'aligner avec le leur tandis qu'il continuait ses jongleries de la main droite, la mort de la sœur aînée qui s'était fracassé le cou en échouant à saisir le trapèze un soir où il avait été réglé trop court, la révolution, la fuite de Petrograd en 1920 après qu'un oncle eut été arrêté par la Tchéka, la maladie et la mort de l'aïeule à Stockholm, ici commençait l'émiettement,

l'extinction de la famille, la mort du père écrasé par un train en gare d'Amsterdam le jour de leur départ pour la France, l'exil définitif, et trois seulement à se donner la main à l'arrivée à Paris, "petite mère Giulia qui avait déjà trop vieilli et cependant, avant que la maladie ne l'emporte, a fait encore quelques voltiges sous les ordres de Sampion Bouglione, moi Lea et mon plus jeune frère Roberto - les trois aînés étaient partis vers l'Italie" -, Roberto, le même prénom que son père, et qui fit une chute de cheval mortelle l'année suivante, trois à se tenir la main très fort pour ne pas se perdre dans les flocons de neige de cet hiver 1922, "et bientôt plus que moi Lea" avait-elle conclu triomphante. Et, oui, elle a triomphé de tous ces projectiles du temps, peut-être seulement par cette grâce d'enfant - faut-il la dire animale ou végétale ? - qu'émerveille l'éblouissante lumière du monde. Elle a triomphé avec ce rire, ce sourire, cette voix rude dont le timbre grave étonne dans un corps si fluide. Tenace, bien décidée à ne rien laisser de sa part de gâteau, comme si c'était seulement évident. Solaire Lea, et c'est sans doute ce qui fascine tant Lizzy du fond de son monde où elle ne retrouve que des ombres.

Lui, Leo, c'est une sorte d'arbre planté dans la terre où il était né, qui cache ses secrets à l'intérieur de l'écorce, économise les mots en la regardant avec amusement, solide et cependant bourgeonnant, évaporé comme ses cheveux dans le vent ou comme ces objets qu'il faisait disparaître autrefois au cirque Amar où ils s'étaient connus. Elle l'exilée, lierre ou liseron de la vie, lui l'enraciné qui cherche ses rêves dans les nuages, "c'était quoi votre question ?" dit-il constamment, inattentif, étourdi, les yeux ailleurs, le regard comme démultiplié en plusieurs mondes, et quand il parle c'est avec des phrases qui se promènent, se perdent, sinuent, digressent, parfois il ne les rattrape jamais et se tait soudain mais il est sans doute déjà beaucoup plus loin.

Au début je les entendais tandis qu'ils allaient au pas compté de Lea, et même sans comprendre leurs paroles, ce que j'entendais était comme le dialogue de deux espèces animales différentes.

Puis un jour la voix grave de Lea ne s'est plus enfoncée que dans l'épais tapis de feuilles mortes, les mousses et les fougères du parc, la lourde silhouette du magnolia et les bambous au-dessus de la fenêtre toujours sombre du gymnase. Lea ne quitte plus son fauteuil et ses gestes rares se sont ralentis, mais toute la vie reste réfugiée dans le foyer brûlant de ses yeux.

En vérité au cœur de l'Afrique...

...En vérité, au cœur de l'Afrique il y a ma mère...

Hugo mit au point la phrase qu'il venait d'achever et regarda enfin l'œuvre sur laquelle Lizzy tentait depuis un moment d'attirer son attention, un *Grotesque* - ou faudrait-il dire « une » ? - qu'elle avait réalisé en entortillant un support de ventilateur dans une sorte de manteau noir - *Ciel, les rideaux de la chambre !* - et les pales dans une mousseline, celle-là je la reconnais, je l'ai vue sur Lea, inventant ce qui ressemblait, avec grâce il faut le reconnaître, à une capeline du début du siècle. Oui, bon, mais le ventilateur était utile l'été et cette *Grotesque* - *N°6 si je ne m'abuse* - tient trop de place dans le salon. Le salon, tu n'en fais rien, tu es toujours à ton bureau, dit Lizzy en haussant les épaules

- Admettons... Elle a un nom ?

- La mère.

Et, se baissant, elle ajouta une canne à pommeau, celle-là je jurerais que j'ai vu Leo s'appuyer sur elle au jardin, dans l'entrebâillement du manteau, tout en inclinant le support, si bien que l'ensemble se mit à ressembler à une petite vieille courbée, puis elle éclata de ce rire aigret qu'Hugo lui connaissait bien lorsqu'elle était à la fois heureuse et déçue du résultat obtenu. *Soyons juste, deux ou trois objets rafistolés et la posture de ses Grotesques, est toujours saisissante de vie.* Se dit Hugo. Au point que je me suis souvent demandé si le masque de la distraction chez Lizzy, ne serait pas une façon pour elle de pénétrer, en détournant leur attention, à l'intérieur de ceux qu'elle observe. À celle-ci dont elle prétend négligemment qu'il s'agit d'une vieille clocharde qui « loge sous le pont avec Frère Jean », elle est parvenue, en entortillant quelques fils de fer, à donner un regard d'une intensité à donner le frisson. Il faudra que je songe à la recouvrir d'un drap, dès que Lizzy sera sortie.

...Comment la fille d'un ex curé petit employé, et d'une couturière avait-elle quitté son village ? En fait on ne sait pas, et même toute cette partie de sa vie est un mystère. Il y a les photos. Il y a mon souvenir. Mais elle, celle qu'elle a été vraiment, c'est encore une autre. Je veux dire ce qu'elle a su, ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a désiré. L'enfant qui pose sur une photo avec un drôle de petit justaucorps et un regard insistant et joyeux, droit vers l'appareil parce qu'elle voulait faire du théâtre. Déjà. Un jour elle en trouvera un, plus grand et plus à sa mesure. Il y a des traces bien sûr, cette photo, d'autres photos, cette maison, mes grands-parents. Le village aussi. Je peux commencer par lui, je peux aller en chercher le film dans ma mémoire comme l'enclos irréel de remparts qu'on verrait de loin, gris, impénétrables, cachant derrière eux un autre monde. Qu'on passe le pont-levis et cela devient un village, soudain la vie se met à bruire - sommeillant elle attendait l'ordre de départ -, claquement des taquets pour le film, alors des ménagères se mettent en marche et des fermiers venus pour le marché, la foire, la foule, les badauds, et au milieu les enfants, moi et mes sœurs.

Mais son regard à elle ? Celui d'une petite-fille grandissant entre des parents trop vieux et cherchant où était la sortie ? Néanmoins il est resté en elle ce village, avec ses maisons étriquées, blanches, bien alignées autour de la place, mais aussi son ciel parce que c'est en lui qu'elle a espéré.

La vibration d'un ciel d'enfance n'est plus jamais la même nulle part ailleurs...

« La mère » dit-elle ! Depuis le début on dirait qu'elle joue avec moi, qu'elle joue à placer des pions dans mon histoire, comme si elle s'essayait à exister à travers ce que je raconte. On dirait aussi qu'elle trace des parcours de son

présent – Lea, les clochards, mon récit – à un passé diffus, qui doit bien être quelque part en elle. Mais où ?

– Bon, La mère, dit Hugo, elle a bien un prénom ?

Elle ne répondra pas, c'est évident.

J'ai l'âge d'attendre, pensa-t-il soudain. La vieillesse vous transforme en chat.

...Elle était venue régner sur ce monde. Pour nous c'était certain. Elle avait même l'air de jouer comme une enfant et de dépenser à ce jeu une énergie joyeuse, finalement oui, une enfant, peut-être juste un peu au-dessus d'elle-même mais dont la vaillance avait quelque chose d'attendrissant. Je peux la revoir dans ses shorts courts, ses chemisiers de coton blanc à peine ornés d'un liseré vert ou bleu, comme une jeune femme sportive partie à l'attaque de la vie. Elle ne gagnera pas. Mais parce que la vie n'aime pas ceux qui l'aiment avec tant de force. À cette époque tout est possible encore et elle ressemble à une de ces reines ordinaires des petits cercles comme l'administration coloniale en cultivait. Oui, celle qui se glissait dans ce monde avec sa robe de taffetas crissant et l'air d'une souveraine dont on vient enfin de reconnaître la légitimité, elle, ma mère, en était l'héroïne, peut-être même n'était-elle venue de si loin que pour reconquérir ce royaume, sachant, et peut-être toute sa vie de petite-fille l'avait-elle désiré, qu'il l'attendait quelque part, alors se préparant à se faire reconnaître de lui dans l'unique pièce où elle vivait avec ses parents, oui, serrée entre eux et regardant inépuisablement le ciel depuis ce point sur une carte, un village, où se creuse pour moi la mémoire de deux générations.

Par quel mécanisme s'articulent en elle deux femmes dont les images coexistent et dont je devine la troublante unité ? Celle franche et saine du jour et l'autre, celle dont le rire traverse pour nous des éclats de verre brisé, le rouge violent de ses lèvres happé par l'obscurité devenu dans notre imagination la gorge ultime du monde,

la puissance vitale, le génie et les maléfices d'une forêt dont je ne peux la séparer, et comme si, dans ce temps lointain, passait le frôlement lourd d'un papillon de nuit portant une menace imprécise, dans l'attente de la victime que désignera le destin, et qui, nous le sentions, pouvait aussi bien être elle, sa fragilité, que nous...

Pour cela sans doute nous sommes tous partis à sa recherche, cette mère jamais définie, ou dont la forme diurne se transformait en une fumée de nuit devinée seulement à l'auréole de lumière qui en dessinait les contours, et qui nous laissait toujours à la fois perplexes, comme roulés, n'ayant pu saisir que le sable fuyant du désir et cependant émerveillés d'avoir simplement frôlé ce qui était pour nous non seulement un mystère mais LE mystère. Et elle, peut-être sentant que sa grâce tenait à ce jeu fragile par lequel elle avançait et se dérobaît, notre amour suspendu à ce mouvement de balancier, et aussi l'amour des êtres qui venaient se prendre au piège de sa lumière et oscillaient avec elle, condamnés d'avance par leur éblouissement, elle devinant qu'elle ne devait qu'à une soif jamais assouvie l'immensité et l'absolu de cet amour – et de tout amour – dont la contrepartie était cependant une intense solitude, l'entretenait avec ce qui n'était ni malice ni perversité mais une seconde nature, celle d'une comédienne qui s'était hissée à son rôle et s'y était enfermée, ce qui nous la rendait infiniment plus précieuse encore, comme non seulement inaccessible à notre désir mais aussi à ce qui rend si douloureux le désir d'aimer et – pour nous – de la sauver d'elle-même, de l'arracher à la forme idéale qu'elle avait construite et qui l'emportait toujours plus loin de nous, la disputant à ce mouvement dans lequel nous pressentions l'exil inexorable où plus tard elle s'enfonça peu à peu.

...Mais si le papillon nocturne était le plus étincelant, il y en avait beaucoup d'autres en elle, la mère-virevolte, la mère-forêt, la mère-voix, la mère-histoires, la mère-des-mille-magies – comme

l'appela un jour la petite Plume -, celle qui semblait détenir le sésame seul capable d'ouvrir les tiroirs du quotidien pour en laisser s'échapper au vent les misères et les menaces, déjouant le complot dans l'ombre de toute la population des choses, reine-de-jour d'un réel à mener à la baguette, détentrice des recettes, des remèdes et des clés d'armoires, tenant sous sa coupe le petit monde des domestiques ou taillant dans le satin avec un bel impromptu la robe qui allait faire d'elle la déesse de la soirée, enfin - mais peut-on faire le recensement de ses métamorphoses ? - la mère-inventaire, peut-être la plus étrange pour nous, celle qui, reine des jardins comme des cuisines, pouvait nous désigner chaque plante par son nom latin et finissait toujours par énumérer les espèces dans des listes cocasses, aussi surréalistes que celles, interminables, qu'on la voyait s'appliquer à rédiger, faisant entrer linge, vaisselle, objets, visites, dates de naissance, prénoms ou événements dans son inventaire, comme si l'objectif final avait été de tenir, de ses mains précises et minutieuses, le registre du monde.

Cet accord avec le monde, un accord miraculeux, elle en avait la grâce, la chance, et cette force que les enfants - nous - admiraient. Qui était-elle exactement ? Ils découvrirent un jour, bien plus tard, qu'ils l'ignoraient : ils avaient été trop occupés à la contempler. Que demander au ciel, à l'Océan, à la traîne des nuages, à l'exaspération des pluies, aux orages, sinon d'être eux-mêmes ? En cherchant un peu, ils auraient dit que cette mère c'était l'irrésistible fondant du bonheur, même et surtout lorsqu'il vous échappait, qu'il fallait le regarder s'enfuir avec sa légèreté inconsistante sous une étoffe de mère, un taffetas qui crissait le soir lorsqu'elle était prête à s'envoler pour aller danser avec ses larges robes, ses bijoux, ses parfums, ses lèvres peintes. Ainsi elle avait tous les droits, la réalité semblait se plier aux formes de sa volonté...

De façon inattendue cette fois, Lizzy répondit à la question qu'Hugo lui avait posée et déjà oubliée

- Minna... dit-elle

et cela résonna dans la pièce avec cet étrange claquement métallique d'un mot qui viendrait de s'imposer à elle. *Mais qui est Minna ?*

- Minna ?

Lizzy fit un geste évasif, hésita à poursuivre une mouche derrière le voilage, et finalement ouvrit la fenêtre en grand pour faire un salut joyeux à Lea avant de se lancer dans une nouvelle recherche des objets dispersés sur la moquette.

Avant d'aller plus avant dans ce récit, il serait nécessaire de dire quelques mots du désordre de Lizzy. En vérité, le désordre, celui du tapis ou de ses discours, était sa carapace, ce qu'elle mettait entre elle et le monde – petit oiseau virevoltant, pensait Hugo, drôle d'oiseau ! -. On pourrait dire que c'est aussi sa manière de parler, d'avancer en hésitant, cachée derrière tous ces objets empilés qu'elle fourre partout, les proposant ou se proposant elle, à tout hasard, parfois avec un rien de rire comme s'il s'agissait d'une bonne farce, et cependant les yeux un peu inquiets, regardant de biais pour voir si on aura remarqué, compris, deviné. Toutes ces choses, on dirait qu'elle les sort de quelque réserve secrète, le client va-t-il mordre à l'hameçon ? Ou – c'est mon idée – comme si elle attendait la confirmation qu'elle est tombée juste ? *Je brûle ? Tu brûles, oui, c'est ce que j'aimerais lui répondre, mais comment savoir ?* C'est toujours le cas, dites-vous ? Qui que vous soyez à parler ainsi dans l'ombre, je vous prierai de ne pas commencer à m'interrompre.

Comme un paysage derrière lequel dansent les particules de passé...

- Les gens sont toujours dans leur corps comme s'ils ne savaient pas où ils sont, dit Lizzy relevant brutalement la tête du magazine dans lequel elle est restée exceptionnellement plongée toute la matinée - la même page, précise Hugo -, entortillée dans une couverture, si bien que d'ici elle ressemble à une sorte de paquet chiffonné, étrange objet d'une composition à peu près aussi hétéroclite que ses *Grotesques*, et qu'Hugo regarde soudain en se demandant où finit ce qui commence sous la couverture et s'étire vers une autre terre, un autre espace, un autre temps, comme si elle était au bout d'une ligne invisible qu'actionnerait quelque marionnettiste, tournant vers lui l'innocence opaque, immédiate, enfantine, de son regard.

C'est comme un paysage derrière lequel dansent les particules de passé qui l'ont composé, se dit Hugo.

Le plus étonnant est qu'elles sont toutes là dans ce minuscule ensemble, ces particules, elles ont apporté chacune quelque chose avant de se fondre dans les autres, comment les séparer à présent ces moments qui sont restés - *si je pouvais me glisser dans son cerveau je les retrouverais, et peut-être mieux qu'elle, Lizzy, qui les repousse à sa manière avec la même exaspération que lorsque s'approche d'elle une mouche, prélude à une chasse patiente* -, ces moments qui sont restés comme des tableaux de la mémoire, des scénettes éclairées violemment, simplement parce que tout ce qui les entourait semble s'être effondré à la manière des canalisations que l'on retrouve suspendues dans le vide après un tremblement de terre ou un bombardement. *C'est cela, sur le temps passé s'est écrasée une bombe mais il reste des lumières invraisemblables flottant quelque part, ou encore ce moment de musique qui s'entête après la disparition du pianiste, flottant dans un espace qui n'appartient qu'à elle, Lizzy, comme si était resté sur sa peau le parfum particulier des mondes traversés et que je pourrais imaginer,* se dit-il contemplant à son tour le

magazine ou plutôt cette page, et découvrant que ce qui captive Lizzy depuis le matin est le portrait et l'histoire de *Vono l'Enchanteur, un charlatan, un escroc, oui, tu parles*, mais Lizzy n'en a cure et ne quitte pas des yeux la silhouette aux traits las, comme usés par la vie, sous la cape bleu velours et la pose impromptue comme s'il allait s'envoler, avec la légende en capitales : "VONO REVIENT".

- Vono, tu parles si je le connais, déclare Lizzy avec une brutalité et un rire inattendus, si bien qu'elle a l'air elle-même de surgir d'un autre monde, lestée d'une cargaison d'images qu'elle ne va pas tarder à rejeter, pense Hugo, il faudrait en profiter, et c'est à peu près aussi surprenant que de découvrir la double vie d'une maîtresse ou d'un ami, ou que cet individu insignifiant à côté de vous est un intime de la célébrité la plus en vogue et ne vous en avait rien dit, sauf que pour Lizzy c'est l'inverse, il faut être juste, puisqu'elle n'a jamais rien dit de rien et surtout pas de son passé (et pour cause ?). On dirait qu'il est dans quelque boîte. En fait, Lizzy est une contorsionniste, voilà. On dirait qu'elle met le même soin méthodique à plier et déplier sa propre vie que ses membres. *Ce qui lui en revient par à-coups peut-être mais comme d'un film dont elle ne se souviendrait pas d'avoir été l'actrice.* Avec des postures si singulières – un reste de raideur d'une poliomyélite infantine habilement maquillée en une sorte de savoir-faire théâtral et clownesque – qu'elle semble occupée à ranger son corps dans un espace étroit où la place calculée au plus juste ne permet qu'une configuration et une seule.

Pour ce qui est de sa vie présente qu'elle regarde comme un simple décor, elle-même n'y figurant que par hasard voire par erreur, personnage qu'elle extrairait au gré de l'occasion ou de sa fantaisie si bien qu'on finit par la soupçonner d'inventer ce qu'elle en dit, elle considère qu'elle ne présente pas le moindre intérêt, "aucun pas ne produit aucun pas" dit-elle lorsqu'Hugo l'interroge.

Aussi ce Vono de papier glacé soudain surgi d'une photographie étrangement précise et lointaine à la fois,

semble-t-il appartenir à quelque préhistoire ou quelque autre vie à laquelle la légende "Vono revient" fait allusion. *D'où sort-elle donc ce Vono ? L'a-t-elle réellement connu ? Et de quelle vie revient-il ? La sienne (ce que suggère la légende) ou celle de Lizzy, l'un et l'autre à leur manière sortes de transfuges du temps ? Ou d'un autre monde où se serrent les uns contre les autres, dans un espace aussi exigü que celui où elle range son corps, une multitude d'inconnus dont il lui arrive de me parler sans que je puisse arriver à savoir si elle les connaît réellement ou a connus, ou s'ils surgissent de sa fantaisie, forêt d'êtres qu'elle tirerait d'un chapeau.*

Celui-ci, ce Vono, elle le regarde avec une attention scientifique ou abstraite, incisant, disséquant, dénervant, ôtät sa chair comme on fait avec ceux qui ont été vos compagnons de souffrance. *Et c'est peut-être le cas ? Peut-être ont-ils été compagnons d'une route qu'elle a dû parcourir, les portant en elle, les transformant ?*

Le lendemain elle s'est plantée soudain devant moi, a eu l'air de prendre son élan, et c'est toute une histoire qui est sortie, on aurait dit que c'était venu sans qu'elle le veuille, elle la débitait d'un ton monocorde, les yeux dans le vague, comme si elle la connaissait par cœur et se contentait de la réciter, au point qu'elle aurait aussi bien pu ne rien y comprendre, mais non, cela ressemblait simplement à un de ces contes de nourrice pour attiser la curiosité des enfants, d'ailleurs elle a eu à la fin un petit rire victorieux de malice enfantine, non pas à la fin car il n'y avait pas de fin, et elle a souvent laissé inachevés aussi ceux qu'elle m'a racontés depuis, en général quand la nuit tombe, comme si elle se cachait derrière l'ombre, protégée par elle, et comme si elle n'était plus elle-même qu'une voix.

Histoire de Vono -

Lui, Vono, c'était un géant qui habitait avec sa mère,
racontait Mihail,

- Qui est Mihail ?

- Ne m'interromps pas

- avec sa femme, corrigeait la grand-mère,

- ne me coupe pas quand je parle,

- tu as vu comme elle est toute ratatinée, une vraie petite pomme, elle s'est cassé les vertèbres dans le saut du tremplin, voilà pourquoi, précisa la grand-mère

- bref il habitait avec Macha...

- Qui est Macha ?

-

- Elle était très belle autrefois, on aurait dit qu'elle dansait sur le trapèze, coupa la grand-mère

- Si tu m'interromps toujours...

- Va, tu n'y connais rien, Macha c'était une femme... la plus belle femme que j'aie jamais vue, tu es trop jeune. Il a fallu qu'il lui trouve ce numéro de tremplin, c'est bien les hommes, maugréa-t-elle en se retournant vers son fourneau.

Mihail s'énervait, la grand-mère aussi et l'histoire disparaissait dans le fourneau avec le magazine que la grand-mère avait réussi à arracher à Mihail.

- Il était grand comment ? disait l'enfant Lizzy. Et parfois l'histoire repartait.

- Moi, ce que j'en sais, c'est qu'il avait de beaux yeux remplis de toutes les lumières d'une fête au-dessus de longues moustaches un peu moqueuses à la Tarass-Boulba sur le papier glacé de la revue. À la page 3 on dit qu'il est né dans la montagne, là-haut, du côté du massif des Tatras.

- On raconte que son père l'avait vendu à un cirque un jour en allant à la ville. Sa mère, elle, était morte à sa naissance, peut-être parce qu'il était si long qu'il n'en finissait pas de sortir, voilà il l'avait tuée à force d'être si grand, en tout cas c'est ce que lui avait répété son père, de tout cela il avait gardé de bons gros yeux d'épagneul tristes et veloutés, qui cherchaient constamment où se

cachez, alors au cirque où il avait continué à pousser, après avoir donné à manger aux bêtes, bouchonné les chevaux, monté les chapiteaux, il avait eu un jour l'idée de faire disparaître les objets et il avait supplié le vieil Isaac de lui apprendre des tours de prestidigitation. On avait pensé faire de lui un clown pourtant, car il avait tant de mal à extirper sa silhouette du rideau rouge que tous les spectateurs riaient en le voyant, et au début finalement il remplit les deux rôles, s'inclinant avec des pitreries acrobatiques devant les souris qu'il venait de faire surgir de ses chaussettes, ou se tassant dans des boîtes de plus en plus petites d'où s'échappait une souris blanche lorsque son acolyte ouvrait le couvercle. Il parvenait à faire disparaître des clés, des verres, des chapeaux posés bien en évidence sur une table devant lui, rien qu'en agitant très vite devant eux cette cape bleue dans laquelle on le voyait toujours s'enrouler sur les affiches car il était devenu célèbre. Mais c'était les numéros avec les souris qui plaisaient le plus au public.

Lui cherchait autre chose et il y consacra toute son obstination, de nombreuses nuits blanches et plusieurs années d'étude. Au début il fit disparaître ses chaussures soigneusement lacées, sans oublier d'en faire sortir d'abord une de ces souris devenue son emblème, puis il dressa l'une d'elles à traverser différentes pièces de son costume comme si elle franchissait un mur d'eau. Le public riait de moins en moins, fasciné à présent par cette étrange silhouette qui avait tant maigri que la longue figure pâle qui surgissait du rideau était plutôt celle d'un spectre inquiétant. Il en jouait en comédien consommé, s'entourant de voiles avec des airs mystérieux, puis de miroirs déformants où la disparition des objets était démultipliée comme si une troupe d'oiseaux venait de prendre son essor. Jusqu'au jour où il fit disparaître sa propre image dans le miroir, ça personne n'a jamais su comment il avait fait.

- Tu oublies Macha dit la grand-mère qui avait laissé Mihail parler d'un trait pour une fois.

Mihail renfrogné avait déjà saisi son chapeau et avait pris lui aussi son essor.

*

(Un jour Jo le Clochard m'a trouvé une revue où on racontait l'histoire de "Vono le Roumain", un drôle de jongleur-prestidigitateur qui dépassait bien les deux mètres – deux mètres trente je crois – et jouait sur les places de la petite ville au bout du couloir où il paraît que j'ai vécu, six ans ils disent. Sur une des photos il tenait dans ses bras une naine, "la plus petite acrobate du monde" disait la légende, et elle ressemblait à une souris. Tous deux étaient morts depuis longtemps, elle bien avant la guerre, et lui d'ailleurs on ne sait pas, c'est ce que disait le magazine, un jour il a disparu mais il y a des gens qui affirment l'avoir reconnu dans un village des Carpates. De toute façon, là-bas dans sa région natale, affirmait l'article, tout le monde est persuadé qu'il n'est pas mort, qu'il peut apparaître et disparaître comme il veut.

J'ai bien aimé surtout la photo de la couverture où il est enveloppé dans une immense cape bleue, mais pas pour frimer, non, plutôt pour se protéger dirait-on, et au-dessus on ne voit que ses yeux, profonds, doux, et mystérieux. Comme s'ils comprenaient tout. J'ai regardé longtemps la photo de cet ami inconnu qui est passé tout près, si près peut-être...)

*

La mémoire de Lizzy – si c'était bien de sa mémoire qu'elle venait de tirer ce personnage et son histoire – ressemblait à une page remplie d'images qui aurait été arrachée à un livre aujourd'hui disparu.

Plus tard il lui arriva peu à peu de retrouver d'autres pages. Il y eut ainsi les *Compagnons* comme elle les appela. Et c'était comme s'ils avaient été menés ou plutôt ramenés à elle par une sorte de fil jusqu'à cette pièce, jusqu'à la page de son cerveau où autrefois ils étaient entrés avec des récits,

des lieux et des êtres en eux et derrière eux, et comme s'ils transportaient un baluchon plein de secrets.

Ils me font penser à une frise, une de ces guirlandes de silhouettes que les enfants découpent dans les albums et qui se replient les unes sur les autres.

Tous ces gens qui viennent éclairer la scène...

Je n'ai jamais su ce qui était vrai, ce qui était faux de ces récits qui se mirent à surgir de temps en temps. Comme il lui arrivait aussi de me parler de ses amis les clochards, je n'ai pas su non plus si elle ne prêtait pas à ceux-ci une autre vie, mêlant quelques détails réels à ses inventions. Comment savoir ? Il y a tant de cases dans lesquelles chacun de nous pourrait entrer, aimerait (*rêverait ?*), choisirait d'entrer ! Le soir, lorsqu'elle avait fini de torturer les mouches (ou ses *Grotesques* parfois, car il lui arrivait dans un élan de rage enfantine de les mettre à bas) et s'était endormie, roulée en boule sur le divan, je notais ces récits et les mettais en forme en comblant les lacunes à ma façon.

Un jour où elle restait prostrée sur son divan – mouches ou *Grotesques* ? –, je lui lus le début (car bien d'autres récits suivirent) d'une histoire où j'avais tenté de reconstituer le fil de ce qu'elle m'avait livré au hasard de son humeur.

HISTOIRE DE LIZZY

Sans le savoir elle était restée dans le joyeux désordre de l'enfance, joyeux simplement parce que c'était l'enfance et que lui échappait alors la signification des allées et venues des uns et des autres, mais également des choses, dans l'unique pièce où ils vivaient à douze - et pas toujours les mêmes - derrière l'épicerie que tenait leur mère Minna. Si bien qu'elle, Lizzy, regardait alors ces va-et-vient avec la distance un peu indulgente qu'on a pour ceux qui ne savent ce qu'ils font, mais c'était elle qui ne savait quelle lubie les agissait ainsi, et qui leur prêtait gentiment son incertitude. Amusée surtout comme si la vie n'était qu'un film muet dont tout le comique était d'entrer et sortir dans et de cette pièce où elle était, elle, immobilisée par la maladie, pensant que tout ce jeu était fait pour la divertir et qu'il n'y avait d'ailleurs rien d'autre à faire dans l'existence qu'aller et venir. Aussi ne se demandait-elle pas pourquoi le monde était si petit mais était

reconnaissante plutôt qu'il vienne tourner près d'elle avec tant de virtuosité, celle de l'oncle Mihail par exemple qui est un peu danseur, et aussi menteur, elle qui observe et écoute tout, elle sait bien qu'il raconte des histoires à la grand-mère quand celle-ci cherche le médaillon ou le coffret qu'il a vendus, mais ça Lizzy ne le dira pas parce qu'il ne lui rapporterait plus jamais les oiseaux en cage qui meurent à tour de rôle et qu'il remplace au fur et à mesure de leur disparition.

- Alors est-ce qu'il ne faudrait pas raconter aussi l'histoire des oiseaux ?

coupa soudain Lizzy qui n'avait pas bougé de son divan depuis le début de l'histoire. *Pourquoi pas, oui ? Pourquoi pas l'histoire des oiseaux ?*

Histoire du médaillon

Le médaillon n'avait aucune valeur mais la grand-mère y tenait. C'était un petit cadre ovale à dorure guillochée, et sous le verre bombé on voyait peint le visage cacao d'une Martiniquaise dont le corps était revêtu d'un vrai bout de tissu, taffetas de jupe créole aux grands carreaux rouges et verts. D'où la grand-mère le tenait, on ne l'a jamais su. Peut-être d'un amoureux qui l'aurait gagné à la fête foraine et lui aurait offert sa seule et première richesse, disait Mihail pour la taquiner, peut-être parce qu'il ne parvenait pas à imaginer sa mère en belle fille de quinze ans, coquette, bien formée, tournant la tête aux garçons - et c'est ce qu'elle avait été pourtant derrière ce sarment qui a déjà tout donné, cette forme asexuée,

(avec même un peu de moustache, tu l'as oubliée, interrompit Lizzy),

avec même un peu de moustache, noircie par le temps et les chagrins. Ou bien parce

qu'il avait surpris parfois, s'attardant sur le médaillon, un regard plus tendre dans ce visage renfrogné. Mais elle pouvait aussi l'avoir acheté avec ses premiers sous de jeune fille, avoir buté par hasard sur lui dans la rue ou bien encore l'avoir obtenu d'une amie disparue. Tragiquement ? Tragiquement, oui, de toute façon engloutie dans l'aventure du temps l'amie, et le mot avec elle - est-ce qu'elle en a encore une "amie" avec qui *fourire*, la grand-mère ? Un bras à agripper comme un trésor (alors un médaillon pourquoi pas) en s'enfuyant au bout de l'impasse le samedi ? Est-ce que le mot signifie seulement quelque chose encore ? -, englouti l'amoureux ou les premiers sous et les rêves avec eux, et tout le reste également, si bien qu'il ne reste plus qu'elle, sèche, brûlée par le temps, capitaine du monde qui a sombré et qu'elle croyait sien, ahurie de ne plus reconnaître rien ni personne, alors que Mihail vide l'espace autour d'elle, remplace les lits par des pneus ou n'importe quel objet par n'importe quel objet...

- « mais un oiseau par un autre oiseau tout de même » dit Lizzy. « J'en suis sûre » ajoute-t-elle brutalement comme si Hugo voulait lui voler ce qu'elle avait (peut-être ?) inventé.

Reste le médaillon. Se dit Hugo. Et justement il reste. Alors pourquoi pas lui et parce qu'il n'a pas d'autre sens que d'être un absurde morceau arraché au passé, morceau d'une matière inconnue qu'aucun archéologue ne parviendrait à remettre à sa place.

- Encore que j'aie une autre hypothèse, dit Hugo. Avec la petite Martiniquaise, il lui était resté peut-être un bout de ce qu'elle n'avait jamais eu.

- Peut-être, dit Lizzy rêveusement.

Histoire de la boutique

La grand-mère n'a plus qu'à bougonner dans son coin en déplaçant tous les objets que sans doute Mihail a rapportés en échange. À quel commerce il se livre exactement on ne sait pas, et on dirait même qu'il ne le sait pas lui non plus, accumulant à tout

hasard guidons de vélos, pneus crevés ou mannequins, mais il est tellement heureux comme ça que personne n'ose lui demander ce qu'il compte en faire, même la grand-mère qui a pris l'habitude de dormir sur des pneus - et aussi parce qu'il a vendu le seul lit qui leur restait -, ou Minna dont on entend pourtant résonner les orages dans sa boutique, si bien qu'il ne lui reste plus beaucoup de clients (mais plus grand chose à vendre non plus parce que là aussi Mihail a fait main basse tranquillement), Minna qui ne dit rien, peut-être parce qu'il sait la faire rire ou l'attrape par la taille en virevoltant et ce sont les seuls moments où on la voit gaie, déposant soudain l'armure grise de son regard, comme envolée dans un autre temps.

Alors Minna dansait avec Mihail et le temps s'arrêtait, et aussi les enfants figés soudain en statues, pour une fois on a la paix avec leurs criailleries pensait Lizzy, les trois sœurs aînées, Ella, Mani et Yol qui en délaissent un instant leurs fureurs jalouses, et les deux garçons, Jordi et Don, qui cessent de s'empoigner et de rouler partout, bruyamment emmêlés comme deux pelotes de laine, même la grand-mère en oublie de grogner et parfois les voisins entrent et restent là, marionnettes de bois qui laissent si peu de place aux danseurs que ceux-ci finissent par sortir, continuant de tourbillonner dans la rue. Parfois aussi il y a les deux autres frères de Minna, Alfredo qui vient s'installer chez eux quand il n'a plus rien pour vivre, reste six mois et disparaît à nouveau, et Ian qui alterne avec toute une bande de copains "auxquels on dirait qu'il sous-loue la moitié d'un pneu", dit la grand-mère qui ne les distingue jamais les uns des autres et a décidé une fois pour toutes de leur attribuer le même prénom, *Ian bis*, il est vrai qu'ils sont tous bruns et hirsutes et surtout qu'on ne les voit guère faire autre chose que dormir - "ou engouffrer ce qui reste de soupe aux haricots", dit la grand-mère -, mais Minna a pour ses frères une indulgence sans limites et on dirait qu'elle ne commence à vivre que lorsqu'ils sont là, bien qu'avec les autres elle ne danse pas, Alfredo est brutal et la rabroue constamment et Ian est un limaçon rêveur qui passe son temps les yeux dans le vague.

Mais peu importe, tous ces gens viennent éclairer la scène, ils bougent, et cela suffit à émerveiller Lizzy, ils ont un sac, un coffre, une valise - qu'ils oublient parfois -, ou rien ; ils laissent une casserole, un tricot, une paire de chaussures, un journal, ils posent à côté d'eux, quand ils sont là, une bougie, un bracelet, une natte de paille, un colis, comme des trésors ou des amulettes, ou peut-être des chiens, et elle s'amuse à les associer à cet objet qu'ils transportent avec eux comme s'il était sorti d'eux ou les représentait, ou bien l'aimant seulement par une vieille habitude qui les rassure. Ce qu'ils oublient va enrichir le butin de Mihail dont la grand-mère défait régulièrement les sacs empilés à la recherche de ses propres possessions disparues, on dirait que seule Minna ne possède rien mais il est vrai qu'elle a six enfants et une boutique à tenir dont les murs se vident peu à peu comme si sa seule hâte était de se débarrasser plutôt que de vendre, d'une certaine façon image inversée de son jumeau Mihail, et Lizzy, craignant peut-être qu'elle ne veuille se débarrasser également de la vie, la regardait avec inquiétude, préférant nettement non seulement les pitreries de Mihail mais aussi, ce qui lui semblait aller avec, l'espèce de frénésie de surabondance dont il était agité.

Car c'étaient ces choses, pénétrées en fraude parfois - au moins pour la grand-mère - qui lui tenaient compagnie ou lui parlaient du monde, le soir quand la nuit venait, qu'on n'avait pas encore, par mesure d'économie, allumé la lampe à pétrole et qu'elle avait peur de cette ombre où tout se dissolvait, alors que le monde qui avait mis tant d'acharnement à venir jusqu'à elle sur les épaules et dans les sacs de l'oncle Mihail, au son de l'harmonica qui ne le quittait jamais et par lequel il annonçait son arrivée, le monde se rétrécissait avec la lumière et menaçait de s'enfuir, accompagnant la longue ligne noire de l'horizon derrière la vitre.

Un jour il s'était enfui d'ailleurs.

Alors aujourd'hui Lizzy s'empare désespérément des épaules d'un chaudron, des masses, des angles, des rondeurs, des tiges qui dépassent, pour construire ou reconstruire un monde évanoui comme un des objets enchantés de Mihail. Est-ce ce monde qui se cache derrière les "trésors" qu'elle entasse. "Grotesques" ? Parce qu'elles sont faites ou le seront avec une poêle à frire, un portemanteau et une cape ? Peut-être. Se dit Hugo.

- Mais ce sont aussi de vrais trésors,
dit Lizzy lorsqu'il les appelle ainsi, des trésors comme dans une caverne.

- Ou une tombe égyptienne répond Hugo.

- Non une caverne, celle que l'oncle Mihail de ton histoire (*mon histoire* ?) emplissait et déemplissait et pas seulement lui mais tous les gens qui allaient et venaient.

Et tous, mais cela je ne le lui dis pas, comme des papiers de couleur au fond d'un kaléidoscope, formes humaines qui ont joué un petit morceau de vie dans un espace et un temps unique, cette pièce happée par le ruban de lumière d'une route ou plutôt par la mort derrière mais nul ne le savait alors, une pièce un jour pulvérisée, et avec elle tous ses habitants sauf Lizzy, une pièce comme un monde profond où les choses avaient la lourdeur et le mystère de la vie pour elle, l'enfant perdue dans son regard.

Enfin c'est ainsi que je l'imagine.

Histoire de Carina, Barandon et Paula

Tout ce qu'on savait des enfants du 3è c'est que leur mère travaillait à la mairie. Une petite femme effarouchée qui élevait seule ses enfants - "bien polie" disait la grand-mère - et dont la tenue impeccable impressionnait toujours les voisins. Parfois elle entraînait à l'épicerie et Lizzy

- "l'enfant Lizzy, moi".

interrompit Lizzy en se désignant avec une mimique de gaminerie attendrissante.

l'enfant Lizzy reconnaissait sa voix douce qui se confondait en excuses et remerciements lorsqu'elle venait récupérer un paquet qu'elle avait oublié, ou échanger une boîte de conserve que les enfants avaient rapportée par erreur.

Eux, ils jouaient de la flûte, c'était leur caractéristique essentielle. Pour Lizzy du moins. On les entendait souvent le soir au retour de l'école, et parfois Carina, l'aînée, se mettait à chanter de cette voix trouble et frêle des adolescentes - Minna aussi chantait autrefois -.

(Qu'y a-t-il dans le chant d'une mère qui vous offre le monde avec la promesse d'une lumière de printemps ? se dit Hugo, se dit Lizzy).

Alors Lizzy s'agitait sur sa chaise ou suppliait, et parfois la grand-mère allait chercher Carina, Barandon et Paula qui prenaient le bonbon qu'on leur offrait avec une politesse cérémonieuse et une petite roseur des joues à la fois honteuse et extasiée, puis se mettaient à jouer pour elle, Lizzy.

Les jours de fête c'était lorsqu'ils venaient rejoindre Raji la petite Bohémienne, et que tous se mettaient à danser et chanter. Le visage menu, sérieux, de Barandon, presque trop grave pour son âge, s'animait alors, et ses points de rousseur étaient - pour Lizzy - comme des étoiles qui se balançaient avec lui au son du tambourin de Raji.

Histoire de Raji la petite bohémienne

Raji arrivait toujours à pas sautillants, tirant sur les plis de sa large jupe plissée en accordéon, corolle rouge qu'elle déployait en étendard comme pour signaler son arrivée, et qu'elle rabattait d'un coup sec sur elle en entrant dans la pièce, suivie d'une ribambelle de gamins. Lizzy battait maladroitement des mains, et les sœurs, lorsqu'elles étaient là, pour une fois se taisaient, fascinées par les boucles d'oreilles si larges qu'elles se balançaient

joyeusement, comme indépendantes, autour des mèches brunes, le cliquetis de tous les bracelets, le rimmel collé aux cils, et le rouge à lèvres épais qui arrondissait le luisant des lèvres de la jeune fille, une adolescente comme elles.

C'était alors la lumière du monde entrée dans leur caverne avec le rire, l'impertinence de Raji, et, sur ses paupières ou scintillant à ses bras, l'or d'une route parcourue avec les siens depuis une année - pour Lizzy comme si la jeune bohémienne n'avait rien fait d'autre tout ce temps que se gorger de soleil ou cueillir les baies au long du chemin -, et dont le retour annonçait le printemps ("un petit vent d'herbe accroché depuis quelques jours aux arbres du faubourg" disait la grand-mère) pas seulement pour elle, Lizzy, mais pour toute la ville croyait-elle, et c'était peut-être vrai même pour ceux qui grommelaient en voyant reparaître les *Roms*, au moins à leur insu et dans quelque repli de leurs cerveaux où venaient se loger la joie, le déferlement de ces couleurs vives, un air de fête salué par les glapissements des enfants, et dans le bleu déjà pétillant du ciel un sillage d'odeurs mélangées, odeurs de vie, odeurs animales de suint des bêtes à laine et de paille des charrettes qu'ils traînaient après eux, odeur d'ambre et de sueur plaquée sur leurs corps bruns polis par la poussière, oui l'étrange odeur d'un printemps ou d'un mystère qu'ils avaient emporté et qui serait allé se cacher à l'autre bout de la terre pour revenir dans le cliquetis des bracelets et des chaînes.

- mais ça c'était avant la guerre, je n'ai pas connu, les *Roms*, oui, ils ont disparu les premiers... Je n'ai pas connu non plus tous les autres, alors peu importe, voilà Raji qui revient en sautillant, dit Lizzy.

Dès les premières maisons à l'entrée de la ville, Raji abandonnait la famille, la troupe, les patrons, tout cela à la fois sans doute, et filait retrouver "ses amis", Lizzy qu'elle appelait "Petite reine", ses furies de sœurs, et même Jordi et Don, "les jumeaux cabosseurs", disait-elle, et tous ceux de la cour qui dégringolaient à sa rencontre à l'heure de la soupe aux nouilles de

la Grand-mère qui en avait fait un chaudron dès le matin (par quel mystère avait-elle deviné, était-ce encore l'odeur de l'herbe qui le lui avait dit ?), et surtout, surtout, les trois enfants du haut, Carina, Barandon et Paula qui arrivaient avec leurs flûtes et que Raji accompagnait de son bout de guitare et ses tambourins tout en balançant sa jupe. Lorsqu'elle s'enfuyait un peu plus tard (il faisait déjà nuit) et qu'elle en rabattait l'étoffe sur elle en passant la porte, c'était comme le rideau d'un théâtre qui se refermait sur leurs rêves.

Quand j'ai eu fini, elle a pris son air de chat satisfait, de chat tranquille des beaux jours, qui vient d'ingurgiter une ventrée d'oiseaux et vous laisserait finalement faire n'importe quoi, avec une légère ironie peut-être, comme savent en avoir les chats en plissant leurs yeux au-dessus d'un petit frémissement des moustaches.

- C'est ça. C'est tout à fait ça. Ça ne peut être que ça. a-t-elle dit avant de relâcher dans un excès de magnanimité, une mouche soudain saisie délicatement par une de ses ailes.

Puis elle s'est endormie.

La sensation étrange d'être doublé par quelqu'un d'autre...

"Au début, s'il y eut un début, la nuit n'avait pas le sens qu'on lui prête.

Forcément il y eut aussi tout ce qui venait de la nuit, par exemple le fait qu'elle était en relation mystérieuse avec un nombre impressionnant d'insectes. Ainsi elle avait des complices. Mais surtout, comment dire que la nuit était *quelque part* ? Parce que, il ne faut pas l'oublier, nul ne voit la nuit, je veux dire que nul ne la voit. Elle peut se trouver aussi bien à côté de nous que loin. Allez savoir où sont les choses la nuit ! Son rideau noir est-il devant ou derrière elles ? Est-il entre elles et nous et aussi, un peu plus loin, entre nous et des objets ? On peut également imaginer qu'elle est faite de plusieurs rideaux opaques successifs. La caractéristique de la nuit est donc d'être démultipliée. On peut même penser qu'il y a plusieurs nuits et qu'il est possible de passer de l'une à l'autre, ce qui n'est pas facile et un peu angoissant. On se dit alors qu'il vaut mieux ne pas commencer à franchir ces étapes qui sont peut-être des cercles parallèles dont le dernier, pourquoi pas, se refermerait sur vous.

J'ai donc d'abord appris à me tenir tranquille la nuit. D'ailleurs n'est-ce pas pour cela que tout le monde dort ? On a bien compris qu'il est dangereux d'avancer et de vouloir en savoir davantage sur elle. Moi, à l'époque je n'étais pourtant pas tout à fait persuadée que le sommeil était une bonne chose, car c'est peut-être pendant qu'on ne veille plus qu'elle va vous étouffer avec ses lianes. On pourra remarquer à cet égard qu'on ne rêve pas de la nuit. Les songes sont lumineux. Cet éclairage artificiel n'est pourtant pas suffisant et il arrive qu'en rêve on trébuche.

Finalement j'aboutis à ce résultat contradictoire : je n'ai jamais su s'il valait mieux attendre que la nuit se referme sur moi, ou bien avancer à mes risques et périls et tomber dans un piège. Bouger ou ne pas bouger ? C'est la contradiction que résolvent les rêves où l'on se meut sans quitter son lit.

Mais je ne suis pas pour autant rassurée : dès qu'on avance, que ce soit la nuit ou le jour, il y a des obstacles. J'ai remarqué seulement que ce ne sont pas les mêmes."

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

Lizzy leva la tête du cahier d'Hugo qu'elle s'était mise à lire lentement à voix haute par-dessus son épaule tandis qu'il tentait de continuer à écrire. *On dirait qu'elle lit une autre histoire, que je ne vois pas, qui n'est pas dans le texte, enfin il me semble*, se dit Hugo. Et cela avait quelque chose d'angoissant soudain, comme si le monde se dérobaient et non seulement celui de Lizzy *aux prises avec elle-même je le sais, mais est-ce que ça suffit à expliquer ?*, mais celui d'Hugo aussi, celui qui le suivait, l'accompagnait, défilant derrière une vitre, tout près de lui, dont il distinguait la présence et que cependant il ne voyait pas, constamment persuadé que ce qui l'avait frôlé lui échappait. Que chaque phrase, chaque victoire remportée sur cette ombre, laissait tout le reste s'enfoncer dans un gouffre.

Si bien qu'il n'écrivait jamais sans la sensation étrange d'être doublé trompé, dépassé, découvrant que non seulement lui ne pouvait rejoindre ce dont il avait eu un instant la vision, mais qu'il en avait proposé un leurre à son lecteur, Lizzy aujourd'hui, comme si poser un mot sur la page, le mouvement d'un mot au-delà transformait ce qu'il avait cru saisir en mirage. Comme si écrire n'était rien d'autre qu'une forme de fuite. *Il me semble toujours que j'ai un compagnon muet près de moi lorsque la lampe plaque sur la blancheur du papier des fantômes échappés au naufrage du réel*, se disait Hugo en regardant s'échapper la fumée de sa pipe. *Comme s'il était mon Double occupé à respirer pendant que je ne suis plus qu'encre et sueur d'écrivain. Parfois je me dis que je n'ai écrit ni ce que je crois ni ce que je voulais mais ce qui tremble à l'intérieur de cette ombre près de moi.*

Et moi Hugo je suis sur une ligne fragile entre le monde et elle. Un roman est un navire qui prend à son bord les clandestins.

Les clandestins ne dérangaient pas Lizzy qui continuait à lire tranquillement, scander presque se dit Hugo, le chapitre qu'il venait d'achever.

... Cette mère, la réalité semblait se plier aux formes de sa volonté.

Non qu'elle en profitât jamais pour des excès de fantaisie, il y avait même une rigueur sévère dans sa façon d'ordonner la maison, mais un seul mot de sa bouche avait force de loi. Autant le dire tout de suite, cette vertu faisait d'elle la déesse d'un autre monde, si bien que les enfants prirent l'habitude de ne jamais la consulter pour tout ce qui concernait la réalité quotidienne dévolue au peuple des gouvernantes en France, et en Afrique aux cuisinières, lingères, repasseuses, enfin toutes celles qui savaient saisir le monde avec leurs mains, pétrir la pâte, tordre le linge, astiquer les cuivres, celles aussi qui prenaient leurs malheurs d'enfants entre leurs bras. Leur mère, elle, installait le règne de la Beauté.

La Beauté, c'est-à-dire aussi l'Absolu, ses caprices, sa superbe, sa fierté, ses surprises, les coups de foudre, l'impromptu des décisions, le miracle de la grâce irrationnelle qui fond sur vous et parfois jusqu'à la terreur. "Le Malheur" ajoutait Sophie qui semblait toujours avoir quelque compte à régler avec ce règne de l'Absolu maternel. C'était toutes les merveilles et toutes les beautés du monde, celle des chansons qui suspendaient les enfants à ses lèvres, à sa voix si mélodieuse qu'on se prenait à trembler en elle, celle des contes qu'elle répétait sans se lasser et surtout celle des aventures extraordinaires d'Alice au pays des merveilles. C'est ainsi qu'il y eut toujours deux mondes irréconciliables pour Hugo, le premier soumis aux lois communes, le second à une magie intemporelle. Cette mère avait été une absente adorable qui vous chantait ou vous disait tout ce qui n'existe pas.

Mais la leçon du papillon est qu'il n'y a pas d'autre bonheur que la mort dans la lumière...

- Une mère papillon ? Pourquoi pas ? Alors elle est peut-être toujours à voleter autour de toi ? dit Lizzy d'un ton à la fois dubitatif et plein d'espoir. Espoir d'une mère qui serait encore là derrière elle, ou convoitise soudaine d'une mouche dont s'emparer pour la relâcher aussitôt ? Je n'ai pas su car elle se précipita vers la vitre du balcon où bzibzillait un de ces petits corps noir, m'abandonnant la place et les feuilletts sur la table.

...Bien sûr, n'importe qui l'aurait deviné, c'est ma mère qui nous apprit à écrire...

(Sans doute écrit-on toujours un peu pour comprendre, saisir un temps qui s'échappe et vous nargue, mais l'envie, le désir d'être écrivain ? Lorsqu'on remonte dans la préhistoire d'un écrivain il y a toujours une décision surgie on ne sait d'où comme si elle avait fondu sur lui, d'un livre sur une étagère au fond de la classe, de l'admiration de l'instituteur pour Pierre Loti - pour moi ce fut l'admiration de ma mère pour Colette, mais après tout ma mère était un peu mon institutrice -, ou encore d'un article de journal, d'une parole, du défi d'un copain, enfin de tout ce qui peut soudain exciter le désir de s'accrocher à une identité, celle-là et pas une autre. Mystère. - CARNET 2005 - 30 Septembre - CAFE DES PHARES - LA BASTILLE)

...Ombre étroite de sa robe, sons et lettres sur la page, chiffre le signe qu'elle trace, dessine avec ses lèvres et pose en rouge large de baiser. Ma mère écoute et corrige, elle lit, elle parle, elle raconte, elle chante. J'apprends à faire entrer le monde en moi avec des mots, allant entre les lettres, entre les règles de syntaxe, fractions et multiplications, allant entre les dates et les noms des rois tout puissants, errant dans le passé et cherchant la sortie du rêve, perdu dans la folie des chiffres infinis. Ma mère nous apprit à écrire et à lire et le calcul et la grammaire et la morale et le civisme et l'histoire sainte et la musique et les feuilles des arbres qui tombent et qu'on

dessine sur la page, les histoires folles et raisonnables et les chansons tendres. Monde entier de ma mère. Dictées de sa bouche absolue. Dictées qu'on tremble de poser sur le cahier vide. Ma mère maîtresse d'école, sourcils sévères, noirs, rassemblés en une ligne haute de reproche, ligne en accent circonflexe...

(Une des images effilochées de ma mère, de ce que j'en reconstitue – la mémoire est faite de ce qu'elle invente –. La vérité de nos vies aussi. Ces tissus qui s'effilochent dans tous les sens, se dispersent, se recourent, et qu'il faudrait avoir des milliers de bras – ou de cerveaux – pour saisir. – CARNET 2005 – 3 juillet – CAFE DE L'ILE – NANTES)

...C'était le moment où elle lisait l'Histoire Sainte que je préférais. J'ai tout oublié du texte, c'est la musique de sa voix que je suivais, étrangement calme, aussi impressionnante que le silence à la suite d'une tempête ou plutôt, maintenant cela me revient, c'est à celui, effrayant, où dans l'œil du cyclone, le vent retourne sur ses pas, que je le comparerais. Et l'attente. Ce temps qui n'en finit pas et semble précéder, annoncer quelque événement surnaturel. Pourtant j'aimais ce silence de sa voix, et peut-être justement pour cela, ce silence qui ne venait pas d'elle mais de quelque chose qui la dépassait et qui était dans le livre, un grand livre plat dont je craignais de regarder les images comme si elles m'arrivaient d'une quatrième dimension...

(Qui, de mon grand-père ou d'elle, avait installé en moi l'idée qu'écrire ou lire traverse tous les espaces sidéraux ?)

...Le matin, elle ferme les persiennes sur une salle d'études sombre, longue et fraîche. J'écris sur le papier blanc au son de sa voix. J'apprends à faire entrer en moi avec détresse et bonheur les mots qui parlent d'elle. Puis elle disparaît pour la journée, elle part avec ses histoires et nous voici à nouveau, mes sœurs et moi, sauvages impitoyables, lâchés à l'exercice de la terre rouge, à pétrir et broyer et nous venger. Au jardin, sur la grande cuve à cresson, le ciel plonge et

s'enfonce, et je vois se poser d'immenses moustiques bleus... Les pulsations de la vie sauvage attendaient les enfants, - nous - à l'extérieur, l'odeur des citronnelles en bosquets qui cinglaient les jambes lorsqu'ils se poursuivaient, celle des mangues qui s'écrasaient à côté d'eux avec un bruit huileux et dont ils tentaient de récupérer ce qui avait réussi à échapper à la poussière du chemin...

« Sauvage », le mot seul, encore aujourd'hui, fait battre mon cœur un peu plus vite sans que je puisse davantage dire de quoi il est composé. Un ensemble où entrent ces parfums et nos nudités que teignait le sable rouge. Longtemps notre première question à la descente de l'avion ou du bateau fut "est-ce qu'on va pouvoir enlever nos chaussures ici ?" Et si possible tous les vêtements, au moins en ce qui concerne Anna enfant dont personne ne put jamais obtenir qu'elle restât habillée, et qui allait très vite jeter ses habits dans l'enclos des cochons à la première occasion. Sur une photo elle pavane son petit corps dodu entièrement nu, à l'intérieur d'une brouette que je pousse allègrement si j'en juge par l'air de fierté fraternelle que j'adresse au photographe - mon père ? -.

« Sauvage », oui, un mot semblable dans ma mémoire à un monde démesuré réduit à la taille d'une tête d'épingle, à cet étrange espace des soirs de là-bas, délimité par les insectes comme si ceux-ci étaient les mailles d'un rideau invisible dont leurs crissements écarteraient les pans.

...J'ai d'autres souvenirs de ma mère africaine. Il faudra voir. Sur une première vignette de la mémoire - j'avais environ deux ans, c'est peut-être un souvenir inventé - je m'enfuis des cuisines, rires, gloussements de nourrices, je m'enfuis de ce temple de chairs et de paroles, oracles nocturnes élaborés dans la fumée, bombement de mon ventre d'enfant qui veut plaire, satisfait des replis de ce ventre dûment constatés, arrêtant ma course, soudain, sur le perron, interdit devant tant de lumière, enfant blond qui sur les photos traîne son ours noir dans la poussière, et là, l'ours oublié, gauchement pendu à la main,

devant, oui, je ne sais quel gouffre de sable et de chaleur, prêt à plonger, à me baigner dans cette masse du monde, entrant à cet instant de l'histoire, l'horloge en panne pour toujours, dans le temps infiniment long où surgissant sur ce perron, extrait des cuisines (comme arraché à elles plutôt), les yeux éblouis, j'aperçois sur la véranda la robe de ma mère et j'entends sa voix, ce rire lent sur ses lèvres rouges - trop rouges - qu'elle accompagne d'un geste de l'épaule, ce temps arrêté, horloge d'or et de chaleur, précaire instant de sable où, monté des profondeurs des cuisines, l'ours piteux à la main, je vois ce lieu, ce jardin, et les balustres de pierre de la maison, arrêté au seuil de ce monde comme un désert, tandis que sur la véranda la robe de ma mère, la voix, le rire de ma mère, et moi dans cette histoire, gauchement au seuil de sa gorge, étonné d'être là, peut-être arraché au sommeil et devant trop de lumière, je suis dans un jardin interdit, l'ours découragé traînant à terre, regardant une femme dont le rire ouvre les lèvres comme si elle s'abandonnait à l'homme qu'elle regarde. Je vois ce ralenti de l'amour, j'entends ses paroles qui n'ont aucun sens pour moi et font vibrer sa peau tandis qu'elle, ma mère, parle à cet homme en blanc sur la véranda, mon père, le monde s'ouvre pour moi sur les vagues vertes de la forêt. C'est une première image, je pourrais en trouver d'autres. Sans doute a-t-on autant de mères que de souvenirs d'elle...

(Mai 2013 – en relisant tout ce passage je m'étonne – oui ? – d'avoir tout inventé de cette scène sauf l'histoire de l'ours : il s'agit en réalité d'une photo d'Anna mais dont j'ai comme mangé la substance – me substituant à elle, ce qui n'est qu'une autre des façons d'être « frère », et particulièrement pour nous qui nous sommes amusés jusqu'à 18 ans à ajouter de longs cheveux sur mes photos d'identité pour tromper les autres –, ou comme si je n'avais fait qu'y reconnaître ce qu'intérieurement je savais (sait ?) être elle, la photographie « révélant » l'émotion dont ma mémoire a perdu la trace.)

...Immobilité de ce temps. Il faudrait une suite, une fin, un départ. Mais on fait du surplace, tapi dans une moiteur de bête qui respire, en arrêt dans un monde à saisir par tous ses pores pour survivre. À saisir dans ses pulsations intimes. Plus tard la lecture tous les matins, la ligne des sourcils, la ligne du regard. Sages les doigts, sage la règle sous les doigts, sage le papier, sages les lettres. Et le monde est excessif à la fenêtre. J'entends encore sa voix entre les hibiscus immobiles, entre les bosquets en fournaise serrée, sa voix toute puissante qui avait l'air de venir à nous en traversant le rideau épais de la chaleur.

Et plus tard, bien plus tard, l'enfant sauvé des leçons de sa mère, parti de sa gorge pour faire le tour du monde et ayant appris à lire, est devenu un homme, le même pourtant que l'enfant tripotant les viandes, battant les choses, ventant le feu du four, vomí des lieux où se cuisine la langue noire, et bousculant l'ours raide à la main, surgi sur la terrasse tandis que ma mère, tandis que sa robe, tandis que sa voix, elle a mis trop de rouge, tournée vers l'homme qu'elle regarde - mon père -, alors enfant de sa bouche craché, entrant à nouveau dans le feu du four, médusé, interdit de tant de lumière, tremblant tremblement immobile du cercle de plomb, enfant statue et le temps arrêté, la maison aux colonnades blanches où l'homme a disparu, la femme et le jardin et l'ensemble du monde, et l'ours fait un somme le nez écrasé sur le sable. Le monde et ses vibrations...

Où sont passés l'homme et la femme ? Endormis pour jamais en moi ? Et pourtant si je me réveillais j'entendrais le vent, la plage si près, les perruques de palmes des cocotiers, furieuses, secouant la marée et tout le bruit de la mer montée, folle, jetant vague après vague sa bave sur la plage, le vent si près de la véranda endormie dans la lumière réverbérée, la barre de la mer, dents menaçantes, et le vent sur le port, la jetée, déposant les barques noires, trempées, nuit brillante de leurs coques et aussi les hauts bateaux de France glissant sur

l'eau pas loin de la véranda, entrant au port, et si je me réveillais j'entendrais les bateaux qui rongent leurs mors, leur course à la ruée du monde, bateaux d'enfants, bateaux imprévisibles quand j'écoutais ma mère, ensorcelé dans l'or de sa voix, les barques si près et le monde entier.

Mais la voix de ma mère a avalé l'histoire, avalé l'homme sur la véranda et je traverse la vieille haute maison de l'enfance comme si elle allait tomber en poussière sous mes yeux, squelette conservé sans air, momifié, tomber soudain à l'instant où je reviens, ramenant l'histoire à son point zéro comme si rien ne s'était écoulé entre temps, comme si le temps n'avait pas passé ou comme s'il n'y avait pas de temps.

...La maison semblait bâtie sur des pilotis. De hauts piliers blancs la dressaient en l'air au bout d'un escalier, et en rez de jardin courait une galerie en plein air autour des pièces sombres de la cuisine et de la buanderie. Sombres ? La première enfumée, la deuxième bleue de vapeur. Les deux tournaient le dos au jardin. Le jardin, un coin de mémoire. Les enfants se sont accrochés à cet îlot quand ils sont arrivés...

C'est un morceau du souvenir d'Afrique, l'image du jardin, se dit Hugo. Un terrain neutre. Notre campement de base. Celui d'où partaient toutes nos expéditions vers le ravin aux pythons ou la plage déserte, où se fourbissaient les armes et surtout les mots.

...Le soir de leur arrivée au Cameroun, Hugo avait eu l'impression que tout s'arrondissait dans l'ombre autour de lui, se creusait pour les envelopper. Caresse maternelle et pourtant insistante menace. Dans l'ombre, à la tombée du jour, une stridence monotone, continue, qui avait atteint son sommet mélodique d'un coup sans que rien l'eût annoncée, émise par des milliers de petites gueules d'une férocité patiente, grattement, crissement sur le bord du ciel, musique

minimaliste où la vibration de la note répétée ne serait que le suspens du temps et de la mort. Dans la case où leurs parents venaient de les laisser pour se rendre au dîner du Gouverneur, ils étaient derrière leur moustiquaire comme derrière les barreaux d'une cage. Mais c'était l'immensité de l'espace qui était le lieu d'une fauverie et les encerclait. Une cage de nuit où ils attendaient on ne sait quel verdict. Serrés les uns contre les autres et cependant sans angoisse. La nuit d'Afrique était un théâtre, dès le début ils eurent l'impression d'être dans les coulisses, attentifs, patients, prêts à en comprendre les mécanismes.

Puis le long fil s'est déroulé, le fil d'une histoire qui n'est pas encore achevée, comme si l'ombre de ce soir-là avait défini le monde à explorer, et les insectes toujours tapis, invisibles et puissants, petits ressorts prêts, au moindre de nos faux-pas, à le faire disparaître.

Mais c'était une terre où il y avait un jardin, un monde privé et têtue avec un peu d'espace pour exister. Au-delà commençaient les hostilités, la plage déchiquetée par l'eau brune, la nuit comme une guillotina dégringolée sur nos têtes à six heures du soir, le peuple des chauves-souris complotant dans le grand ficus. Et aussi la brousse, le ravin aux pythons. Surtout le ravin...

Ces inconnus derrière la vitre...

"La septième case est constituée par une forêt
– mais un cavalier vous montrera le chemin."

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

...Du côté opposé aux cuisines, l'avenue des Eucalyptus, séparée du jardin par les croisillons blancs d'une clôture symbolique et les touffes de bougainvillées et d'hibiscus, donnait sur le parc de l'Hôpital. Au bout de ce parc, en bas, se trouvait posée la plage. Mais avant il fallait traverser le ravin comme si était venue s'y écraser une forme monstrueuse, imprévisible. À lui seul le mot aurait suffi à créer une faille accidentelle, une excavation de la taille de quelque catastrophe géologique. L'interdit résigné des parents, le coulissement d'un pythôn jamais vu mais omniprésent dans les conversations – et le poulailler ! – et qui, de fait, devait être capturé un jour mais plus tard, avaient fait le reste et particulièrement la passion des enfants à disparaître dans une niche de terre entre les bambous et les lianes, taillant, masquant leur abri au creux des rochers, sans oublier de creuser les vagues vertes, froisser les feuilles, casser les branches, dégringoler les pentes sous le ciel humide de chaleur et gris, ou se glisser entre les arbres trop serrés les uns contre les autres, verts, trop verts, d'un vert cru insistant comme s'il était la naissance même du vert, une chose qu'on pourrait cueillir. Et qu'ils cueillaient d'ailleurs. Avec le bonheur peut-être, voilà ce qu'Hugo se dit aujourd'hui. Un jeu, oui, mais où ils se fondaient à un monde qui se déchirait autour d'eux. Alors ils descendaient les pentes, fermant les yeux d'ivresse, devenus par leur seule gravité des univers en mouvement. Outre les lectures dont j'ai déjà parlé, et les longues discussions sur les bizarreries du temps africain, c'était aussi le lieu d'une création fiévreuse, Anna y improvisait ses poèmes en les proférant, je tâtais du

conte et Plume dégageait sur la terre humide un espace où tracer des signes cabalistiques à l'aide de brindilles...

Lizzy avait emporté depuis longtemps ses secrets dans le sommeil quand Hugo releva la tête à la fin de son texte. Rien derrière la vitre, elle était noire à présent. *Peut-être des inconnus derrière elle ?* se dit-il tout en allant se faire un café. *J'ai toujours aimé la nuit, vécu de nuit plus que de jour, à la fois curieux et irrité par ce qui en elle m'échappe et que cependant je frôle. Et c'est le plus puissant des stimulants. Certains démontent les réveils, moi c'est la nuit que j'aurais aimé démonter. Son chant d'amour et de mort, au moins dans ma mémoire. Mais réciproquement, il n'est de mémoire pour moi que de nuit. Sol étrange, spongieux où tout s'enracine démesurément et plus vite, disparaît des années entières aussi profondément que dans la forêt d'Afrique mais seulement caché, à deux pas parfois, comme par la malice enchantée de toute forêt. Et Lizzy, elle, quel chemin de quelle forêt – ou quel chemin-forêt ? – suivait-elle ? Qu'est-il arrivé alors à l'enfant Lizzy ? Est-ce que d'une certaine façon je ne suis pas moi aussi à poursuivre les mouches, ces inconnus derrière la vitre ? Derrière chacun de nous.*

HISTOIRE DE LIZZY - (suite)

Il ne restait rien à présent du défilé d'êtres et de choses qui venaient autrefois à sa rencontre à elle qui ne pouvait aller vers eux, un peu comme si ces créatures étranges et instables avaient appartenu à la magie d'une autre planète. Eux ne la regardaient pas, ils avaient l'habitude de sa présence silencieuse. Ils ne savaient pas qu'ils étaient entrés dans le songe d'une petite-fille qui les transporterait en elle et hors d'eux dans ce monde où les êtres réels côtoient les êtres fictifs, et qu'un jour, pas très lointain, où ils auraient tous disparu, ils seraient encore une petite flamme dans ses yeux lorsqu'elle penserait à eux, si bien qu'elle leur ferait faire du chemin par cette métamorphose, mais en ferait, elle, au moins autant grâce à eux qui étaient les dernières cases de sa

mémoire brutalement dévastée. Eux qui en avaient été les premiers figurants, messagers des heures de l'enfance avant cet instant qui représenterait un jour pour Lizzy l'explosion du temps et pour eux tous la réduction en poussière, sang et mort dans le bombardement du quartier – elle avait six ans – qui la laisserait, unique survivante, solitaire, orpheline, veuve, en deuil de tout, d'elle-même et du monde, et des années durant, absente même de sa propre mémoire.

Cet instant qu'elle finit par appeler "l'éclair blanc" lorsque plus tard, bien plus tard, des inconnus eux-mêmes tout en blanc comme les couloirs et les pièces qu'on lui faisait traverser, se mirent à lui raconter une histoire qui aurait pu être la sienne, lui demandant de parler, de dire ce qu'elle voyait, mais elle ne voyait rien, "quelques ombres dans une sorte de caverne" dit-elle bien plus tard. Rien en tout cas qui aurait pu ressembler à un éclair, mais elle l'appelait ainsi parce qu'entre ces ombres et aujourd'hui où on lui parlait, où elle regardait l'ensemble de son corps en se demandant d'où il venait, il y avait une sorte de vide brutal. Mais combien d'années avaient passé avant qu'elle puisse seulement dire qu'il y avait cette rupture et ce vide ? Combien d'années encore pour retrouver avant *l'éclair blanc* d'autres éclatements qui en étaient comme le modèle réduit mais dans lesquels elle entendait cette fois des gémissements, ou qui évoquaient une humidité suintante et de la couleur noire "aussi profonde que des milliers de nuits" disait-elle. Plus tard encore passèrent devant ses yeux comme des tempêtes de flammes tandis qu'elle entendait des écroulements de pierres et d'eau.

On lui raconta la guerre, les caves où tous s'empilaient, où les femmes enceintes s'aplatissaient en écrasant leur ventre contre la masse terreuse, les bombes, la fumée, la poussière, le hurlement des sirènes et celui des blessés. On lui mit des journaux, des photos sous les yeux et des listes de noms d'habitants du quartier. Elle hochait la tête poliment et essayait de comprendre, mais c'était toujours l'histoire des autres. Un hôpital faisait suite à un hôpital. Elle retournait dans ses rêves.

Après les hôpitaux il y eut des familles et des maisons quand elle commença à retrouver l'usage de ses membres, on l'avait

“placée”. Elle avait une place. Mais la sienne ? De loin, avec gentillesse et docilité, elle regardait ce monde qui s’agitait autour d’elle. Une seule chose pouvait la troubler alors : c’était quand un enfant aux yeux bleus la regardait longuement. Elle s’enfuyait et il fallait partir à sa recherche. Quand on la ramenait elle restait prostrée pendant plusieurs jours.

Puis un jour elle les retrouva, *Eux*, ces bornes kilométriques d’un territoire volatilisé. Il manquait juste la route, le fil. Ils étaient là, imprécis, incertains mais lui faisant signe, hérauts d’une histoire qu’ils n’avaient pas eu le temps de vivre et qu’elle leur rendrait à sa manière, tissant et retissant leur chair, les réinventant à l’intérieur de ce récit qu’est toute existence, veillant sur eux, maintenant qu’ils n’étaient plus, comme s’ils étaient des enfants abandonnés à l’âge où elle les avait connus, ce qui était une forme de justice ou de reconnaissance pour les instants lumineux où ils étaient venus sans le savoir la distraire de ses longues heures de solitude d’enfant malade enfermée dans une *pièce-monde*.

La pièce était sombre, une sorte d’entrepôt qui avait dû être autrefois la réserve de l’épicerie, éclairée seulement par cette porte magique qui donnait sur une route, croyait Lizzy, – ou lui avait dit Mihail –, un passage étroit vers la boutique de Minna et une lucarne, à côté de la porte, qui donnait sur une cour où s’encastrent des logements aussi vétustes que le leur. Chacune de ces issues laissait surgir des personnages différents. Oui car c’était bien des personnages comme sur un théâtre.

De la boutique de Minna lui arrivaient des voix qui avaient l’air de chanter la mélodie d’une vie avec une régularité mélancolique dont Lizzy comprit très vite qu’elle donnait son consentement à une sorte de dieu sévère et injuste qui en réglait les événements. La série de ces ritournelles finissait par faire un long discours monotone, avec seulement parfois quelques hausses de ton qui s’achevaient en un chuintement dont il lui semblait qu’il était en train de dissimuler quelque chose, et elle se penchait alors sur sa chaise haute pour tenter d’apercevoir l’ombre de passage avant la sonnerie qui en signalerait le départ.

Par la porte lumineuse - magique, oui, magique - pénétraient ceux que Lizzy attendait patiemment. Ils arrivaient, comme des pèlerins, d'un long parcours où ils semblaient s'être débattus avec le dieu farceur que la grand-mère appelait Destin. *Des compagnons* pour elle en tout cas. Qu'ils aient mené joyeuse ou triste vie ou semé des cailloux à tout hasard derrière eux pour se retrouver, ils avaient toujours l'air de danser ou de se tenir en équilibre sur un fil. Mihail bien sûr en premier, mais aussi tous les oncles, tous les *Ian bis* et Jordi le bâtard, Dino le Bossu, Macha la Belle, Vono l'Enchanteur, Nathan le ramoneur et encore bien d'autres que je vous présenterai. Ils avaient traversé la lumière, la poussière et le vent, particules solitaires et libres qui ne ressemblaient à personne, du moins c'est ce que se dit Lizzy le jour où elle les retrouva dans sa mémoire, ou plutôt le jour où au bout d'un tunnel, elle les retrouva et reconnut qu'ils avaient toujours été là. Fidèles, juste un peu tristes peut-être qu'elle ait cru les avoir oubliés.

Enfin, de la cour montaient d'autres voix, comme des pierres aiguës qui seraient venues faire crisser la vitre de la lucarne, et c'était en général des enfants, Tani et Saül les jumeaux, Raji la petite bohémienne, Carina, Barandon et Paula qui jouaient de la flûte le soir dans la maison la plus proche de la leur. Les voix de ces enfants étaient aussi discordantes que les cadences affolées d'une musique sérielle, multilogues imbriqués les uns dans les autres qui parleraient à quelque dieu fou - *Destin* - qui les avait abandonnés à leur naissance.

Surtout, surtout, il y avait Boromil. Celui-là il passait par toutes les portes, celle de la boutique ou celle de la route, et puis il restait là, dans un coin de la pièce à la regarder, avec ses yeux immensément bleus, Boromil l'enfant qui ne disait rien mais engouffrait le monde dans son regard avec une étrange absence où passait l'écho d'une douleur resserrée, condensée en un point lointain d'où personne ne pouvait plus la déloger. Sauf la grand-mère peut-être, qui aimait Boromil et lui parlait comme s'il allait lui répondre, enchaînant même comme s'il lui avait effectivement répondu. Et lui restait là, planté entre elle et Lizzy, les yeux vrillés tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, sorte de grappin sur un

rocher, comme tenu à elles par une attache mystérieuse, un collier qu'il se serait passé lui-même et cependant sans que jamais une émotion traverse son regard vide. Seulement une intensité invariable.

Plus tard, pendant très longtemps, il n'y eut dans la mémoire de Lizzy que des yeux flottant à la surface d'une sorte d'océan, et plus elle cherchait à les reconnaître, à saisir le fil de ce qui ressemblait à un rêve derrière eux, plus ils s'élargissaient d'un questionnement infini où elle ne retrouvait que ses propres yeux en miroir. Et il lui semblait que c'était elle cet océan, le flux et le reflux d'une marée qui battait encore dans le vide, qui n'en finissait pas de porter et remporter une question à laquelle non seulement personne ne pouvait répondre mais qui, en chemin depuis un lieu et un temps trop lointain, avait perdu tout sens. Des yeux de nulle part.

Et cependant ce sont eux qui lui ont servi de guides tandis qu'elle retournait lentement, à tâtons, vers ce point fixe du temps où un jour tout s'était englouti. Ce sont ces yeux qui se balançaient devant elle entre les dessins jaunes et bleus de quelque tapisserie usée que son regard ne reconnaissait pas, si bien qu'elle se réveillait chaque matin dans une maison nouvelle, se demandant qui étaient ces inconnus penchés sur elle ou transformés en sons dans la pièce voisine, le chuintement de l'eau qui bout, le flic-floc de sabots sur des dalles ou le tintement des couverts sur des assiettes, parfois des éternuements ou des raclements de gorge qui lui signalaient qu'il y avait là, à côté, des êtres humains, mais ils auraient aussi bien pu être des animaux ou des pierres elle s'en moquait, attentive seulement à ces yeux – étaient-ils en elle ? Hors d'elle ? – émergés d'un naufrage et qu'elle ne reconnaissait pas davantage.

Peut-être l'enfant Boromil avait-il dû à son insistante présence, cette fidélité déchirante, déchirante elle devait l'être, c'est du moins ce qu'elle, Lizzy, pourrait dire de l'attitude que la mémoire lui restitue aujourd'hui, oui, avait dû à sa patience têtue autrefois près d'elle, d'être encore là aujourd'hui, comme ces images restées sur la rétine longtemps après qu'on ait fermé les yeux.

Quant à lui, Boromil, personne dans la petite cour n'aurait pu dire d'où il venait, c'était un quartier où on ne s'inquiétait pas de savoir à qui pouvaient bien appartenir les enfants des rues, il était là c'est tout, avec cette sorte de paillasse rousse sur la tête qui lui donnait l'air d'avoir dormi nulle part et partout, et les bras ballants parce qu'il ne savait que faire de lui-même, c'est peut-être pour cela qu'il se transportait ainsi de maison en maison, se proposant en quelque sorte non pas à ceux qui voudraient de lui mais à leur regard où il s'installait pour n'en plus bouger. Minna lui donnait des bonbons et la grand-mère des ordres. Il ne prenait pas plus les uns qu'il n'écoutait les seconds. Lizzy - il avait trois ans de plus qu'elle - le surveillait avec curiosité et inquiétude : elle l'avait rangé depuis longtemps dans la catégorie des oiseaux en cage que lui apportait Mihail et dont il n'y avait pas grand chose à attendre que la mort.

Et c'est ce qui se produisit ce jour où la déflagration fut suivie d'un crépitement de flammes, et puis plus rien. Seulement ces yeux. Ces yeux qu'elle emporta dans le temps...

Ce n'est pas amertume mais gloire, se dit Hugo en posant le dernier mot sur le papier puis éteignant la lampe au-dessus d'une Lizzy recroquevillée et chiffonnée. Lui lirai-je un jour ce que j'ai inventé, Lizzy telle que je l'imagine ? Une Lizzy possible. Il y en a tant en elle sans doute.

C'est de l'amourrr tout ça...

"- Je voudrais vous demander encore quelque chose, dit Harry à Dumbledore. Je voudrais savoir si tout cela est réel ou si tout se passe dans ma tête.

- Bien sûr que ça se passe dans ta tête, Harry, mais pourquoi faudrait-il en conclure que ce n'est pas réel ? "

(J.K.Rowling - Harry Potter et les reliques de la mort)

Elles étaient dans le vestibule, cette sorte d'avancée vitrée de la maison, un peu comme une serre, juste avant l'enfilade des pièces. D'où il était Hugo apercevait leurs silhouettes, Lea cherchant à retenir Lizzy, n'en finissant pas de serrer ses mains dans les siennes, nerveuses, aux veines argentées et saillantes, ces mains qui désormais étaient devenues, avec le regard, sa seule façon de s'exprimer.

Des pièces vides et des miroirs.

Ils avaient presque tout vendu récemment pour payer les soins que nécessitait la santé de Lea, et aussi, parce que, disait Leo, "il faut partir nu". Sans doute parlait-il pour lui-même, ce petit homme aux yeux d'infini, car pour ce qui est de Lea, elle n'eût pu vivre sans être entourée d'un foisonnement d'objets qui faisait de leur appartement une caverne baroque, foisonnement qu'elle conserva d'ailleurs dans sa chambre.

Bien sûr il y avait là la vieille peur de perdre, jeter, ne plus être soi peut-être, la hantise non tant de la pauvreté que de la précarité, du manque, de l'absence absolue qu'avait été l'exil mais aussi, et l'un n'allait pas sans l'autre, l'angoisse du vide n'ayant été si violente qu'en raison d'une certaine représentation de la vie comme prolifération, parce que les objets, repères, jalons dans le temps ou compagnons, ont la malice de lutins, présents, absents, débordants, indisciplinés, rappel ironique et constant de ce qu'elle

appelait lorsqu'elle pouvait encore parler, *les farces du réel*, et surtout, ajoutait-elle, de cette profusion qui donne au monde vivant sa monstruosité et sa beauté. Mais on eût dit aussi que ces objets étaient comme une prolongation de son corps, comme s'ils étaient elle-même hors d'elle-même, des êtres en quelque sorte qu'elle délégait dans le monde, représentants de l'inachevé, de l'inassouvi, de l'inépuisable désir qui était en elle comme en chacun. Et derrière c'était à chaque fois un rêve qui l'avait traversée et témoignait, là sur la table du salon, la coiffeuse, la console ou le bord de la cheminée, de tous les possibles dont elle était porteuse. Toutes ces choses, ces figurines, presque ces créatures qui se multipliaient dans son espace comme par génération spontanée, à vrai dire personne ne se serait étonné de les voir soudain s'animer ou danser dans l'ombre quelque sabbat tant elle semblait communiquer à tout ce qui l'entourait le frémissement de la vie avec l'infinie générosité et fantaisie qui étaient siennes.

- *C'est de l'amourrrr, tout ça...*

avait-elle dit un jour à Lizzy qu'elle enchantait avec cette répétition du r final, la langue française devenant une sorte de roucoulement où prenait son essor non seulement le sentiment désigné mais Lea elle-même. De l'amour, oui, comme si ce qui a été un jour aimé ne pouvait plus que conserver et irradier l'amour, à la manière des objets fluorescents dans l'ombre. Lizzy approuvait avec enthousiasme. Elle avait trouvé en Lea une sœur qui tenait tête au néant avec autant d'acharnement qu'elle en mettait, elle, durant ses longues stations sur le divan, à rêver, parfois à voix haute, les aventures de ceux qu'elle appelait *Les Compagnons bienveillants* – parfois seulement *Les Compagnons* –, ou à faire pousser sur le tapis du salon ceux qu'Hugo appelait les *Grotesques* – *les uns représentant peut-être les autres ?* se demandait Hugo –, ces derniers arrivant d'ailleurs souvent de la chambre de Lea, ce qu'il ignorait souvent, devinant cependant qu'il y avait dans la complicité des deux femmes quelque chose qui avait à voir avec cette activité créatrice propre à la femme qu'est l'enfantement, activité qu'il enviait non pour

l'être de chair auquel il aboutit ou quelque lien particulier qui se créerait avec ce dernier, mais pour l'intimité sensuelle de ce mode de reproduction et ce qu'il donne d'irréremédiablement différent à l'approche féminine du monde et des êtres comme si chaque geste, ou chaque parole – et il pensait à ses sœurs –, n'était rien d'autre que l'ivresse d'une bénédiction caressante.

Des longues mains fines et blanches de Lea au vase de Saxe qu'elles saisissaient avec une vénération amoureuse, ou à l'automate 19è au tournoiement triste et doux quand elles en remontaient le mécanisme, il y avait une continuité qui était de l'ordre de l'enchantement, une relation unique au bonheur d'exister qu'elle avait contemplé enfant dans les voltiges de sa mère et tenté elle-même plus tard de reproduire sur son trapèze.

- C'est de l'amourrrr..., je te dis, quand tu t'envoles au ciel...

Peut-être ne multipliait-elle les objets que pour créer par eux un mouvement, un rythme d'amour là où Lizzy, elle, inventait des repères, des sortes de bornes kilométriques de l'espace-temps, un figement de *Grotesques* qui était sa manière de lutter contre ce qu'elle se représentait comme une fuite ou une hémorragie de la vie. Mais toutes les deux femmes acharnées à modeler, pérenniser leurs châteaux de sable battus par les marées, comme autrefois les sœurs d'Hugo dévidant, tournant, modulant des paroles qui s'enlaçaient sous la gaze troublante des moustiquaires, tressant l'infini d'un discours dont dépendait finalement la validité du réel. Là était le but sans doute.

- ...quand tu t'envoles au ciel...

Elle avait en disant ceci, Lea, l'air extatique qu'elle devait avoir du haut de son trapèze à l'instant où s'étant élancée dans le vide en direction des mains tendues de son partenaire, cet instant qui n'était même plus du temps mais seulement le sang battant dans ses veines et la sensation qu'elle ne finissait nulle part, aussi légère et vaste que le chapiteau, cet instant où, s'étant élancée, elle allait rejoindre et "ne rejoindrait jamais, comme dans la nuit,

l'amour et la mort" concluait-elle en riant lorsqu'elle racontait la scène à Lizzy, révélant dans cet emploi intransitif du verbe "rejoindre" non sa méconnaissance de la langue mais au contraire ce qu'elle cherchait à lui faire exprimer d'inachèvement.

- C'est de l'amourrr et tu t'envoles au ciel...

Sous le chapiteau autrefois il y avait cette fièvre qui vous prenait au moment où on entrait, la cape flottant sur les épaules, légère jusqu'à la taille, flottant du même mouvement que la marche, on avait appris à marcher aussi, dessinant cet espace encore mystérieux du corps à dévêtir, un voile de cape qui laissait apparaître les paillettes du justaucorps, la taille bien prise, rassurée par celui-ci, ferme, tenant le petit bout de corps, on n'a que lui et on va le lancer dans l'espace, il avance vaillamment avec sa fierté, sa maigreur, j'étais très maigre - fine, dit Leo -. Comme un prestidigitateur le rideau rouge a laissé échapper ce bout de corps sur la piste et il va s'envoler, attends encore un peu, retiens-les, ils ne sont pas prêts, ils ne sont qu'attente, le rideau rouge a laissé s'échapper cet oiseau de paillettes, la cape tourne, s'enroule, provoque, quelques mètres encore à parcourir jusqu'à la corde, jusqu'à ce fantôme trapèze qui descend lentement, appel, gouffre, tentation qui prend son temps pour venir du ciel de toile jusqu'au cercle d'or sablé qui va vers lui lentement aussi, on a le corps porté dans le faisceau de lumière, il n'existe pas, il n'existe plus ce corps de paillettes serré dans sa moulure, ou bien il est là dans chacune de ces têtes de l'ombre, happé par elles, englouti, avançant en elles dans le silence, systole, diastole, corps d'adolescente - j'avais l'air d'un page disait ma mère - transporté par elles jusqu'au trapèze, tu ne t'échapperas pas, corde de vie, corde de mort, corde de pendu, non bien sûr je ne pensais pas cela alors, c'est ce que j'ai pensé quand ma sœur s'est rompu le cou, corde lisse, lente, du serpent, le temps s'arrête, garder son armure de cape une seconde encore avant d'enrouler ce corps nu, nu oui, fragile, évident, transparent dans son maillot, offert un corps pour une explosion, cadeau du ciel si tu veux, un corps dans son

incandescence, voilà ce qu'on peut devenir parfois, ce corps en tout cas il est venu sur terre pour cela, sa vie dans une seconde, son apothéose, porté oui jusque là par la fièvre, deviné sous le voile d'or de la cape, tu vois che...rrrie, le temps de la laisser glisser jusqu'au sol, retenant un peu de ce que l'on a cru être – pauvre, pas grand-chose ! –, une pâte à modeler, j'avais de petits seins qui pointaient, tu dis Leo ?, laisse-le ma che...rrrie il plaisante, la cape glisse, alors c'est le corps d'acier qui s'enroule autour de la corde, un corps devenu acier je veux dire, comme la barre qu'il rejoint, alors plus de fièvre, c'est fini, l'univers s'est refroidi, épaissi, vu d'en haut, de là-haut, disparues toutes les têtes de l'ombre, ce sont elles qui sont mortes, éteintes (petit rire de Lea), même la barre sous mes genoux n'existe plus, et moi tu crois que j'existe ? Non je suis une flèche lancée dans le vide, en orbite, en pilotage automatique comme tu veux, une intention qui traverse le ciel, une route...

- une route ? dit Lizzy avec quelque chose dans la voix qui ressemblait à de l'espoir.

- une route peut-être, une trace, rien d'autre que cette trace...

- une route qui ne va nulle part c'est ça ?

- oui c'est ça mais ne le répète à personne ma che...rrrie, on se moquerait de toi, il n'y a que les trapézistes qui savent qu'il n'y a rien au bout de la route...

- le temps, non ?

- le temps peut-être, un drôle de Dieu absent, farceur, caché dans les paillettes de ton corps qui joue là-haut à ne pas exister, quand tu arrives il n'y a déjà plus rien, même pas la main tendue, que tu "rejoignes" ou pas, il y a un infini dans ce Dieu que tu loges dans ton corps, ça non plus il ne faut pas le dire, de toute façon personne ne comprendrait, un infini, j'ai pensé que c'était ça la vérité quand Sara – ma sœur – est tombée.

- Dans la mort aussi, oui, de l'amourrrr... avait-elle ajouté après un long silence. Ma che...rrrie, reprends du thé...

Le samovar chantonnait sur la table basse près d'elles et Lizzy rêvait en regardant les initiales entrelacées sur sa peau d'argent ventrue.

– Il était à ma mère, je ne sais pas où elle l'avait trouvé, avait dit Lea qui avait suivi le regard de Lizzy.

C'était il y a longtemps, Lizzy s'en souvenait aujourd'hui, et aussi de la chaleur de cette pièce où les deux petits carreaux jaunes en haut de la fenêtre diffusaient une tendresse étrange qu'elle cherchait à rejoindre, elle aussi, au bout d'un tunnel.

Une mère ?

Elle, Lizzy, avait l'impression que des oiseaux, des milliers d'oiseaux, s'échappaient d'une cage lorsqu'on prononçait devant elle le mot "mère", et elle battait des cils avec un frémissement étrange comme si elle essayait désespérément par le regard de ressaisir très vite ce qui s'enfuyait ainsi vers un ciel qu'elle seule distinguait.

On lui avait fait voir les rares photographies de Minna retrouvées aux Archives de la ville, celle d'une écolière en tablier noir, une enfant menue à l'air grave et triste, comment cette enfant pourrait-elle être sa mère, s'était demandé Lizzy, une autre de la chorale de la ville où on lui désignait une jeune fille boulotte, mais Lizzy avait regardé avec une inquiétude grandissante celle qui tournait les pages, il aurait fallu comprendre d'abord ce qui était contenu dans le mot "mère" pour savoir s'il pouvait convenir à la figure un peu ronde de la photo, à ces fossettes amusées, ce regard doux, cette jeune fille que, oui, elle, Lizzy, aimerait bien avoir pour amie, *mais elle n'existe pas n'est-ce-pas*, et elle haussait les épaules, décourageant le psychologue, le médecin, l'infirmière, et aussi toutes ces fausses mères qu'elle avait eues au cours du temps et qui avaient essayé à leur manière chacune de lui apporter de l'affection, Eva "aussi lourde qu'une charrette de foin et blonde comme celui-ci", dirait-elle à Hugo, mais bien sûr ce sera pour plus tard soyez patients, ou Lolic, une des rares dont elle se souvenait encore, aussi brune, sèche et maigre qu'une branche frappée

par la foudre, mais dont les yeux bleus, si bleus, l'attiraient à eux comme si elle se trouvait au bord d'un gouffre...

Restait cette étrange lumière papillonnante, assez semblable à celle, intermittente, d'un phare que du plus loin des terres on devine plus qu'on ne voit au halo soudain d'une bande de ciel, lumière qu'elle croyait contenue dans le mot "mère" aussi certainement – plus certainement même disait-elle alors – que cette signification dont chacun des thérapeutes à sa manière avait tenté de lui faire comprendre ce qu'elle recouvrait, ou que les yeux bleus dans le visage de Lolic, ajoutait-elle, revenant à celle-ci qui s'approchait peut-être le plus, lui semblait-il, de cette lumière indéfinissable.

*

(Lolic émerge d'un ensemble informe avec ses yeux, sévères, oui, mais bleus et droits comme si elle allait vous transpercer pour découvrir ce qu'il y a tout au fond de vous. Derrière elle il y a des couloirs. Ce que contiennent ces couloirs je ne sais pas. Les médecins ont dit que sans doute je ne le saurai jamais. Et tout au bout des couloirs ? Pour ça ils n'ont rien affirmé. Jo le clochard dit que je n'ai qu'à l'inventer. J'aime bien Jo. Peut-être parce qu'il y a quelque chose de tellement enfantin en lui et surtout dans ses yeux quand il me montre les illustrés dont il bourre ses poches, il ne sait pas lire ("j'ai oublié" dit-il, "c'était il y a longtemps") mais il regarde les images et il peut rester des heures à en contempler une seule, installé sous une sorte d'arche en ruine qu'il a découverte derrière l'épicerie et qui lui fait une niche où il est à l'abri des regards. Les autres préfèrent fumer leur joint sur les murets et lorgner les passantes.)

*

Lizzy fermait les yeux en écoutant son amie raconter sa vie de voltigeuse – *et peut-être la vie tout court ?* –, prête à battre des mains comme autrefois devant les entrées et sorties merveilleuses de l'oncle Mihail ou les exploits de *Vono l'Enchanteur*, et retrouvant, au fil de la voix douce, aérienne, de Lea, une autre scène où des lapins tenus pour morts revenaient à la vie, et parfois le médaillon de la grand-mère dans le coffret d'où il avait disparu depuis longtemps, ce qui lui faisait penser à elle, Lizzy, que mourir ou vivre n'étaient que les deux temps d'un même balancier et qu'on allait de l'un à l'autre comme Mihail de l'arrière-boutique sombre à ce rectangle de lumière encadré dans la porte qui, elle l'avait compris en grandissant, donnait sur l'inconnu d'une route dont elle n'apercevait depuis son siège que l'or d'une poussière mystérieuse. Mais il lui avait fallu du temps pour apprivoiser cette idée.

Lea se tenait derrière la vitre du vestibule comme si elle venait d'échapper à un ciel de vertige, mais à présent celle qui avait dansé d'un trapèze à l'autre était immobilisée dans un fauteuil avec seulement ces mains capables de serrer les mains de Lizzy aussi fermement qu'autrefois celles de son partenaire, comme elle les serrera un jour, "*rejoignant*" enfin, quand la boucle du temps s'achèvera, et comme si toutes les années si lentes, l'exil, l'espoir, les chagrins, l'accumulation des minuscules impatiences n'avaient été qu'une sorte de syncope entre le moment où elle s'était élancée dans le vide et les applaudissements du public.

– On n'est toute sa vie qu'un seul instant...
dirait Lizzy à Hugo bien des années plus tard, lui racontant enfin la mort de Lea et cette sensation qu'elle avait eue de tenir entre ses mains non celles d'une mourante mais d'une athlète victorieuse.

– ...et cet instant c'est l'espace de la mémoire, une petite histoire que tu transportes avec toi...
ajouterait-elle, songeant à tout ce qu'elle avait dû parcourir pour retrouver enfin la sienne. *Retrouver ?*

- *C'est comme Macha*, déclara brutalement Lizzy à son retour en se plantant devant moi - *j'ignore depuis combien de temps elle est revenue. Peut-être m'observe-t-elle depuis un moment* - comme si elle n'avait pas bougé de la pièce et continuait une conversation entamée avant son départ.

- Oui, elle se promenait entre Mihail et la grand-mère, sur un fil sans doute, je la vois bien aller de l'un à l'autre avec son corset noir qui la faisait paraître plus petite encore, comme une mouche, une mouche, c'est ça, et qui dansait pour moi.

- ?

- elles allaient d'une pièce à l'autre, ou bien elles entraient avec les histoires et parfois on les attrapait pour m'occuper. Où est la mouche ? Et hop on la relâchait.

Un silence. Elle reprend

- Macha la Belle était acrobate avec Vono, elle était sur toutes les affiches, disait...

Elle s'arrête un instant comme si elle cherchait un nom, puis enchaîne

- ...elle était si belle que personne ne pouvait la regarder. Comme le soleil. C'est pour ça qu'elle était installée tout en haut sous le chapiteau, elle avait inventé un numéro de cerceaux autour de la taille tandis qu'elle se tenait la tête en bas au trapèze.

Alors elle se lança brusquement et presque sans reprendre son souffle dans l'histoire de Vono et Macha, qu'elle interrompit tout aussi brutalement, intimidée, comme vaguement honteuse de ce qu'elle venait de dire, entortillant autour d'elle le voilage qu'elle avait déroulé tout en parlant à Hugo stupéfait qui ne l'avait pas quittée des yeux tandis qu'elle semblait émerger d'elle-même, Lizzy dans son voilage, perdant le fil de sa vie qu'elle ne racontera peut-être jamais réellement, enroulant, déroulant, continuant à chercher, se chercher, au milieu d'une pluie de Lizzy en petites gouttes sur la route, une quand la sonnette de l'épicerie tintait pour livrer passage à une petite vieille, une quand Vono

l'enchanteur faisait un tour de magie et disparaissait, une autre quand Boromil s'asseyait devant elle en tailleur, le visage tout barbouillé de pleurs crasseux, et ne la quittait plus des yeux, tentant de lui dire quelque chose – du moins c'est ce qu'elle croyait – du fond de son long regard bleu.

Histoire de Vono - (suite)

- Vono escamotait peut-être son image dans le miroir, mais toi c'est celle de Macha que tu escamotes, reprenait la grand-mère au premier retour de Mihail, et Lizzy tendait l'oreille, abandonnant son dessin sur la page.

- Sa mère tu veux dire ?

- Sa femme.

- À peine plus grande qu'une souris tu parles...

- Peut-être mais c'est elle qui faisait le succès du spectacle, elle aurait pu ne pas monter au trapèze, les gens venaient rien que pour la regarder...

Mihail haussait les épaules, plus pour contrarier la grand-mère que pour contester cette Macha d'un temps plus vieux que lui. Avait-elle seulement existé ? De toute façon la discussion dégénérait aussitôt en reproches, Mihail avait encore fait disparaître la seule poêle qui leur restait ou les oreillers qui permettaient à la grand-mère de caler son vieux dos contre un pneu lorsqu'elle écosait les haricots.

- Pire que Vono ! Tu es pire que Vono !

hurlait-elle à son fils qui se mettait à siffloter avec un clin d'œil à Lizzy.

Vono c'était la légende familiale qu'ils s'arrachaient à grand renfort de cris, et Lizzy hésitait entre l'épouvante et l'émerveillement, soupçonnant parfois qu'ils étaient deux acteurs sur une scène où ils tentaient de la distraire. Jusqu'au jour où la grand-mère réussit, presque d'un seul souffle, à achever l'histoire.

Cette petite couleur intérieure...

"(19) L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. (20) Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs."

(Genèse - 2.19,20)

"- À quoi ça leur sert d'avoir un nom, s'ils ne répondent pas quand on les appelle ?

- Ça ne leur sert à rien à eux, mais je suppose que c'est utile aux gens qui leur donnent des noms. Sans ça pourquoi est-ce que les choses auraient un nom ?

- Je ne sais pas. Dans le bois là-bas, les choses et les êtres vivants n'ont pas de nom."

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

D'ordinaire placide, Lizzy s'énervait depuis un moment sur une petite sonnette de vélo que lui avait donnée *Jo le Clochard*, disait-elle, *d'où sort-il celui-là ?*, si bien qu'Hugo avait fini par affirmer afin d'avoir un peu de silence que Lea avait fait un signe pour qu'elle vienne (*mais le silence, c'est l'inverse parfois de ce que j'attends, il arrive qu'il m'empêche de réfléchir, et celui-ci par exemple où tous ces individus – dirait-elle aussi des « Compagnons » ? – ont envahi la pièce lorsqu'elle a été enfin partie*).

Hugo ne connaissait pas *Jo le Clochard* ni *Frère Jean* ni tous ceux dont Lizzy lui citait le nom comme s'ils étaient non seulement des figures bien connues de lui mais même comme s'ils faisaient partie du décor autant que la rue ou l'épicerie du coin d'où elle revenait toujours chargée même s'ils n'avaient besoin de rien. *Elle a l'air d'aimer l'épicerie, elle y est toujours fourrée. Il est vrai que*

celle-ci a une drôle de petite allure de fillette rose, joufflue, qu'on ne peut s'empêcher de regarder avec tendresse, perdue seule et vaillante au milieu d'un champ de ruines, les maisons délabrées du quartier qui ont été récemment rasées devenues terre jaune et gravats, une "plage" dit Lizzy, un terrain vague pour clochards oui, mais quant à savoir lequel s'appelle Jo ou Frère Jean... Malheureusement les fenêtres ne donnent pas sur la rue et je ne peux observer ses rencontres avec eux. J'aimerais. Ils doivent comprendre, eux, ce qu'il y a d'errant et d'inaccessible en Lizzy. Et elle ? Que sont-ils pour elle ? Ce que je sais c'est qu'il y a une affection fraternelle dans sa voix lorsqu'elle les évoque.

*

Peu à peu Lizzy m'a livré des mots. Des rêves aurait-on dit. Mais si peu. Plutôt par hasard quand un nom, un mot, un objet, lui venait à l'esprit, mais j'aurais juré parfois qu'elle inventait. C'était un peu des sautes de parole comme il y a des sautes d'humeur. Souvent une association saugrenue, "tu ne trouves pas que Leo ressemble à un chiffonnier ?" m'avait-t-elle demandé peu après notre arrivée. Une autre fois c'est Lea qu'elle a comparée à une souris en haut de son trapèze.

Enfin elle est revenue presque aussitôt, ruisselante d'avoir seulement traversé la cour, et s'est enfoncée, comme absente, dans un coin du divan. *Un de ces silences où passe comme une mystérieuse petite couleur intérieure à laquelle je n'ai pas accès.*

La pluie n'a pas cessé. Hugo, à son bureau depuis le matin, a l'impression de se diluer dans les gouttes de pluie, un mot une goutte, un mot une goutte, et puis plus rien, la mémoire comme le ruissellement de l'eau derrière la fenêtre, docile chaque goutte glissant le long de la vitre et cependant très vite disparue dans l'ombre de la terre. Lui aussi, Hugo, glissant avec ces gouttes mais plus lentement, cherchant à retenir le fil à fil d'une autre pluie en lui. Et parfois, au

milieu de cette danse monotone, émerge soudain pour quelques secondes une figure, juste une ombre qui passe là, à la fois rebelle et provocatrice, comme faisant un signe pour qu'on la suive de l'autre côté de ce rideau aquatique où sont d'autres fantômes, la véritable difficulté étant non de comprendre qui elle est mais quelle place elle occupait dans la hiérarchie secrète des enfants, tandis que voletait autour d'elle, comme un ballet de particules en suspension, la multitude d'impressions que déplace son approche.

...La pluie était la lente compagne de l'enfance, des jours d'ennui, de curiosité et de peur, et derrière elle le monde concentré dans l'infini des gouttes, le mystère du monde distillé en chacune d'elles, les parfums de la terre et du végétal, les insectes cachés dans les feuilles et la décomposition de la lumière à travers ce qui ressemblait à des boules de verre restées longtemps à la surface, même une fois la pluie finie. Cette pluie qui a laissé de longues traînées dans la mémoire comme au matin celles, luisantes, d'une limace sur l'appui de la fenêtre, signe qu'il y a bien eu pendant la nuit une vie secrète et plus simplement aussi, que le temps a passé...

– La cohorte des souvenirs, disons plutôt en débandade, se grimpant les uns sur les autres, chahutant, se masquant réciproquement, si bien qu'en cherchant leur ordre tu les déranges encore un peu plus, avait confié un jour Hugo à Leo, ou du moins tu déranges cet ordre étonnant qu'ils avaient installé tranquillement sans te demander ton avis, où ils régnaient et auraient continué à régner si tu n'étais pas arrivé avec tes gros sabots, poussant les uns, tirant les autres.

– et *pour quoi* les pousser ? avait répondu Leo placidement installé dans le fauteuil club aux ressorts déglingués que Lizzy avait rapporté récemment d'une de ses chasses dans la ville.

Les yeux piquetés d'une étincelle amusée, on aurait dit qu'il reconnaissait quelque chose qu'il pourchassait lui aussi dans sa mémoire.

- Ce sont des quilles que tu fais tourner autour de toi, que tu balances la tête en bas et qui reviennent toujours au même endroit... Parfois j'en faisais disparaître deux ou trois, avait-il ajouté rêveur, la disparition c'est ton fort à toi aussi, non ?

- Ce sont les histoires qu'on raconte qui disparaissent d'elles-mêmes, s'enfuient, vous fuient à mesure qu'on parle... Comment veux-tu avec ça arriver à t'y retrouver dans ta vie ? Aucun épisode n'est à sa place, il m'arrive même d'avoir l'impression d'être entré dans une autre histoire sans m'en rendre compte.

- Oui... Mais il y a le temps. Le temps suspendu, le miracle du fil... J'ai toujours envié les funambules. Le nôtre, au cirque, démarrait très lentement, tenant son balancier contre son cœur comme s'il allait se casser, même il ressemblait à un oiseau aux ailes si lourdes qu'il ne parvient pas à les soulever, et soudain, au milieu du fil, il s'immobilisait une seconde - était-ce une seconde, une minute ou bien une heure ? Personne n'aurait pu le dire, je crois qu'elle échappait à tous et à lui aussi -, il ne prenait pas son élan, non, il se recueillait dans cette seconde qui n'existait pas, puis il s'élançait comme s'il s'envolait, mais ne crois pas, le miracle ce n'était pas qu'il parvienne au bout sans tomber, ce n'était pas qu'il se tienne en équilibre, le miracle c'était ce fil, ce temps suspendu d'un point à un autre, ce n'était pas quelque chose qu'on avait vu, plutôt quelque chose qu'on aurait entendu résonner en nous, une ligne mélodique si tu veux, et lorsqu'il se retournait vers son point de départ il n'y avait plus rien, comme s'il ne s'était rien passé. Du vent, de la poussière, c'est ça ton souvenir.

Leo avait laissé passer un long silence puis repris

- Et pourtant le fil...

Hugo prit une goulée de thé brûlant, la laissant glisser en lui - ou l'écoutant aurait dit Leo ? - conscient seulement

de ce parcours, le monde disparu autour de lui, ou lui disparu du monde, et il eut l'impression que tout ce qu'il aurait voulu dire était contenu dans une sorte d'instant de cristal. *Celui du funambule en suspension ?* Lui au milieu d'objets prêts à se briser, invisible et pourtant là, exposé aux yeux de tous, à l'intérieur d'une cage transparente, ils vont buter sur lui, s'arrêter, s'excuser, mais non, ils continuent, ils passent exactement à l'endroit où il est. Sans le voir. Lui saisissant des touches, jouant une musique muette, tâtant des fantômes, courant sur le fil sans s'interrompre. *Il faudrait courir jusqu'à ce que tout ait fini de s'écouler, et se relever alors, nettoyé, vidé, c'est fini, semblable à tous ceux qui se promènent dans la rue sans autre idée que de se promener.* Et puis ayant même oublié la seule chose qui compte pour lui, écrire.

Non bien sûr, Hugo ne passe pas son temps à écrire, il y a même des moments où il sort, par exemple pour aller au gymnase – deux fois par semaine –, ou reconstituer son stock de cahiers et calepins par exemple encore, – il a également des amis, mais comme ils n'interviennent pas dans le récit, qu'on les laisse où ils sont –, ou tout simplement pour déambuler dans les rues, traverser le Parc du Radou, lever la tête, respirer, respirer, s'abîmer dans l'émerveillement d'un chant de rossignol – à la saison bien sûr – ou le battement d'une feuille d'arbre, *sait-on ce qu'une simple feuille peut vous apporter, le mystère infinitésimal de son mouvement sur une balançoire de brise. L'amoureux en larmes, l'enfant en colère, le désespéré qui allait se suicider, un mouvement de feuille et la vie l'emporte. Oui, on peut même ressusciter devant le miracle de l'existence d'une feuille. On dit que Mungo Park se traînant dans le désert africain et attendant sa mort prochaine, reprit espoir en découvrant une nouvelle espèce de plante.*

Hugo pense toujours à regarder les feuilles quand il traverse le Parc. Sombres, brillantes, nacrées, translucides au soleil, éplorées, humides, ou soudain fouettant l'air, une feuille peut changer le monde en moi, dit-il.

Mais essentiellement, il s'occupe à écrire, il l'a décidé c'est ainsi. Qu'est-il d'autre que cette occupation ? Et même les promenades, même les feuilles – les plus minuscules – y passent. Sa vie ressemble à ces machines à broyer qui avalent non seulement ce qu'on leur tendait mais aussi la main, le bras, la chemise et le reste. Il a fait entrer des bouts de lui-même, ce qui ressemblait à un petit ruban de passé, en faisant attention au début à ne pas y laisser la main, ni le bras, mais la machine prend de la vitesse et l'aspire, et elle tourne, tourne, et ce qui s'enroule c'est le ruban de sa vie finalement, toute la ligne de son temps, vertige, vertige, et lui-même, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Qui tiendra la plume alors ?

...Plus fortes que tout, oui, elles l'étaient ces sœurs. De mon lit, je les entends fabriquer des histoires, je ferme les yeux, les histoires se balancent entre les lianes.

Ces nuits... ! Dès ce premier soir en Afrique où la peur enfantine du noir a cédé la place au désir d'en percer les secrets quand à peine avais-je eu le temps d'apprivoiser le paysage que déjà l'obscurité était tombée avec la brutalité d'un couperet entre ce monde inconnu et nous. Nous, enfants, enfermés derrière l'abri fragile de la moustiquaire qui séparait le bungalow de la brousse, cette masse bruissante, intense, emportés autant par l'effroi que par l'exaltation. Plus tard, ces nuits s'associèrent aux cages d'eau que font les pluies interminables d'Afrique.

L'ombre de la véranda, une superposition de présences troublantes, une masse dont je touche le bord, juste le bord, les chuchotements des soeurs, et derrière elles, la pluie d'Afrique, lourde comme de l'huile sur les feuilles, fait un berceau d'eau et je glisse. De larges feuilles où tombe la pluie, huileuses feuilles nues. Je ferme les yeux, la nuit est tenace, la nuit a une odeur de caoutchouc mouillé. La pluie lisse, leurs voix, font des parois à la chambre. Je suis dans mon lit, sous la moustiquaire, et mon lit a l'odeur de la terre.

La pluie occupait la totalité des grandes vacances, tellement liée à celles-ci que l'arrivée des premières gouttes et leur choc sourd sur le sol violemment tendu par la sécheresse, avaient la résonance d'un gong crépitant et joyeux, appel à la liberté qui était pour eux, les enfants, synonyme de l'intimité avec le corps jaune, boueux de la terre dans lequel ils avaient l'impression peu à peu de se fondre, emportés par le mouvement général d'une liesse liquide où soudain non seulement le monde mais les êtres vivants étaient faits d'une autre matière, souple, plastique, modelable à l'infini, et trouvant dans cette métamorphose le bonheur d'être nulle part et partout. Même, ils se croyaient, vivant, jouant à l'extérieur sous le flux continu, tranquille et chaud de cette eau, devenus comme elle transparents, inaccessibles aux lois ordinaires de l'autorité parentale dont la voix, d'ailleurs émise sans conviction, comme découragée d'avance par l'épaisseur du rideau liquide à traverser et peut-être saisie elle aussi de paresse lente, allait rejoindre tous les autres sons dans une sorte d'arrière monde.

Le premier jour des vacances c'était un véritable déménagement des objets nécessaires à l'autre vie trois mois derrière les bambous, réserve hétéroclite pour le siège à tenir, vaisselle ou nourriture qu'il fallait parfois dérober aux cuisines, canifs à creuser frondes, fléchettes ou pipeaux, boîtes de fer-blanc où amasser un butin de coquillages, pierres, plantes et insectes, sans oublier les trésors de chacun, perles de verre, portraits ou médailles, et même une partition de "La Rêverie" de Schumann dont Anna ne se séparait jamais, trésors qui iraient loger au sec dans l'ancre aménagé de quelques rochers. Mais cette réserve était plutôt symbolique. Nous n'avions guère d'autre activité que de regarder s'écouler la pluie. Embarqués là comme dans un navire. Et c'en était un que cette excavation au bord de ce fleuve qui était au bord d'une mer où allait régulièrement se

perdre une des coques blanches venant du port, annoncée sur notre droite par le long gémissement d'une sirène où j'ai toujours entendu le déchirant appel de ceux qui vont devenir des fantômes, le départ étant une sorte de mort, et cependant glissant sur l'eau avec l'aisance gracieuse du bonheur, point blanc qui finissait par n'être plus que fumée brune à l'horizon, vague image d'un instant, puis disparaissant avec les autres dans ce monde plus vaste où se jetait la mer et d'où nous étions venus.

Il nous semblait alors que nous étions nous-mêmes ce navire lancé dans une poursuite qui ne s'achèverait jamais, parfois retenant notre souffle, blottis les uns contre les autres, pour entrer dans la cadence de l'eau semblable à celle d'une voix uniforme et régulière, si puissante qu'elle nous dispensait de répondre à ceux qu'on envoyait nous chercher, parfois accompagnant cette voix des nôtres, guidées comme par un métronome invisible pour avancer lentement vers ce qui s'enfuyait, êtres et formes dans la brume où se dissolvaient le monde et nous.

Alors, chaque jour, lorsqu'ils franchissaient la muraille d'eau au bas de l'escalier qui menait au jardin et plus loin au ravin dont les pentes dégringolaient jusqu'à la plage, c'était pour les enfants comme s'ils avaient pénétré dans une enceinte sacrée, non seulement parce qu'elle les protégeait mais parce qu'ils devinaient déjà qu'elle était le territoire confus d'une enfance qui allait leur échapper et dont Hugo aujourd'hui tente de détisser les fils un à un.

En chemin il y avait ce jeu qui me revient aujourd'hui : chacun partait avec un bagage de mots qu'on avait répartis équitablement (par tirage au sort je crois) et il fallait inventer pour chacun d'eux un frère, un double, en nommant à notre façon les objets inconnus rencontrés, arbres, pierres ou plantes, et bien entendu avait gagné celui qui rapportait le moins de mots dans sa besace. Ainsi les enfants s'approprièrent-ils peu à peu ce monde étrange. Sans doute est-ce là

que j'ai appris la complicité infinie de la femme, de la parole et du monde : j'étais toujours perdant...

- Qui inventait ? dit soudain Lizzy avec cette voix pointue qu'elle prenait parfois comme une voyante extra-lucide du fond d'un rêve intérieur.

- Anna et nous, mais Anna surtout...

D'un geste Hugo aurait voulu ignorer l'interruption mais il y avait quelque chose d'étrange, d'inquiet, dans la voix de Lizzy, si bien qu'il s'arrêta un instant à la regarder dans l'encadrement de la porte où elle se tenait, revêtue seulement d'une chemise transparente qui la faisait ressembler à une sorte de papillon gauche.

- "Anna..." reprit-elle, cette fois d'une voix lointaine, "Anna était acrobate...", avant de lancer brutalement en tournant les talons : "Pfuitt ! Plus d'Anna", tandis qu'Hugo regardait avec stupeur la place laissée vide par sa disparition et comme si elle s'était exactement superposée à une autre plus ancienne. *Ou des mots à d'autres mots ?* se dit-il soudain. Anna avait l'art de disparaître (*et se faire disparaître, oui, un jour...*), au moment le plus frustrant, au beau milieu d'une histoire qu'elle était en train de raconter, ou encore au moment le plus important d'un jeu (et curieusement, c'était souvent celui où elle allait gagner), *comme s'il y avait eu là pour elle quelque chose de terrifiant*. Pirouettes, pied de nez d'Anna à la réalité.

...C'est ainsi que filant vers le ravin dès la première pluie, ou plutôt happés par lui vers le bas dans des glissades que l'humidité sur les herbes rendait inévitables, et le sol lui-même s'écroulant sous nos pas, bloc de boue rouge violacée que nos précédents passages avaient fini par creuser en chemin toboggan entre les milliers de feuilles, bulbes, lances, spirales et vrilles enlacés jusqu'à la plage, nous sentions, plongeant nos corps dans le mouvement de cette vague verte de la combe, que nous avions pénétré le temps qui battait en elle, ou

son cœur, fait de gouttes menant inexorablement à ce qui en serait la fin, ce jour où, annonçant la reprise des classes, la terre soudain asséchée tendrait à nouveau vers le ciel des lèvres craquelées qui n'en finiraient pas de cicatriser. Comme si cette caverne de verdure, l'entêtant piétinement de la pluie et la décomposition du monde où s'était régénérée la terre contenaient le secret des heures de sécheresse craquante. Imperceptiblement les lieux bougent sans qu'on le sache, et c'était un autre mystère. Alors la réalité ?...

(La réalité ?)

...La réalité c'était un film qui appartenait aux adultes et dont les enfants – nous – enregistreraient distraitement (plus ou moins, ajoute Hugo) les péripéties, tout en surveillant l'élevage d'escargots de Plume ou le poulailler où ils venaient d'enfermer les papillons bleus de leur chasse dans le ravin.

Il devait y avoir un trou dans le tissu du temps. Se dit Hugo...

*

Je m'aperçois que j'ai oublié de parler des trente horloges du notaire, une par pièce. Le notaire ayant remarqué sa patience, son habileté et son obsession du temps en avait sans doute, amusé ou soulagé, confié la responsabilité à mon grand-père qui les remontait une fois par semaine, ajustant poids et balanciers, ôtant les verres, vérifiant et dépoussiérant les aiguilles ou les personnages (notamment pour l'une d'elles du plus mauvais goût, mais la plus charmante à mes yeux, où se faisaient face un berger et une bergère en stuc rose et bleu), astiquant les cuivres et cirant les bois, lavant les vitres ou la cloche, enfin accomplissant pour chacune les opérations nécessaires à raison de vingt-quatre minutes par horloge, ce qui lui prenait la journée. Supposons qu'il n'ait entrepris ce travail de Sisyphe qu'à sa quarantième année lorsqu'il vint habiter là, un bref calcul

nous mènera à constater que mon grand-père qui vécut jusqu'à l'âge de 96 ans, occupa presque huit ans de sa vie à remonter le Temps, à le remettre en route, à le pousser en quelque sorte devant lui lorsqu'il s'essoufflait (et il s'essouffla souvent), je veux dire que mon grand-père eut toujours l'idée que la vie est un mécanisme à remonter et qu'il me transmit cette idée avec l'image d'un Dieu anxieux et agité toujours à la poursuite de ses horloges ou de la défaillance possible de l'une d'elles, car il fallait voir le parcours véritablement labyrinthique de couloirs en escaliers dérobés – et à mes yeux d'enfant initiatique – qu'il devait suivre dans la maison sur la piste du Temps.

J'en recueillis l'idée d'une collaboration indispensable avec cette divinité à la fois interne et externe qui expirera en même temps que le dernier battement de notre auricule droite. Depuis sa mort personne n'a jamais remonté ces horloges qui étaient comme le sablier de mon grand-père (à condition qu'il veuille bien retourner celui-ci inlassablement), ce qui profanerait, bien plus que son intimité avec elles, à la fois le sens même de sa vie et celui, irréversible, de la flèche du Temps.

...Un trou, une faille où engloûtir ce qui nous échappait. Nos histoires surtout, celles qui se tenaient cachées derrière les autres, celles qui se défilaient quand on voulait les saisir, qui se glissaient dans les moindres recoins et après allez les retrouver ! Certaines ont sombré corps et biens, combien exactement il est impossible d'en faire le compte. Mais il y avait aussi celles qu'on arrivait à attraper au passage, celles qui de temps en temps voulaient bien mordre à l'hameçon et le piège se refermait. Il n'y avait plus qu'à leur redonner un petit coup de neuf, notre marque de fabrique en quelque sorte. C'est justement à ça que sert la mémoire, récupérer les histoires qui avaient voulu s'échapper. Et pour ça Anna était très forte, capable de repêcher dans le passé de quoi leur refaire une beauté...

C'est ainsi que l'histoire nous échappe, l'histoire est toujours devant nous...

"Mais qu'arrive-t-il quand vous vous retrouvez à votre point de départ ?" se hasarda à demander Alice.

(Lewis Carroll - Alice au pays des merveilles)

"- C'est toujours ainsi lorsqu'on vit à reculons, fit observer la Reine d'un ton bienveillant. Au début cela vous fait tourner la tête...

- Lorsqu'on vit à reculons ! répéta Alice, stupéfaite. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille !

- ...mais cela présente un grand avantage : la mémoire opère dans les deux sens.

- Je suis certaine que ma mémoire n'opère que dans un seul sens, affirma Alice. Je suis incapable de me rappeler les choses avant qu'elles n'arrivent."

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

...Pourtant on dirait que le trou dans le tissu du temps n'a pas cessé de s'agrandir...

- Est-ce que ce n'est pas ça raconter une histoire ? Est-ce que ce n'est pas arracher des brins de vérité à une toile de mensonges ? dit Lizzy abruptement, interrompant sans me regarder le canevas sur lequel elle s'acharne depuis le matin et se mettant à réciter comme si elle lisait un texte invisible (au point que j'en suis à me demander si elle n'écrit pas en douce quand je suis endormi) une nouvelle histoire. *Nouvelle ?*

Histoire de Dino le Bossu

Dino le Bossu, lui, arrivait toujours avec une sacoche de livres d'images dont il essayait de persuader Minna de garder un

stock à la boutique. C'était des livres qu'il fabriquait entièrement lui-même à partir de découpages dans toutes sortes d'illustrés qu'il collait ensuite soigneusement, mais personne ne saura jamais si cela faisait une véritable histoire parce que personne ne lui achetait ses livres. Au marché où il allait les présenter, les gens riaient parce que Dino ne savait pas lire. Mais est-ce une raison ? se disait l'enfant Lizzy. Quand il venait il offrait toujours un livre à la grand-mère qui ne savait pas lire, alors elle le donnait à Lizzy qui ne savait pas lire non plus mais le trouvait très beau.

On ne savait pas trop où il avait pris cette passion des livres, lui qui avait cessé très tôt d'aller à l'école parce que les enfants se moquaient de sa bosse, "et qui aurait mieux réussi dans un cirque" disait la grand-mère, mais c'était pour cela justement, pour être accepté par ceux qui le huaient derrière les vitres. Avec cette idée dans la tête sans doute, il s'enfuyait régulièrement des maisons où sa mère le mettait en apprentissage. Au début il se mit à ramasser des livres dans les poubelles et il allait se cacher avec son butin sous le pont des Trépassés. Puis il avait essayé de fabriquer des châteaux de livres en les empilant, mais constatant sans doute qu'ils finissaient toujours par s'écrouler, il avait préféré découper les silhouettes des personnages qui s'agitaient à l'intérieur, les collant sur de grands cahiers blancs qu'il chipait à l'école en se glissant dans une salle par la fenêtre du rez-de-chaussée pendant que tous étaient en récréation. Plus tard il s'était mis à faire des affaires avec Just, le chiffonnier qu'il accompagnait dans ses tournées et il récupérait pour lui tous les livres qu'il assemblait à sa manière, cousant des pages de l'un avec celles de l'autre. C'est ainsi qu'il se promenait fièrement dans la ville chaque samedi portant ses deux grands sacs de jute d'où il sortait avec des mines de magicien des exemplaires étonnants où il avait mis bout à bout les séquences d'images selon une logique qu'il était probablement seul à décrypter et dont une enfant de quatre ans, Lizzy, était l'unique lectrice. Parfois, lorsque la grand-mère l'avait invité à entrer boire un verre de vin, il se plantait devant Lizzy et lui demandait d'une voix flûtée de lui raconter l'histoire, ce qu'elle faisait sans hésiter en se lançant dans un long discours tandis qu'il hochait sa vieille tête ronde et

ridée et que ses yeux se mettaient soudain à brûler d'émerveillement et de curiosité. Puis il s'en allait de sa démarche sautillante d'infirmes tout en applaudissant et affirmant que ce n'était pas encore fini.

- *Un jour le sens sera là, le sens, oui*, disait-il en franchissant la porte et s'enroulant dans le long ruban jaune de la route et de la lumière.

(Est-ce qu'à présent il ne la supplie pas, elle Lizzy, du fond de cet éclair blanc où il a disparu, de donner enfin un sens à l'histoire ? Se demande Hugo)

Dino le bossu était court et trapu, guère plus grand qu'un enfant, sa croissance s'étant arrêtée à l'âge de douze ans. Les jours où il accompagnait Just et son chat jaune, sa silhouette sautillait maladroitement à côté du vieil homme, faisant tressauter à chaque pas le ballot de linge que, pour aider, il avait jeté par dessus son épaule. "Deux bosses" hurlaient les chenapans du quartier. Les plus jeunes, qu'il effrayait, s'enfuyaient en répétant l'invective des aînés, les plus grands se massaient en troupe derrière eux et les suivaient dans toute la ville.

Dino continuait à chantonner, Just continuait à parler, comme s'ils ne remarquaient rien ni l'un ni l'autre. Seul le Chat jaune qui fermait la marche, grondant et crachant, le poil hérissé, se départait de sa sérénité habituelle. Aucun des gamins ne se serait risqué à l'approcher. Le chat jaune était sacré et d'ailleurs ils aimaient tous Just. Dino aussi peut-être, à leur manière. Lui, gardait toujours sa bonne humeur – "d'idiot", disait la grand-mère – et son optimisme – "ou son entêtement" (la même) –, il emportait un sac de ses livres qu'il déballait dans chaque maison, avançant la tête inclinée vers Just, buvant ses paroles et le suivant de ses yeux mouillés d'épagneul qui avaient l'air de déborder non seulement d'admiration et d'affection mais d'un intense bonheur enfantin. Just était un des rares à ne l'avoir jamais repoussé ni même rabroué, et il tournait avec amusement les pages des livres illustrés de Dino. Un jour, comme il feuilletait un de ceux-ci, il se mit soudain à en raconter l'histoire. « Le sens

est là » avait affirmé Dino en hochant la tête dans une approbation éblouie.

Depuis, on les voyait souvent ensemble, “le Grand doux” (disait Mihail) intarissable et entraînant dans son sillage le petit bonhomme émerveillé qui l’aurait suivi au bout du monde. Comme le chat jaune.

Lizzy c’est Just le chiffonnier qui lui apprit à lire. Un jour où elle traçait en s’appliquant des signes sur la poussière de la lucarne à côté de laquelle la grand-mère avait placé sa chaise avant de partir au marché, elle vit surgir la face ronde de Just dont les cheveux et la barbe faisaient comme un soleil où pétillaient deux yeux malicieux. Il avait pris sa main et l’avait guidée sur la lucarne, dessinant des bâtons, des points, des cercles, tout en parlant d’une voix profonde et douce qu’elle ne lui avait jamais entendue, et tandis que le doigt avançait, il y avait une histoire qui se déroulait comme si des personnages se tortillaient entre ses mains pour vivre.

Le chat jaune avait installé sa boule de poils avec dignité et prudence à l’intérieur d’un pneu et ne quittait pas son maître des yeux, les plissant même avec un air d’approbation gourmande lorsqu’entraît en scène dans l’histoire un gros matou dont les manigances avaient fait battre un peu plus vite le cœur de Lizzy. C’est alors que la grand-mère était arrivée et Just s’était arrêté soudain de parler, puis, machine changeant d’engrenage, avait pris cette voix de tête fragile et un peu nasillarde qu’on entendait de loin dans la rue et, jetant son gros ballot de linge sur l’épaule, était reparti en sifflotant, suivi du chat jaune.

Mais ensuite il avait pris l’habitude de venir les jours de marché, inscrivant sur la vitre avec Lizzy la suite discontinuée et approximative d’une histoire où elle finit par reconnaître peu à peu derrière les signes de l’alphabet la figure maladroite et douloureuse d’un jeune homme suivi lui aussi d’un chat. Hélas la grand-mère arrivait toujours au moment où tout allait s’éclaircir et, la fois suivante, l’histoire reprenait à partir d’un autre épisode.

Just le chiffonnier disparut un jour sans crier gare avec l’histoire inachevée de son chat. Mais Lizzy savait lire.

Aujourd'hui c'est elle qui lit des histoires à Lea, parfois Hugo reste un moment à les contempler de la fenêtre de la cuisine où chante la bouilloire, elle a l'air si sage le livre posé sur ses genoux, on dirait qu'elle est seule dans sa lecture, cachée dans un de ces recoins d'enfant où personne ne vous découvre.

Ou bien est-elle en train d'inventer ?

Lizzy a raison, s'il n'y avait pas de trous dans le temps, est-ce qu'on raconterait des histoires ? Elle, on dirait qu'elle récupère toutes celles qu'elle trouve dans les poubelles (la mienne par exemple, et elle met de côté – pour quel usage ? – les pages chiffonnées) ou les journaux que Jo le Clochard lui passe, "il ressemble à Dino", dit-elle. Dino, Dino, je veux bien mais justement celui-là c'est sur un magazine de Jo qu'elle l'a trouvé, alors ! D'habitude on transforme sa vie en histoires. Elle, on dirait que c'est avec des histoires qu'elle se fait une vie. Et sans doute, dans chacune de celles qu'elle me conte, y a-t-il un morceau de vérité.

...Les soirs où nos parents sortaient, ma mère venait dans notre chambre avec sa robe de bal et tentait de nous endormir en nous contant des histoires que nous écoutions dans les plis craquants du bonheur. Un rire de gorge comme si quelque chose s'y attardait avec le bruissement léger d'une eau sur les pierres, et "La Merveilleuse" – tout enfant c'est ainsi que Plume l'appelait – se mettait à raconter. L'histoire de Mélusine, celle des sirènes au long cou qui se déhanchent le soir dans les joncs pour apercevoir la lune,

ou du poisson qui souffle si fort qu'il renverse tous les pêcheurs sur la rive, ou de la reine des eaux qui s'habille couleur de nuit, et quand on meurt on va dormir près d'elle...

Quand elle partait, avec sa robe de taffetas blanc à volants mouchetés de cercles noirs, l'espace ainsi délimité autour d'elle donnait à son corps menu l'assurance d'une ballerine dont tous les gestes ont été calculés. Il y avait aussi ce cerne très rouge des lèvres qui en fixait le sourire et ces boucles brunes rabattues en accroche-cœur comme c'était la mode à l'époque, qui lui donnaient plus que jamais un air à la fois sévère et divin. Mais ce qu'elle emportait alors avec elle c'était le monde. Ne devrais-je pas dire qu'elle nous trompait avec lui ? Nous étions restés suspendus à ces lèvres qui inventaient, et la vérité pendant ce temps courait avec elle. Elle allait rejoindre le monde de ses paroles – du moins nous le croyions, mes sœurs et moi –, elle allait danser au bal, des hommes poseraient les mains – de vraies mains – sur ses épaules nues – de vraies épaules – elle allait rejoindre l'histoire, la sienne. Nous, nous restions allongés dans l'ombre, ferme tes doux yeux mon enfant, je ferme les yeux il reste le rêve, nous n'aurons jamais le monde que promettaient ses paroles, il faut avancer à tâtons. Aujourd'hui je serre dans ma main ses histoires de taffetas, mais où suis-je, voix dans l'ombre, lumières éteintes, si mince l'espace, une feuille de papier seulement, de celle qui raconte aux enfants depuis longtemps endormis à celui qui rêve encore aujourd'hui.

Depuis j'ai appris qu'il n'y a pas de vérité. Elle s'enfuit à peine née de la bouche de ma mère, le monde coule inépuisable de cette bouche, mais il disparaît et c'est ainsi que l'histoire nous échappe, l'histoire est toujours devant nous, les paroles vraies s'en vont, se déforment, s'épuisent, disparaissent, ma mère raconte des histoires, ma mère ment. Le monde qui sort de sa bouche se met à courir et il faut courir derrière lui. Le fil de l'histoire, oui, s'en allait avec elle,

mais elle l'avait déroulé, nous le savions, depuis ce quai où un petit homme agitaït timidement sa main, peut-être avait-elle emporté non seulement les histoires mais le jardin d'où naissaient toutes celles qu'il lui avait léguées et aussi le petit homme dont la silhouette s'estompait dans la nuit, voilà pourquoi nous restions suspendus à ses lèvres, à ses yeux noirs et profonds qui avaient l'air de contenir l'immensité de l'océan qui nous séparait de lui. L'immensité d'un trou du temps...

La trouvera-t-elle cette vérité ? se demande soudain Hugo en suivant la main de Lizzy qui va et vient soigneusement sur son canevas. Concentrée au-dessus de son travail comme une enfant sage. Et dire que de ce silence jaillissent soudain des éclairs imprévisibles, morceaux d'un monde inconnu ! C'est comme si avec ses histoires elle cherchait des vêtements à sa mesure, essayant celui-ci, rejetant celui-là, adoptant une couleur, une nuance particulière d'un ciel, d'un jour, d'un être, d'un temps qu'elle n'a pas connus et qui ont laissé en elle une petite vibration qu'elle reconnaît, écho sans doute non de ce qui est absent de sa mémoire - serait-ce pour autant réel ? - mais de sensations fugitives.

...Le temps et ses trous c'était l'affaire d'Anna. Elle qui était habilement désordonnée, égarant et égarée, avec le goût des myopes pour l'imprévisible détail, avait affirmé à notre arrivée en Afrique que rien ne s'enchaînait plus comme autrefois, elle l'avait observé, et cela était dû, disait-elle, à la corruption du Temps dont il allait falloir s'occuper sérieusement. Et d'abord il avait des "fuites" selon elle, des pertes, des évaporations, mais lentes, aussi subtiles et continues que celles d'un gaz, une image qui n'avait rien à voir avec ce que les adultes entendaient par "fuite du temps". Pour ceux-ci, Dieu au pied léger avec lequel il serait vain de rivaliser dans une course vite mélancolique, il était au contraire pour nous un

ennemi habile et stimulant, un suintement pervers à détecter – où faisait-il donc passer ce qu'il nous dérobaît ? –, "s'il y a des fuites il y a un coupable" dit un jour Sophie qui lisait trop de romans d'espionnage mais qui accédait à la vérité de la métaphore : Pandore est quelque part qui laisse s'échapper le plus précieux. À nous de le retrouver peut-être. Ma philosophie d'aujourd'hui dirait que Pandore est en chacun de nous et sans doute le devinions-nous déjà, luttant avec nos moyens d'alors contre ce qu'Anna appelait le décalage des pensées et des actes, mince décalage pourtant, ajoutant "il y a peu de temps entre les deux mais je peux m'y glisser", et sa théorie était la suivante : si d'ordinaire les hommes ne parviennent pas à deviner ce qui va se passer, c'est que le temps fait subrepticement disparaître une couche d'événements sous une autre, ni vu ni connu mais je ne m'embrouille pas, poursuivait-elle imperturbable, prétendant repérer les fuites du temps à leur odeur, "une odeur très particulière d'herbe sèche et de bois cassé sur terre humide, l'anomalie d'un petit désert en pleine oasis" disait-elle, ajoutant "car il y a un vent qui sèche tout, tu vois, et le vent c'est la mort ou ce qu'on appelle ainsi"...

Des heures, elle reste des heures à sa fenêtre, se dit Hugo, des heures à regarder quelque chose qu'elle est seule à distinguer. Parfois pour appeler Lea ou héler quelque chat de gouttière, voire les moineaux du quartier qu'elle nourrit habituellement des miettes de son repas.

Tous ces efforts pour apprivoiser le monde entier. Se faire aimer ! Mais c'est aussi, se dit Hugo, comme si elle voulait s'extraire d'elle-même, extraire la parole cachée qui se refuse, la tirer de sa fenêtre elle aussi, la tendre aux oiseaux ou à tout ce qui passe, se relier, rassembler l'armée du monde et des êtres qui s'enfuient, s'effacent, lui échappent constamment, l'armée des Grottesques finalement, ces drôles de personnages qu'elle plante là comme si elle voulait essayer d'arrêter le réel, oui on

dirait qu'elle est persuadée de ne pouvoir rien retenir ou, mais c'est peut-être la même chose, de ne pouvoir tirer d'elle-même que des paroles infirmes, insuffisantes à endiguer le flux des choses. Ces paroles hachées, raboteuses, incomplètes, éboulis d'une sorte de monde pierreux, qui ne ressemblent plus à rien une fois qu'elles sont là, en tout cas pas à ce qu'il faut ou aurait fallu dire. Si bien qu'elle a l'impression d'être au bord de tout, mais cela Hugo l'ignore, au bord des portes, des fenêtres, des vitres où grésillent des mouches. Et elle tend la main pour saisir un fil invisible ou peut-être s'envoler comme Lea vers un tremplin. Acrobate elle aussi, avec le vertige devant tout ce qui se balance sous ses yeux et qu'elle n'atteint jamais.

Acrobate Anna, dit-elle ? Oui, cela mérite d'être considéré, bien qu'il ne s'agisse pas de la même acrobatie que celle dont elle parle. Mais elle a raison. La mémoire a ses secrets.

...Anna, il faut dire, vivait au jardin des métaphores, tissant un réseau où chaque chose entraînait dans le filet des ressemblances avant d'être rejetée à la mer puis repêchée sous une autre forme le lendemain. Était-ce à ranger dans la série de ces singularités qui la faisaient trébucher sur des pierres invisibles, grimper sur le trottoir de droite du pied gauche et sur celui de gauche du pied droit, avancer sur les pavés de la rue comme sur une marelle imaginaire, sauter à la corde en boitant, faire systématiquement le geste inverse de celui qu'on lui demandait, hocher la tête sur les côtés pour dire oui et la baisser pour dire non ? Anna ne marchait pas, elle courait, elle ne parlait pas, elle métaphorisait, nuages toujours trop pleins pour elle d'un soleil et d'une tempête inconciliables, de mondes qu'elle pouvait "pré voir" mais jamais rejoindre, comme si les temps et l'espace s'étaient bousculés, toute chronologie vivante s'étant elle-même inversée ; la cohérence de son

système imagé, ou ce qu'elle nous en restituait à travers gestes et mots, on aurait pu y reconnaître le paradoxe de la flèche allant en sens contraire de celui où elle fut lancée, principe selon lequel, on le sait, toute chose violerait la deuxième loi de la thermodynamique, remontant à ses origines, la tasse cassée à la tasse entière, le fils au ventre de sa mère, la pierre au rocher, le souffle à la bouche, le soleil à son nodule gazeux et l'Univers à sa purée de particules élémentaires. Jusqu'à présent en effet, expliquait Anna, tout avait avancé dans un seul sens, le tissu usé se déchirait, les fleurs fanées tombaient, les enfants grandissaient, les mères pleuraient puis se mettaient à rire, etc., etc. En général tout le monde s'accommode des apparences, ce qui mène, au bout d'un certain nombre d'années solaires à la mort. Revenons donc en arrière, ajoutait-elle, ce que Plume commenta un jour en déclarant qu'elle trouvait difficile d'attraper les papillons à l'envers, une de ses déclarations les plus énigmatiques.

Un peu plus tard elle avait inventé "le Temple de l'Envers", une cahute au fond du ravin, près de la plage, où nous allions processionnellement et solennellement, une fois par mois, redire en sens inverse les séquences événementielles du passé. Évidemment il fallait aussi transformer leur logique et trouver un ordre acceptable selon lequel la tasse cassée se retrouvait intacte, ou n'était pas tombée comme on préfère, ceci sans excuses, alibis ni faux-fuyants, l'ordre du discours n'étant pas pour nous, on l'aura compris, celui des mensonges ni des miracles. Supposons que Plume ait brûlé son chapeau de paille, espérant que la fumée rejoindrait, loin, très loin, notre pays perdu, et qu'à la minute suivante du récit le chapeau fût sur sa tête, c'était parce que nul ne peut voir la fumée aussi loin et "s'il n'y a pas de fumée il n'y a pas de feu", même Sophie eut l'indulgence de concéder qu'"après tout le monde est elliptique comme les poètes." ...

Passe l'ombre de Lizzy derrière le voilage de la vitre et Hugo devine qu'elle est penchée à la fenêtre. À observer Lea sans doute, Lea assise comme tous les jours dans le vestibule deux étages plus bas. Lea posée devant son miroir, étrangère à elle-même, se regardant pensivement sans se reconnaître, prête à se tendre la main ou attendant de voir bouger l'image qui la rendrait à la vie, viendrait soudain se superposer à celle qui s'est immobilisée un jour, et le temps reprendrait son cours et Lea reviendrait dans son corps. Celle d'aujourd'hui c'est une photo floue dont les lignes ne parviennent jamais à coïncider avec leur objet. Lizzy l'épie derrière sa fenêtre sans savoir pourquoi, simplement peut-être parce qu'elle éprouve en la regardant l'étrange impression d'avoir perdu elle aussi quelque chose qui est là pourtant, devant elle, sans qu'elle le voie. De plus en plus souvent Lizzy va désormais faire la lecture à Lea, lui conter ce monde dont elle ne recompose plus que quelques blocs de réel à la dérive. Et lui, Hugo regarde Lizzy comme un *Nouveau monde* qui lui échappe, tentant de comprendre, expliquer. Allez savoir pourquoi celui qui un jour a poussé votre porte par hasard se met à vous dévider avec lui, emportant toute la pelote, la vôtre, la sienne à présent emmêlées, au début juste la surface plane d'un paysage, là devant vous ces yeux verts, ce feu roux d'une chevelure, ces lignes désaccordées des bras, et voilà qu'elles deviennent, ces lignes maladroitement – et les yeux ont de la malice, néanmoins inquiets –, voilà qu'elles deviennent un arrière-pays qui pointe et des placards qui s'entrouvrent, des portes qui glissent ou claquent à votre approche – *non tu ne m'auras pas, tu ne sauras pas* –, des lointains bleutés, des masses sombres qui se profilent, suggestions inquiétantes, énigmatiques, attirantes, et voilà qu'on entre dans le fracas de l'être aimé, un labyrinthe plutôt, et plus tu avances plus la maison devient un château, une ville, que sais-je le monde entier – derrière toi combien de kilomètres déjà parcourus ? Et devant autant que la route inventée par tes pas –, tu t'enfonces en

réalité, la forêt est de plus en plus épaisse, l'obscurité de plus en plus grande, Hugo entraîné, oui, à comprendre, démêler, happé par ce hasard de Lizzy, emporté par une sorte de vent, c'est ainsi parfois que cela arrive, à la poursuite néanmoins des mots, de l'harmonie, de la coïncidence avec cette petite couleur intérieure où ils sont tous confondus, Lizzy, les sœurs, l'Afrique, la mère – les mères, oui –, le père pourfendeur de mygales, et même la grand-mère avec son arrosoir ou le grand-père avec ses feuillets bleus si minces, si minces que leur transparence est le miroir même de la vie.

- Comme Just, dit Lizzy.

-... ?

- Mais lui je crois qu'il écrivait sur la table, dit-elle en enchaînant avec l'histoire de Just, "*une petite flamme au bout du couloir*" précise-t-elle d'abord, la déclamant plutôt comme si elle venait de remporter une victoire.

Histoire de Just le Chiffonnier

C'est l'histoire de... Peu importe, je dirai que c'est Just. C'est un nom que j'ai trouvé dans un des journaux que Jo le clochard entasse. L'ironie du sort, c'est ça qui m'a plu, c'est que l'article racontait l'histoire d'une erreur judiciaire, celle d'un homme accusé d'avoir tué sa femme dans une crise de jalousie, et aussi la photo au-dessus de l'article, celle d'un homme aux yeux doux, avec des boucles blondes qui dégringolaient jusqu'au cou et le faisaient ressembler à une fille. Ou à celui dont je veux parler, à qui j'aurais pu donner n'importe quel nom, le nom de tous ceux qui n'en ont pas et traversent l'espace des autres sans qu'on les remarque jusqu'au jour où...

Peut-être comme celui du journal.

Lui – celui dont je veux parler – il était là sans qu'on sache, sans qu'on l'ait vu venir, l'hiver on se disait qu'il avait dû glisser sur la neige tellement il était léger, léger, oui, malgré son baluchon, léger de vie, léger de temps, comme s'il ne faisait que

passer, comme s'il n'existait pas avant d'entrer dans la rue, c'est ce que certains ont cru et que d'autres ont inventé. Pourtant, dès qu'il était là, on découvrait qu'on ne pouvait pas se passer de son sourire, que celui-ci remplissait juste les espaces vacants, comme sa voix qui chantait de plus en plus fort à mesure qu'il approchait "Bouts de chiffons, bouts de tendresse...", et les chiffons et la tendresse pénétraient dans toutes les maisons.

Il a disparu avec les autres. D'autres. Tous ceux qui disparaissaient à cette époque. Je crois que Mihail savait où ils allaient. Lui, Just, le jour où il a disparu, on s'est rendu compte qu'à sa place il n'y avait plus que du vide.

Celui-là c'est une petite flamme au bout du couloir. Elle danse, elle tremble sous le souffle mais on ne peut l'éteindre. Longtemps je l'ai devinée sans savoir ce qu'elle voulait me dire. Puis j'ai compris que c'était ça justement. Qu'elle était toujours là.

Tous les premiers vendredis du mois on attendait *Just le chiffonnier* qui faisait souvent affaire avec Mihail et achetait tout ce que celui-ci avait récupéré de guenilles. Lui, il arrivait par la cour et on ne l'entendait qu'au dernier moment qui forçait une pauvre voix fêlée "Vieilles guenilles ! Vieilles guenilles z-à-vendre !", mais la fin de la note ne tenait pas et redescendait en tremblotant.

Derrière lui arrivait son gros matou jaune – l'enfant Lizzy connaîtrait-elle un jour son histoire ? – qui terminait de se lécher les babines (un oiseau dans la cour ? Les poubelles ?) et s'installait aux pieds de son maître pendant la conversation avec Mihail, regardant alternativement l'un et l'autre, comme s'il suivait une balle, d'un air à la fois intéressé et hautain. Un des *Ian bis* installé dans un recoin d'ombre de la pièce où il jouait aux cartes avec deux compères – "*des limaces*", disait la grand-mère – lançait alors un clin d'œil entendu à l'enfant Lizzy et lui jurait qu'il lui raconterait l'histoire du Chat jaune dès que Just serait parti, mais celui-ci, offensé, éclatait en imprécations, tous s'en mêlaient et la querelle finissait en criailleries dans la cour. La pièce rétrécissait alors autour de Lizzy qui de sa chaise haute regardait la scène déserte avec un étonnement résigné et patient.

Parfois Just revenait avec Mihail, mais jamais les *Ian bis*, probablement parce qu'ils avaient profité de l'occasion pour filer à la taverne. D'ailleurs le chat ne revenait pas non plus et Lizzy finissait par l'oublier.

Just n'avait pas toujours vécu dans *la ruelle des deux Tonneaux* en bas de la ville, et il n'avait pas toujours non plus été chiffonnier. On racontait même – mais qui donc ? En réalité les histoires couraient, couraient et on ne savait jamais d'où elles venaient – qu'il avait été un *Monsieur*, et que dans ce temps très ancien – personne n'en gardait la mémoire – il était de bonne famille, riche et cultivé. Comme il n'est plus là pour le confirmer, du moins je le suppose, il faut croire ce qui est dit, et l'imaginer en doux jeune homme blond – celui-là on peut encore le reconnaître dans ses traits usés et battus par les vents de la misère –, un jeune homme qui avait probablement rêvé de réussir, d'aimer, de s'installer et de finir sa vie au milieu d'une ribambelle de petits-enfants. Mais une femme – "*une sorcière*", disait la grand-mère – dans ce lointain pays d'où il venait, dit-on, – on n'avait jamais su lequel –, l'avait entraîné sur la pente du vice et peut-être du crime – mais le fait est moins sûr, il avait toujours juré qu'il était innocent –, il avait purgé sa peine de longues années de prison. À présent tout cela était loin, son pays aussi, et il allait de porte en porte avec ses ballots de chiffons, silhouette si fragile qu'on se demandait comment il parvenait à marcher droit sous leur poids.

Et poings sur les hanches, elle reste un instant à me narguer, à la fois provocatrice et moqueuse, avant de disparaître. Pour quelle tâche ? Pour quel rêve ? *Ou dans quel trou du temps ?*

Cette glissade du monde qu'on tente de rattraper avec un fil de mots...

Lizzy occupée à tirer le fil de laine d'un tricot qui traînait au sol entre une cafetière cabossée et le carton à chapeau dans lequel elle venait de fourrager un moment, visiblement sans trouver ce qu'elle cherchait, l'abandonna brutalement.

- De toute façon il faut que j'en détruise,
dit-elle en allant d'un *Grotesque* à l'autre en Général inspectant ses armées

- il y en a trop dans cette pièce. Mais lequel ?

Je n'ai pas souvent vu Lizzy perplexe, se dit Hugo, elle a plutôt l'art de bondir d'idée en idée et les fils de son imagination sont aussi embrouillés que les résultats de son détricotage, *elle m'appellera à la rescousse pour remettre de l'ordre dans ce qu'elle s'applique si bien à désordonner*. C'est ainsi qu'elle avance sans hésiter, sautant à pieds joints dans ce qu'elle aime, simplement parce qu'elle l'aime. En attendant elle a raison, ces formes que j'ai nommées *Grotesques* prennent de plus en plus de place sur la moquette et aussi en moi depuis qu'à sa manière elle me les présente, soit en se contentant de les nommer avec une désinvolture évidente, soit en se lançant dans un petit conte dont je ne sais jamais s'il est inspiré par une de ces figures – et laquelle ? – ou l'inverse.

Finalement elle a repris son fil. Un travail de patience. Elle fait et défait constamment. Et comme je lui en fais la remarque

- C'est comme cette histoire du Chat jaune, je n'en ai jamais su la fin, dit elle.

-...

- ...mais je crois que personne ne la connaissait.

- Alors je cherche...

Pour l'instant le fil s'entortillait autour de celle qu'elle a appelée Minna.

...Prolongée par son jardin au-dessus du fleuve, la maison était comme un avant-poste sur l'estuaire où l'on voyait passer les pirogues de pêcheurs et surtout les grands transatlantiques qui rejoignaient le port ou le quittaient, défilant en revue devant eux, les enfants, fluide et gracieux hommage à leur suzeraineté incognito, sorte de constat d'existence réciproque et rendez-vous pris pour une date encore indéterminée, attestant à la fois la réalité d'un outre monde et celle du jour où un de ces bateaux les emporterait. Et nous allions les saluer dès qu'une sirène retentissait, nous précipitant au fond du jardin derrière le poulailler dégarni depuis que le python du ravin en avait dévoré presque toutes les poules, et soudain immobiles devant ces grands vases blancs qui avaient l'air de contenir tout ce que nous avions quitté, intimidés comme le jour où nous apercevions dans la main du vaguemestre la petite enveloppe bleue, ce bleu d'un ciel si lointain qu'il s'était comme terni en route et d'où s'échappait pourtant une vibration invraisemblable d'être du temps suspendu pendant lequel nos cœurs cessaient de battre. De cette feuille si fragile il nous semblait que s'échappaient des envolées de parfums, baisers et caresses, bonbons au miel ou tickets de manège qui sortaient du placard de l'encoignure les jours de foire...

Cet espace étroit d'une encoignure entre la cuisinière à charbon et le buffet chez mes grands-parents maternels, la plupart du temps je crois que j'y étais installé pour lire, et qu'une bombe aurait pu dégringoler sur le monde sans que je l'entende, *mais est-ce que c'était cela seulement que je voulais, que les adultes m'oublient, ou bien quelque chose comme l'impression de ne plus exister ?*, et dans la même maison (ma mémoire en fait une maison de poupée) il y avait aussi, à l'étage, un étroit couloir de penderie, en réalité rempli de petits livres à cinq sous que mon grand-père avait entassés là et que j'ai épuisés un à un. De leur parfum poussiéreux de rose j'ai tout oublié, mais pas cette certitude de m'être éclipsé de moi-même. Il y avait un vasistas qui

éclairait, un peu, ce couloir, « *Was ist das ?* » m'avait dit mon grand-père, « c'est ça l'étymologie », mon grand-père savait tout forcément et j'ai imaginé qu'il avait rapporté cette connaissance de la guerre de 14, j'en ai aimé encore davantage le vasistas. Et il y eut ce jour où abîmé sur le dos, dans la soupente, je fixais les yeux sur cette vitre où tombait régulièrement, lentement, une neige grêlée. Sur l'étroit rectangle où se passait cette terrible chose monotone, ce petit son léger quand la neige atteint la vitre, s'y écrase avec douleur, douceur, dirait-on, si on disait quelque chose, c'est justement ce qui était émouvant à cet instant, un écrasement et c'est tout, et *qu'en est-il de l'écrasement des hommes, aussi brut, aussi insignifiant que ce "floc" de la neige ? Un jour quelqu'un s'est jeté du haut de la tour Montparnasse. À mon oreille un bruit de détonation et c'est tout, floc et simplement une vitre un peu plus alourdie, un peu plus blanche, j'ai imaginé qu'un seul grain pouvait suffire. Sa formation, son trajet, son destin touchant de grain, au bout, tout au bout d'une chaîne de minuscules événements impossibles à décrire pour finalement faire exploser au-dessus de ma tête le rectangle mauve d'un infini de ciel.*

(Mai 2013 – Chaîne des minuscules événements qui tiennent aujourd'hui comme entre leurs serres – et si elles s'ouvraient tout tomberait peut-être ou s'effacerait comme n'ayant jamais existé –, ce que je tente de raconter – décrire ? – et que j'ai appelé l'Afrique faute de mieux, faute de savoir où commencent, où s'arrêtent les replis du temps en moi. Aujourd'hui dans ma mémoire, grotte des trésors perdus détachés de la vie comme d'un arbre, il y a tous ces vides. Et le temps des livres au rythme des flocons de neige. C'est là sans doute, dans cette sorte de couloir des livres et sous le ciel infini d'une étroite lucarne que j'ai appris l'affinité entre la lecture et la mort.)

- Minna, non, je ne peux pas la détruire, elle est au bout de la pelote, j'en suis sûre. Quant au chat jaune, quant au chat jaune...

Elle avait dû en tirer le fil pendant que j'errais dans le placard des grands-parents, car lorsque la lumière se mit à décliner dans la pièce (une heure qu'elle détestait et consacrait d'ordinaire à la chasse aux mouches comme s'il lui fallait extirper d'elle et du monde un ennemi invisible), elle se mit à nous lire – une lecture lente et douce du soir – à moi et Leo venu nous rejoindre comme souvent à cette heure, la suite du récit de cette étrangère si proche, "l'enfant Lizzy" comme je l'avais désignée.

Histoire du Chat jaune

Tandis qu'elle gribouillait avec ses crayons de couleur sur la page que Minna avait posée devant elle avant de partir à la boutique et que la grand-mère tournait dès qu'elle était pleine, trop de rouge disait la grand-mère, pourquoi mets-tu tant de rouge, *parce que c'est Dino il est rouge*, elle, l'enfant Lizzy, écarquillait toujours plus grand ses yeux comme pour absorber ceux qui lui parlaient

(et voilà ils sont tombés au fond et sont restés)

avec une tendresse si gourmande qu'elle avait l'air de les caresser. Et elle continuait "à dessiner", disait Mihail, "à entortiller les lignes rouges et bleues" disait la grand-mère, comme si elle suivait sur leur visage le fil de cette vie qui lui échappait. Car il y avait aussi les départs de ceux qui s'engouffraient dans ce qui ressemblait pour Lizzy à une bouche de lumière. Mais cela faisait partie de cette sorte de ronde sur un cadran astronomique dont elle, qui n'avait rien d'autre à faire qu'attendre, guettait les mouvements.

D'abord ils avaient tous un récit pour elle. "Le Chat jaune, tu connais l'histoire du Chat jaune ?" Non bien sûr. Un jour l'oncle Mihail était arrivé avec un chat mais la grand-mère l'avait

poursuivi à coups de balai, "on est bien assez nombreux comme ça là-dedans" disait-elle, et on n'avait plus revu le chat. *Le Chat jaune*, c'était bien sûr celui de Just le Chiffonnier, commençait la vieille Bruda.... Mais Lizzy ne saura jamais ce qu'a fait le chat jaune qui lui était pourtant destiné, enfin son histoire, parce que la grand-mère a déjà entraîné la vieille Bruda dans la cour où elles parlent durant des heures. *Le Chat jaune* et bien d'autres récits restent ainsi abandonnés à cause de la grand-mère, eux aussi entrent et sortent, disparaissent derrière la porte, comme le temps dont Mihail avait fait pour elle un dieu mystérieux qui tient au bout d'un fil toutes les choses, tous les êtres et toutes les paroles également. Un jour il lui avait dit que cette lumière qu'elle voyait c'était une route, et elle s'était imaginé que le monde était derrière la porte un ruban tout en longueur, puis elle avait craint que ce qu'il lui avait décrit comme une sorte de serpent jaune ne lui vole ces choses et ces êtres qui venaient danser dans la pièce pour distraire son immobilité de malade, et elle guettait avec plus d'anxiété l'arrivée de l'ombre le soir. C'est alors que Mihail lui avait parlé du Temps qui est au bout de la route, "il prend son temps" disait-il, "il examine tout ce qui arrive et tu ne sais jamais quand il va te le renvoyer." Elle aurait voulu dire que c'était peut-être pire de ne jamais savoir et d'attendre ainsi ce qui allait vous revenir, mais Mihail avait déjà saisi son harmonica, son sac de toile et un de ses innombrables chapeaux, celui-ci avec des rubans rouges qui descendaient jusqu'au col noir de sa veste, puis, dans une pirouette, avait disparu vers la lumière.

Après son départ elle avait senti qu'il y a dans l'absence une immensité qui la fait ressembler à l'amour et peut vous occuper finalement autant que tous ces objets qui jusqu'ici l'avaient rassurée. Et c'est ainsi qu'elle avait pris l'habitude de *jouer au temps*, disait-elle quand on lui demandait pourquoi elle regardait la porte avec tant d'insistance, imaginant qu'après tout elle aussi était au bout de la route et pouvait à force de volonté faire revenir vers elle ce qu'elle désirait. Et qu'un si petit espace puisse être envahi par la puissance et la lenteur du temps était un sujet de fierté, fierté peut-être de lancer un défi à la route dont les proies lui reviendraient, croyait-elle, à force de patience comme lui

revint un jour peu à peu la mobilité de ses gestes. Sans doute il y avait un prix à payer pour ce retour qui était la disparition d'autre chose. De cette disparition l'oncle Mihail se chargeait, passeur d'objets de la route à la boutique mais aussi peut-être de la vie à la mort et réciproquement, c'est ce que Lizzy crut deviner lorsque la grand-mère partit dans une caisse avec son médaillon qu'une main lui glissa au dernier moment, et probablement reviendrait-elle aussi mystérieusement que celui-ci.

L'histoire du Chat jaune c'était en réalité l'histoire de tous ceux qui venaient là. L'enfant Lizzy la réclamait à chacun, ils la commençaient mais ce n'était jamais la même, s'interrompaient ou en racontaient une autre qui captivait tant Lizzy qu'elle-même ne se souciait plus de savoir dans quelle trappe était tombé le Chat jaune ni s'il en ressortirait jamais. Au passage il avait grossi. Le Chat jaune de Bruda n'était qu'un autre aspect de la femme qui avait séduit Just « pour son malheur ». Le chat de Mihail était un acrobate musicien, en vérité le double de Just qui lui emboîtait le pas. Et Dino proposait un chat rouge qui aurait reçu un pot de peinture en passant sous une échelle, à temps sauvé par Just. Je ne parle pas de toutes les versions fantaisistes des *Ian bis*, aussi nombreuses qu'eux, ce que je sais c'est que l'histoire avait fini par être une sorte de mot de passe pour entrer dans la pièce, qu'ils clamaient tous et dès avant la porte, comme s'ils la déroulaient avec le fil de leurs pas, s'apercevant soudain qu'ils étaient arrivés et stoppant pile – leurs pas et le récit –, pour passer aux affaires qui les avaient amenés.

*

(Au-delà, oui, elle était toujours au-delà de la porte cette histoire, le chat n'était peut-être jaune que de la poussière de la route, ce ruban de temps où ils s'en allaient tous, où le dernier "À Dieu !" sonore qu'ils lançaient en franchissant le seuil dans l'autre sens, s'affaiblissait, s'éteignait, emporté par le crépuscule, pourquoi dans mon souvenir partent-ils toujours le soir, et l'histoire avec eux

rejoignant le pays inconnu, comme évaporée dans l'espace où ils disparaissaient, où ils ont disparu ?)

*

- Ta mère, disait *Nouna*, la grand-mère, sans aucune logique lorsqu'elle voyait sa fille sombrer dans un silence morne au retour de l'épicerie, ta mère ne s'intéresse pas au Chat jaune.

Lizzy regardait souvent la porte qui menait à l'épicerie, sa vitre sur laquelle on avait collé pour l'opacifier un papier que la lumière avait jauni, et qui, encore vaguement transparent, laissait deviner ce qui était pour elle les silhouettes d'un autre monde qu'elle regardait, fascinée, comme une plaque de lanterne magique. Mais il y avait dans ce regard autant de désir que de désespoir et de crainte.

Lorsque Minna tirait enfin le lourd volet de l'épicerie chaque soir, c'était le signal du retour à la vie de cette ombre que l'enfant avait guettée toute la journée. Mais souvent Minna ne revenait qu'à moitié parmi eux. Maussade, lasse, elle s'asseyait dans un coin, le regard vague, laissant la grand-mère s'activer au fourneau (elle, elle avait déjà fait sa part dans la journée), les trois sœurs se crêper le chignon,

- Ella était une prétentieuse, dit Lizzy, contre laquelle les deux autres faisaient front.

et Jordi et Don faire des roulés-boulés sur les bosses du sol inégal. Elle n'intervenait que lorsque Don, le plus bagarreur, sortait son couteau. Chacun finalement essayait d'attirer son attention. Avec la grand-mère c'était comme si elles s'étaient partagé les tâches si bien qu'elles n'avaient plus grand chose à se dire, le monde était en ordre. C'est-à-dire en désordre, ce désordre auquel il s'agissait essentiellement de ne pas toucher, une bonne part de leur énergie consistant à le maintenir en place. Rarement elles échangeaient des nouvelles, encore moins des opinions, qu'avait-il à faire, le

monde, de leur avis ? Alors elles se taisaient et Minna somnolait dans son coin.

Mais au moins à ces moments-là, pour l'enfant Lizzy, elle sort de l'ombre. Elle a ce visage carré, solide – placide ? – de ceux à qui on peut confier sa vie les yeux fermés, peut-être buté aussi, mais justement, on sait qu'elle ira jusqu'au bout, elle vous ferait traverser tous les fleuves et même en dansant car elle n'a pas toujours été cette masse presque sans forme, enroulée, enveloppée – abritée ? – sous une chape d'habits, effondrée jusqu'à l'heure du dîner sur un pouf – où diable Mihail avait-il encore été dénicher ce pouf ? À la place il avait emporté une lampe à alcool –, même elle avait été une jeune femme gaie et on lisait encore, par hasard, un éclair d'espièglerie dans ses yeux.

- verts, je crois, dit Lizzy

Mais ça c'était avant la guerre.

Ou soudain quand Mihail l'entraînait dans une valse. Alors elle redevenait légère. Belle.

Ces apparitions d'une autre mère plongeaient l'enfant Lizzy dans une mélancolie profonde. S'il y en avait deux, pourquoi n'en resterait-il pas un jour une seule ou même aucune, et même rien du tout de ce monde qui tournait autour d'elle et de la petite épicerie où les gens avaient l'air de se poser en attente de quelque chose – en attente de quoi ? – avant de glisser – c'était leur destin de glisser –, sur le ruban de la route par exemple... ?

- Alors au moins, ils reviendraient, avait dit Mihail à son dernier passage avec un curieux rire un peu triste.

Mais il continuait à rapporter à Lizzy les oiseaux qui enchantaient Boromil.

La première fois que Boromil était entré, il avait donné un grand coup de pied dans la porte, peut-être, oui, comme si on lui avait refusé l'accès à un trésor caché là, se dit aujourd'hui Lizzy, et il lui semble bien qu'étrangement c'est l'impression qu'elle a eue ce jour-là. Longtemps il a continué à cogner

- Peut-être toujours ? Ma mémoire s'arrête sur cette image
...

avec tant de force même qu'emporté par son élan il lui arrivait d'être comme projeté à travers la porte déjà entrouverte, et venait atterrir aux pieds de Lizzy où il restait affalé parfois durant des heures.

Elle, elle avait ri et battu des mains, réjouie par cette nouvelle façon d'entrer dans la ronde autour d'elle.

- Boromil ! s'était exclamée la grand-mère avec l'étonnement de voir un enfant non de sa connaissance mais plutôt surgi d'un monde auquel jusque là elle n'aurait pas cru. Puis elle avait haussé les épaules et était retournée à son fourneau laissant Lizzy médusée devant ce nouveau compagnon. Immobile celui-là. Et silencieux. Au début elle avait bien tenté de l'appeler en modulant son nom sur tous les tons puis avait abandonné, se résignant à ce qu'il n'ait aucun récit pour elle, ni chat, ni aucun objet. Il disparaissait des mois entiers et soudain on le voyait tous les jours.

Lui aussi Boromil s'était habitué sans doute. La première fois où on le vit lever les yeux, ce fut le jour où Mihail apporta pour l'anniversaire de Lizzy le premier oiseau - oui, il y en eut beaucoup - dans une petite cage blanche et dorée qu'il avait échangée contre le médaillon de la grand-mère - ce que celle-ci ignorait toujours, mais il avait fait un grand clin d'œil à Lizzy en l'empochant -.

Alors soudain on vit Boromil se lever et s'approcher, fasciné, de la cage où les ailes affolées se débattaient.

- Lui aussi, Boromil, affolé, ajouta Lizzy.

L'année suivante, ce fut une petite danseuse sur son socle de plastique - danseuse bleue, socle rouge -

- Oui, je la revois bien

que lui offrit Mihail.

Boromil passa la journée devant elle et Lizzy remontait sans cesse le mécanisme.

Elle se tut soudain et resta longtemps à rêver.

*

(C'est à partir de ce jour je crois, oui juste après, qu'il n'a plus cessé de me regarder. Les oiseaux, voilà ce que je revois. Les seuls qui ne s'en allaient jamais. Enfin si, ils mouraient, mais Mihail en rapportait vite un autre et c'était comme si c'était le même qui continuait à chanter. Ils se cassaient les ailes sur les barreaux de leur cage mais ils chantaient. Je leur répétais les formules magiques de Mihail, soyez sages, soyez sages, le monde reviendra... Pourtant un jour lui non plus n'est pas revenu. Ni personne. Ni eux. La chaîne des oiseaux qui se remplaçaient l'un l'autre, anonymes, et différents pourtant, aujourd'hui je le sais, a été rompue. Leur envol hésitant d'un perchoir à l'autre, les palpitations de leur douce petite vie sous les plumes, les battements de ce cœur caché, leur affolement dès qu'un étranger s'approchait de la cage - et tous avaient pris l'habitude de venir leur dire quelques mots comme ils le faisaient avec moi et comme si ces oiseaux étaient un peu de moi-même -, tout cela en miettes de mort un jour, la tendresse, la tendresse surtout, de ce corps d'oiseau que je voudrais pouvoir réchauffer dans le creux de ma main. Aujourd'hui je leur dirais qu'on n'a pas le choix entre être enfermé ou disparaître. Enfermé. Dans les limites de la cage, de leur corps, du monde, oui. Et peut-être leur raconterais-je une histoire pour les consoler.)

*

- La mémoire..

dit Leo qui avait écouté attentivement Lizzy qui venait de lire pour nous « l'histoire du chat jaune », d'où la sortait-elle ?, avec un hochement de tête qui agita ses longues boucles blanches. Un instant Hugo eut l'impression qu'il allait en faire surgir une pluie de souvenirs.

Souvent Leo venait voir où en était Hugo – et de plus en plus ces derniers temps où il errait pesamment comme s'il ne savait que faire de lui-même –, regardait la pile de feuilles monter sur le bureau, parfois proposant – un rire malicieux – de jongler avec elle, "et ça résoudrait tes problèmes, tu ne crois pas ? C'est lourd..." disait-il, comme s'il appréciait ce travail à son poids, "... "de vie" ajoutait-il, et c'était sa façon de manifester à Hugo non seulement qu'il avait bien compris ce que ce dernier lui en avait dit mais aussi sa reconnaissance pour l'avoir fait participer à ce qu'il se représentait comme un jeu secret. Souvent ils comparaient leurs métiers.

- On a toujours peur que tout s'échappe, avait-il dit un jour, et parfois on te lance une balle de trop, ou bien tu la reçois de travers...

Hugo avait vu des photos de lui quand il jonglait – Lea leur avait montré son album –, massif, presque aussi large que haut, solidement planté sur scène dans son justaucorps noir, un visage poupin encadré de boucles brunes, il aurait fait tourner la planète dans ses mains qu'il n'aurait pas eu l'air plus émerveillé, non on n'aurait pas pensé que quelque chose puisse lui échapper.

- Pour moi plutôt l'impression d'être à la poursuite d'images fugaces qui ne sont peut-être même pas les bonnes, comme si j'étais en possession d'un document falsifié ou comme si j'avais joué autrefois dans un film qui s'emboîtait dans un autre. Embauché pour un rôle dont je croyais comprendre le sens tandis qu'il en avait un autre que j'ignorais.

Il est là, Leo, enfoncé dans son fauteuil, un sourire doux aux lèvres. On ne sait pas s'il rêve, s'il écoute, ou si cette petite flamme dans ses yeux est sa façon d'aider Hugo comme il ferait d'un lutteur dont il suivrait les mouvements.

Pesant de toute la masse de son amitié en face de lui. Parfois il se contente de tirer quelques bouffées de sa vieille pipe en terre – de Venise, précise-t-il avec fierté – et il repart comme il est venu, sans prévenir. Ou bien ils restent longtemps tous les deux, sans parler, juste un mot, une phrase qui fait surface. Deux nageurs dans le même courant.

Ces moments de paix masculine rappelaient à Hugo ceux où il s'était trouvé seul, autrefois, avec son père, deux ou trois fois seulement lui semble-t-il (dont il puisse se souvenir en tout cas), et si loin qu'il n'en retrouve que la sensation d'étrangeté, *le long de cette rivière je crois, où il allait pêcher, même pas l'orgueil d'accompagner ce père aux paroles rares, enfant élu, grandi soudain, initié franchissant le seuil d'une identité attendue, convoitée, à vrai dire il me semble que je n'ai jamais cru – osé croire ? – appartenir au même clan que cet homme taciturne, absent, isolé au milieu d'une tribu féminine, plutôt une sorte de crainte qu'il y ait eu erreur sur la personne, écoutant le silence de la rivière (du trou d'eau ?) comme si une catastrophe imminente se préparait.*

Il y a longtemps que Leo est parti et Lizzy endormie lorsque Hugo s'empare à nouveau de la feuille fragile du temps dans lequel leur grand-père les entraînait.

...Et c'était comme si nous venions de déposer tout notre petit bagage d'images dans un de ces wagonnets suspendus qui s'élancent dans l'espace dès qu'à l'autre bout on tire la corde d'une poulie. Au bout, comme tout au bout de la lunette d'un kaléidoscope, nos grands-parents s'assemblaient en cristaux dont l'un contenait leur image désolée sur un quai de gare, l'autre où ils se tenaient devant une porte bleue, intimidés et soumis, et tant d'autres images aussi qui n'étaient parfois que des découpages bizarrement réunis dans les morceaux choisis de la mémoire et au mépris de toutes les dimensions de l'espace et du temps, la plaque d'une cuisinière à charbon qu'une main noueuse, déformée par l'arthrose, soulève, un béret noir rajusté sur

une touffe de cheveux blancs, de grands yeux bleus qui voguent au milieu d'un visage ridé. Lorsqu'enfin notre mère nous faisait asseoir en cercle autour d'elle pour la lecture solennelle de la lettre d'abord, puis du conte attendu avec impatience, nous avions changé de temps, revenus soudain à l'époque d'avant la dérive des Continents lorsque l'Afrique n'était pas encore séparée du jardin du Notaire où les enfants – nous –, jouaient tout le jour, et sautaient à pieds joints de la parole à la réalité, où les événements, les êtres et les choses n'étaient pas séparables les uns des autres, baignant dans une sorte de flux dont il ne reste plus, se dit Hugo, que le souvenir d'un battement continu et monotone, avant que le grand-père invente pour eux la succession des lettres et des jours.

Celle du Temps...

Si loin, en Afrique, nous n'étions pas sûrs de vivre le même que celui qui était resté avec nos grands-parents sur le quai d'une gare. Voilà sans doute ce qui troublait tant Anna, et nous à sa suite (mais d'une certaine façon nous eussions suivi Anna au bout du monde, au bout de son monde), l'amenant à formuler sa théorie des "trous du Temps" sinon rassurante du moins à laquelle se raccrocher.

À l'espace fracturé de nos vies peut-être fallait-il que réponde un temps fracturé ?

D'ailleurs y avait-il encore un temps là où nous n'étions pas ? Il avait dû se replier sur lui-même comme un immense parapluie, pour s'ouvrir et nous contenir à nouveau à notre retour. Ou bien, s'il existait ce Temps, alors c'était une sorte de ruban lisse, continu, un film tiens, qui se déroulerait hors de nous, et nous avions la possibilité d'entrer dans ce film et d'en sortir, je ne dirais pas à volonté, mais, parfois, par une sorte d'accident de la rêverie peut-être, et à présent, écoutant les mots de la lettre bleue, nous étions revenus à ces dimanches où le grand-père nous menait au bord du canal et nous contaît le monde à sa façon...

Il y avait là quelques barques verdies dans lesquelles on montait parfois. Transparence à contre-jour des feuilles d'arbres, des robes qui tournaient lentement au bout de l'allée et revenaient, des mèches égarées de chignons et qui tremblaient comme des fils dorés d'araignée, la barque traversait l'ombre des saules, glissant sur un royaume de mousses et d'algues, nous transportant vers le crépuscule "et le monde des morts" disait Anna qui lisait alors les Contes égyptiens. "Un roi fou s'est noyé" disait grand-père en chuchotant tandis que la barque descendait jusqu'au pont des Guichetiers où sont les abattoirs de la ville, puis on revenait vers le port, "et il a transporté son royaume au fond de l'eau" continuait-il, "tout son or aussi ?" demandait Plume, "tout son or et le velours et les dames aux gorges rondes..." "nues ?" lançait Sophie qui tentait toujours de le choquer, mais il souriait sans répondre et d'ailleurs plus personne n'écoutait.

À plat ventre à l'arrière de la barque, je regardais se dessiner sur l'eau des ombres fantasques de Carnaval, arabesques et palais effondrés dans le sillage des rames, arlequins qui s'esquivaient au coin de pierres roses, la magie de l'heure faisait trembler un Polichinelle sur la surface dorée et Colombine effeuillait un nuage. Mais tout ceci c'était quand la surface de l'eau était comme un ventre plat, lisse et serein de jeune fille. Tout à coup, parfois, il y avait des remous gloutons qui appelaient à eux avec une contraction viscérale les glissades et les esquisses de ce monde horizontal. Peut-être alors tombions-nous tous au fond du royaume dont parlait mon grand-père, je ne sais, cela fait partie dans ma mémoire des étranges inventions du petit homme qui ramenait au port, dans sa nasse, quand il faisait déjà nuit, quatre têtes ensommeillées. Mais il rassemblait ferme la troupe. "Et le roi ressuscita" disait-il en ouvrant la marche et sachant sans doute que de toute façon il y aurait peu de questions à cette heure tardive, même de l'impatient Sophie et de l'innocente Plume,

mais dans quel rêve était donc Anna dont la main n'avait pas quitté la mienne et dont je sais maintenant qu'elle me transmettait toutes les couleurs du paysage, parfum d'eau, parfum trouble où, si je reviens en arrière, je reconnais une magie diffuse, celle qui vous prend, enfant, à aimer le monde par tous les pores, envahi, inondé de cette présence jusqu'à tout oublier, et descendre en noces somptueuses rejoindre le roi de la mort. Sans doute, quand j'émergeais de ce demi-rêve demi-sommeil, quand je sortais de l'histoire et entraais dans une autre, trébuchant sur la rive et m'accrochant au paletot mal défini d'Anna ou de Plume, quand je suivais la baguette du grand-père et de vagues silhouettes devant nous, toutes, au retour du repos d'été, rentrant à regret vers la ville, sans doute je ne pouvais démêler comment se nouaient l'amour et la mort et la vie au fond de l'eau. Je ne le sais toujours pas, mais les marais mouvants et glauques, les lentilles vertes qui tremblent d'un bloc quand la barque avance, la feuillée profonde, épuisée, retombante, des saules crépusculaires, me donnent toujours, non pas de la mélancolie mais un violent et éblouissant désir du "soleil caché au fond de l'eau" comme disait Anna...

*

- Tu tires la corde de la poulie ? dit Lizzy interrompant Hugo au milieu de la phrase qu'il venait de lire, *ce qui est inhabituel de sa part je dois le dire*, et pointant un doigt sur le dernier mot. Il passe un instant dans ses yeux un éclair de reconnaissance amusée puis elle revient tranquillement à sa dernière *Grotesque*..

- Maleka, dit-elle en me la désignant fièrement.

J'ignore qui est ou était Maleka mais cela ne dérange guère Lizzy.

- C'en était une qui était sèche comme du vieux bois rongé par les vers, et quand elle levait les bras au ciel on aurait dit que c'était pour défier la foudre... (*silence*). Elle avançait, en parlant, ses vieilles lèvres fripées avec une

moue qui semblait... (*silence*)... dégoûtée de la vie et du monde, oui, dégoûtée, insista Lizzy. Une grand-mère sans enfants ajouta-t-elle.

Hugo n'avait guère d'expérience de grand-mère que la sienne, et celle-ci avait un visage toujours humide d'une tendresse qui donna à sa plus grande vieillesse, 80 ans oui, l'épanouissement rose d'une chair d'enfant, *vais-je décrire la grand-mère ? Non*. Avec tant d'eau elle avait dû semer bien sûr, se dit-il sans bien comprendre pourquoi cette idée lui passait par la tête, mais c'est vrai que tout poussait autour d'elle et particulièrement eux, les enfants, mais aussi une vigne minuscule le long d'une terrasse en fer-blanc construite au-dessus de la fosse d'aisance – oui, parce qu'à l'époque... – et un parterre de bégonias dont les pots se contorsionnaient pour tenir tous dans un espace étroit au milieu de la cour.

- Bon, une grand-mère jardin, dit Lizzy conciliante. C'est peut-être parce que Maleka n'avait pas d'enfants qu'elle n'avait pas de jardin. Pourtant Maleka...

Et ses yeux repartirent jouer dans le vague où se trouvaient des êtres que de temps en temps elle tirait d'un chapeau et nommait puis abandonnait à leur sort...

Hugo n'avait que sa grand-mère à disposition de son imagination pour tenter de comprendre ce que Maleka avait à voir avec des enfants ou un jardin. Encore si c'était un grand-père ! Celui qui nous halait avec son fil de mots était un connaisseur en la matière. Des enfants n'en parlons pas il en était un lui-même, et pour ce qui était de ce jardin du notaire où il entraînait ma mère – et nous bien plus tard, mais le charme s'était enfui, il préférait somnoler –, il en fit, je crois, un des premiers contes à mesurer le temps d'Afrique, qu'il avait intitulé, autant qu'il m'en souviene, « Le jardin élastique ». Un jardin qui avait la propriété de rétrécir et de grandir, non pas à volonté mais à certains moments et pour une certaine durée, notamment lorsque quatre enfants, Estane, Ouestine, Sudume et Nordus, désertaient le poste dont ils avaient symboliquement la garde, ce qui leur arrivait trop souvent au gré du Narrateur dont néanmoins

perçaient la compréhension et une pointe d'envie pour cette "maladie de la fugue" qui les menait au bout du monde dès que retentissait le premier contrepoint mélodique d'un certain air. Un jardin de notes donc pour ce grand-père musicien qui avait bien tenté, mais sans succès, d'arrêter le temps – leur temps – en rondes blanches et noires sur le quadrillage du papier, faute de quoi il tentait de s'envoler avec eux par les mots, les tenant, sans le savoir, serrés au piège de ces derniers.

J'ai oublié les aventures de ces "explorateurs du temps", chaque rétrécissement du jardin à leur départ étant l'ajustement à la taille d'une lentille de télescope à l'intérieur de laquelle ils disparaissaient pour un voyage interplanétaire dans les millions et les millions d'années qui avaient précédé, mais je sais que le retour s'accompagnait d'une éclosion de "trésors" – c'est ainsi qu'il les appelait – comme si ceux-ci avaient été semés par l'absence ("tu vois que Lea avait raison, l'Absence c'est l'Amour" me dit Lizzy à la dernière relecture du texte, plus tard, bien plus tard, Lea n'était déjà plus) et dont chacun, en s'épanouissant, agrandissait l'espace de la taille de sa fleur. Au creux de chaque corolle logeait un des chiffres du temps dont ils pourraient reconstituer le secret à leur arrivée. Mais dès qu'ils posaient un pied sur le sol du jardin enchanté, le nombre des "corolles-trésors" se multipliait à l'infini.

Glissade. Lizzy qui a filé dans son rêve ne me renvoie plus la balle, et je reste avec le visage poupin de ce petit bonhomme qui se glissait entre les pages de papier avion le temps d'un clin d'œil, puis retournait à sa case lointaine (la petite porte bleue ? le quai désert ?). Lui, il avait fait son travail, c'était le génie de l'écriture qui s'évanouissait alors en fumée. Une bonne blague finalement. Longtemps je crois – peut-être encore aujourd'hui ? – j'ai gardé l'image de ce grand-père intarissable en calembours et autres jeux d'esprit et de langage, dont les contes n'étaient finalement qu'une variété, mais elle hésitait, cette image, avec celle d'un deus ex machina et un sentiment de respect sacré.

Décidément le petit homme avait à voir avec le surnaturel, il est vrai que je n'appris que bien plus tard qu'il avait été curé, ce qui au reste me parut à l'époque n'avoir été qu'une autre de ses blagues. À tort bien sûr. Ce n'est pas la moindre des injustices qu'on fait aux autres que de les ranger dans la case qui nous convient le mieux. Lui, sans doute, était plutôt occupé par ce qu'il tentait en réalité de saisir, un fil à rembobiner le réel, tirant, hissant jusqu'à lui, nous bien sûr, mais aussi toutes ces ombres qui lui échappaient, celles de sa propre vie (formes incertaines, ébauchées, parmi lesquelles était le curé), cette glissade du monde qu'on tente de rattraper avec un fil de mots.

...Nous étions encore dans les barques et avec lui aussi, ce grand-père, dans le jardin africain. C'est que l'espace et le temps n'ont pas la même signification pour les enfants que pour les adultes : quitter un lieu c'était seulement se dédoubler. À vrai dire c'est l'Afrique qui leur avait appris le temps. Avec l'aide du grand-père. Mais le soir, je les entendais depuis mon coin de véranda, ces sœurs, qui recommençaient l'histoire de leur journée, et celle du grand-père, emportées - et moi avec elles - à l'intérieur de cette parole où rêver la masse brute, indéchiffrable, des choses et des êtres, pris, comme enchâssés, dans un masque de soleil et de chaleur, tel qu'il faudrait en chercher le secret toute sa vie...

Ces voix qui avaient l'air de se pencher sur le berceau du monde...

Lizzy laissa tomber brusquement la poêle dont elle tentait de faire le ventre de *Grotesque n°7*, les bras tendus dans une sorte d'imprécation vers je ne sais quel ciel, *elle ressemble, dans ce maillot vert qui moule ses seins étroits, à un serpent prêt à attaquer, les yeux rivés sur sa proie, et fit dégringoler tout l'édifice, déclarant mystérieusement*

- Les vrais morts, moi je sais où ils sont...
avant de s'emparer d'une plume à la dérive sur le lourd tapis de laine et de la déposer délicatement, lentement, comme si elle accomplissait une sorte de cérémonie d'un rituel sacré, sur un empilement de carnets où je reconnais tous ceux que j'ai cherchés vainement ces temps-ci. *Grotesque n°7* n'aura peut-être pas de ventre mais grâce à eux une colonne vertébrale. Bien fragile...

...Et leurs voix plus fortes que tout. Du coin où j'étais je les entendais, oui, brochant l'aurore de ce qu'elles seraient un jour, cousant, et très vite tirant le fil, l'aiguillée si longue qu'elle pourrait tisser l'Univers, elles l'auraient fait volontiers d'ailleurs mais elles manquaient de temps, cousant un morceau de ciel qui allait s'échapper, parlant, avançant, fleurs surgies, se faisant surgir, de cette parole, ce que j'entendais dans leurs voix, garçon dépassé, arrêté, cloué à son silence, enviant non l'agilité avec laquelle je ne cherchais même plus à rivaliser, mais ces bâtisseuses que sont les femmes qui descendent les briques, les montent, les remontent, font dégringoler les murs, en édifient d'autres, soufflent les parois de verre entre les regards et passent de l'autre côté, inventent, oui inventent, et installent la réalité au cœur des mots...

- Leurs voix plus fortes que tout ? Plus fortes que...

Elle hésitait

- ... ?

- Plus fortes que *Les Vieilles* ?

finit par demander Lizzy d'un ton soudain emphatique

-...comme celles qui transportent une bombe sous les paniers de leurs jupes, leurs jupons, toutes les épaisseurs de blouses, manteaux, pèlerines, capuches, sous leurs châles aussi et même leurs voix ? Comme celle qui loge sous le pont avec Frère Jean ?

- ... ?

- Enfin celle-là ou une autre. Toutes les vieilles transportent des bombes. Sans doute parce qu'elle connaissent déjà l'avenir.

- Elles ont peut-être une histoire, non ? lança Hugo avec l'espoir d'en savoir plus. Mais Lizzy s'était déjà rencoquillée.

- c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'histoire, dit-elle. Justement. Sous le pont *des Quatre Vents* ils sont tous là, les clochards, et quand tu passes c'est eux qui t'en disent de belles, qui te disent d'avancer, "*viens voir un peu, tu sauras ce que c'est que la vie*", qu'ils m'ont dit, mais finalement c'est moi qui les ai fait rire et ils m'ont dit de revenir...

Et elle s'était, disant cela, Lizzy, entouré la tête de son bras droit comme d'un châle, tordant son visage dans une curieuse grimace qui la faisait ressembler à une vieille balafrée. Je n'ai pas su ce qu'elle avait inventé qui les avait fait rire mais elle y est retournée souvent ensuite, c'est sûr, leur portant ses "trésors" – souvent des restes de *Grotesques* – et rapportant au moins autant d'objets – mais pas de bombe –, boîtes de camembert délavées, tessons de bouteilles, chiffons entortillés sur eux-mêmes ou fils de fer qu'elle s'est mise à reconvertir aussitôt en une horde de minuscules personnages. Elle continua à me parler de la vieille. *Malva* dit-elle, *elle n'a pas de nom alors je lui ai donné celui-là.*

- ...ils en disent tout de même de belles, *Malva* surtout, "*avance donc, avance donc*" qu'ils disent. Tu avances et ils sont là, avec comme une rigole sur le visage, le canal d'écoulement de la vie – et il en a coulé beaucoup, mais à

présent seulement du rire –, voilà l'avantage d'être vieux et de savoir...

Hugo attendit longtemps l'histoire de celle qui logeait sous le pont. Jusqu'au jour où Lizzy déposa soudain devant lui une liasse de trois pages d'une fine écriture, ses *pattes de mouches*, et quitta la pièce non sans laisser traîner son regard à la recherche d'une mouche. *Ou d'une petite vieille peut-être*, pensa Hugo, *une petite vieille qui avancerait le long de la vitre avec sa bombe bourdonnante en elle. Une petite vieille que le monde pourrait écrabouiller comme une mouche ?*

Histoire des Vieilles

Toute la journée affairée à ses fourneaux, ses paniers à tresser et ses ravaudages, la grand-mère - *Nouna*, disait l'enfant Lizzy, et le nom lui était resté - allait et venait en maugréant pour elle-même comme si elle ne voyait pas Lizzy dont aucun mouvement ne lui échappait pourtant. De son côté celle-ci, penchée sur quelque dessin, un jeu de boîtes en carton que Mihail avait fabriqué pour elle, ou un gâteau qu'elle émiettait patiemment, suivait l'activité de *Nouna* avec une attention qu'elle se gardait bien de manifester. En réalité chacune à sa manière s'était tellement incorporé les mouvements et presque la respiration de l'autre qu'elle pouvait les accompagner d'une sorte de regard intérieur, sonde déléguée par la tendresse, celle, bourrue, de la grand-mère, et celle, inquiète, de Lizzy. Est-ce que *Nouna* n'allait pas se volatiliser elle aussi, avalée par la route poussiéreuse et jaune derrière la porte ? Il y avait heureusement, quand tous les enfants étaient à l'école, les jours immobiles qui la rassuraient, où se répondaient seulement le ronflement du poêle et les grognements de la grand-mère. C'était déjà bien assez de l'agitation de l'épicerie, d'une mère à éclipses - "un baiser, un baiser", réclamait Lizzy dès qu'elle voyait celle-ci entrer, mais déjà la petite vrille de la sonnette avait retenti et Minna s'était précipitée, emportée par le tourbillon de sa lourde jupe bleue -, de

tous ces objets qui disparaissaient dans les sacs de Mihail (ou parfois dans sa main car il s'amusait à lui faire des tours de prestidigitation), et de ces figures qui venaient l'enchanter trois petits tours et puis s'en vont, *Ian bis* fantômes de fantômes qui se dupliquaient à l'infini, Alfredo dont la grand-mère affirmait qu'il portait sur lui l'odeur de crasse de la prison, et elle l'expédiait aux bains publics dès qu'il passait le seuil, ou encore cette ribambelle d'enfants, colporteurs, mendiants du quartier et d'ailleurs, que la boutique attirait à toute heure, dont certains restaient plantés là à la regarder, elle, Lizzy, lui tendant une image, un sucre d'orge, ou rien - certains lui parlaient ou tentaient de jouer un peu quand *Nouna* tournait le dos -, d'autres venus pour la grand-mère et qui caressaient les cheveux de Lizzy machinalement sans la regarder, comme on fait avec le chien de la maison.

Il y avait aussi, entrant par une porte - celle de la boutique - et sortant par l'autre - celle de la rue -, faisant l'admiration de l'enfant Lizzy, non pour ce tour dont elle se serait vite lassée, mais pour leur réserve inépuisable d'histoires, *les Vieilles*.

Comment les appeler ? *Les Messagères* ? Oui peut-être, car elles n'arrivaient jamais sans une cargaison de nouvelles qu'elles venaient confier aux oreilles de la grand-mère comme ces offrandes votives qu'on dépose aux pieds d'un Dieu. Peut-être messagères seulement parce qu'elles étaient vieilles, saisissant à leur manière un bout du ruban tourbillonnant de la vie qui s'enfuit, et non seulement porteuses de nouvelles, en général catastrophiques. Du moins était-ce celles-là qui faisaient monter leurs voix à un diapason élevé et alertaient Lizzy. Celle-ci aurait volontiers suivi leur appel de sirènes si la porte de la cour n'avait été aussitôt refermée sur leurs silhouettes par la grand-mère.

Lorsque la petite porte jaune de l'épicerie avait l'air de s'envoler, déchaînant un tourbillon de poussière sur le seuil et autour des charnières, c'est que la vieille Bruda venait de la pousser et n'allait pas tarder à paraître dans l'encadrement. Peut-être la petite porte était-elle aussi lasse que la vieille Bruda d'une vie de misères trop longue, et néanmoins toutes les deux étaient animées encore d'une belle vitalité quand elles se heurtaient l'une

au chambranle, l'autre aux clients entassés à certaines heures dans la minuscule épicerie de Minna. Mais la porte produisait un petit couinement tandis que Bruda élevait sa voix sonore au-dessus des autres. Il n'est pas possible de pousser le parallèle plus loin, sauf qu'elles ont disparu toutes les deux, probablement dans la même explosion. Pour le reste, la vieille Bruda entendait bien signifier qu'elle était un être humain capable de ce fait d'avoir un avis sur tout et tous, ce que ne pouvait faire la porte malgré tous ses efforts de couinement, pourtant elle avait sans doute également un avis. Il est vrai qu'on ne le lui demandait pas, mais celui de Bruda non plus, et celle-ci rabattait brutalement le caquet de la porte en la repoussant sur ses gonds, une façon surtout de faire de la place à son imposante personne dans la boutique déjà encombrée non seulement par d'autres clients mais par un désordre de caisses et cartons en tous genres, Minna ayant depuis longtemps renoncé à replacer sur les étagères les produits que Mihail déplaçait pour faire main basse sur ceux qui le tentaient, et haussant les épaules lorsque sa mère se plaignait de ne pas trouver ce qu'elle cherchait les jours où elle tenait le commerce en son absence.

Généralement, l'arrivée de la vieille Bruda sonnait pour les oreilles de Lizzy le début d'un concert de plaintes en canon, chacune emboîtant sa voix en dégradé derrière celle du chef de chœur qu'était Bruda, mais il y avait aussi les heures de conciliabules où tous les sons s'affaiblissaient, s'affadissaient jusqu'à n'être plus que le plain-chant d'une cantilène grégorienne où l'oreille exercée de Lizzy distinguait, bien qu'elle n'en comprît ni l'origine ni le sens, les ailes noires de quelque menace planant au-dessus du monde, de la ville, du quartier, de la boutique et peut-être d'elle-même ligotée à sa chaise haute, en même temps qu'une étrange sérénité, et c'était probablement le rôle de ces voix de basse continue que d'exorciser à leur manière menaces ou interdits.

(Sauf que le jour de l'éclair blanc...)

Il y avait aussi les matins d'hiver où la boutique devenait une marmite fumante après que Bruda eut repoussé, et par deux fois, la petite porte jaune aux verres dépolis sur le monde gelé de

la rue où non seulement les arbres, les trottoirs, mais les rares passants ressemblaient à des statues blanches. Alors, dans le matin mal réveillé et la buée des respirations groupées autour du poêle, c'était plutôt un chœur de corbeaux-sorcières, voix surgies de silhouettes qu'on ne distinguait pas les unes des autres dans la pénombre de la pièce, sortes de tours de jupes et jupons de laine noire superposés pour la traversée du froid.

Lizzy les aimait ces silhouettes et ces voix qui avaient l'air de se pencher sur le berceau du monde, gémissant, opinant, désapprouvant, tout au long d'une ligne mélodique que de son recoin l'enfant déchiffrait, oui elles étaient des sortes de tours de guet, Mères veillant, surveillant avec une affection inquiète les caprices, maladies et malheurs d'au-delà de la porte, les accompagnant, et pas seulement avec leurs voix mais tout leur corps, penchant à gauche, penchant à droite, hochant la tête, levant les bras, haussant les épaules.

Sur la chaise où on l'avait juchée, l'enfant Lizzy était rassurée par ce bourdonnement, renseignée par ses inflexions montantes, descendantes, qui passaient de la tendresse au cri de guerre, s'attardaient, frémissaient, repartaient, entraînant avec elles ce qui était pour l'enfant l'unique musique du monde.

Parfois certaines avaient un nom, Bruda, Maleka, Ginai. Celles-là c'était celles qui passaient de la boutique à la pièce en contrebass en se heurtant au linteau pour rendre visite à la grand-mère et tenir conciliabule avec elle. Elles avaient alors un âge, un visage, des yeux qui scrutent les choses, elles redevenaient des femmes qui chacune attendaient leur lot de vie. Mais c'était mieux, pensait Lizzy, lorsqu'elles étaient ce monolithe anonyme dont parfois un mouvement lui faisait apercevoir un pan de roche noire.

Inséparables de ces murs, elles en étaient l'histoire, la voix, longue file de femmes qui, du plus loin du passé avaient transporté le monde dans leurs paroles jusqu'ici.

- pierres de ces murs et soufflées un jour avec eux, a dit Hugo lorsqu'ils en reparlèrent.

- et cependant elles sont debout... répondit Lizzy.

Oui, Maleka était une amie de la grand-mère, de celles en tout cas qui venaient lui livrer sa dose quotidienne d'informations. Ou de *Malheur*. Un malheur qu'elle invectivait. Pour cela il y avait de quoi faire dans la rue, sans parler du quartier. La femme d'Otto, le cordonnier, était morte en couches, la petite de Joseph, le cafetier, avait la typhoïde on ne savait pas si elle allait s'en tirer, la serveuse Joanna, une raclure, une traînée, était tous les soirs avec les soldats au Pont des Guichetiers, et sa mère, la vieille folle vous savez bien, qui allait passer ! La misère, le mal d'amour, mais aussi la guerre, les rationnements, les bombardements, elle venait en parler chaque jour. Pourtant ce n'était pas, je le sais, pour s'en réjouir. Maleka, sèche et triste, se faisait un devoir de parler du monde, de dérouler la liste de ses malfaçons, les annonçant comme ces laquais anciens le visiteur à la porte du palais.

(et peut-être, mais c'est moi qui le suggère, vaguement consciente du rôle essentiel, quoique caché, de ses paroles pour la marche des choses.)

Son amie Ginai, elle, qui ne la quittait pas et suivait ses discours avec de larges hochements de tête d'approbation, avait un air plus doux qui plaisait à Lizzy, et les bajoues de cette vieille peau crémeuse tressautaient à chacun de ses mouvements (elle souriait beaucoup) lui donnaient l'envie de s'en emparer comme d'un gâteau lorsqu'elle s'approchait.

Lui sans doute ne verrait jamais qu'une feuille blanche. Mais il se dit que c'était sans importance. Et il continua...

C'est peut-être ce qui m'attire tant chez Lizzy, se dit Hugo avec un rire en observant celle-ci tandis qu'elle partait à la pioche des objets disparates abandonnés et entassés sur la moquette, butant souvent sur l'un d'eux ou revenant soudain en arrière comme saisie d'illumination, ayant trouvé sans doute le gant qui deviendrait un chapeau ou le frisbee dont elle ferait une collerette. Ma vie comme ses personnages, se dit-il, faite de pièces et morceaux restés en vrac dans ma mémoire.

- Tes vieilles... elles tirent le monde derrière elles. Mais c'est la parole qui est plus forte que tout, non ?

Tandis que Lizzy me regardait, perplexe et aussi avec une vague condescendance, je songeai soudain à ce grand-père qui m'avait transmis la parole. Comme un flambeau ? Son entreprise à 92 ans de noter sur des carnets *"tout ce qui voltige dans la solitude de ma chambre. Écrire ! Pour moi seul"* m'avait toujours fasciné.

À vrai dire ses Carnets m'ont suivi au bout du monde, fraternisant avec mes propres carnets que je préfère appeler calepins, terme apparenté, au moins par l'euphonie, à "galopin" qui a quelque chose de plus ludique et sautillant, comme l'étaient les idées impromptues, désordonnées, que j'y consignais. Quant à ceux de mon grand-père ils m'étaient plus précieux qu'un talisman. J'ai cru longtemps que la vertu de ces deux carnets au fond de ma valise était de transporter à 10000 kilomètres de chez moi et dans la brume jaunâtre de chambres d'hôtel désolées, mon histoire et mon identité. Mais c'est aussi et surtout l'intensité de cette vie réduite à une tête d'épingle (et dans l'ombre tout un univers ignoré), ce point minuscule d'une vie, signe de l'effort d'un homme, point parabolique auquel tout finit par se réduire, qui a maintenu

pour moi à l'horizon la ligne incertaine et inachevée de l'écriture. La ligne de ce qu'on n'atteint jamais.

Ses carnets, mon grand-père me les a, à sa mort, nommément légués. Je les ai lus et relus avec la curiosité irritée que l'on a pour une œuvre incomplète, comme si la suite allait apparaître et me livrer une clé. Il me semblait toujours qu'ils allaient combler les vides, jouer le rôle de cette petite écriture qui nous arrivait en Afrique, drôle et un peu mystérieuse aussi, qui remplissait l'espace et le temps à sa manière sans que nous puissions en comprendre le véritable sens. Qui nous racontait une histoire comme un fil qui allait non seulement nous rejoindre mais jalonner le temps de notre absence. Et derrière elle en vérité, il y avait celle que je ne voyais pas alors, la leur, celle du petit grand-père et de sa femme à la haute stature tout au bout du quai, lui commençant à dévider son fil de mots qui nous tiendrait jusqu'au bout du monde, nous faisant entrer ainsi dans la lignée, nous donnant notre place – comme dans ces rondes où la main saisit au passage celui qui n'y était pas encore, *Entrez, entrez dans la ronde, Y'a d'la place pour tout l'monde, Entrez, entrez dans la ronde, On va faire le tour du monde* –.

Le tour du monde, oui. Et du Temps. C'était cette parole qui nous tenait serrés au bout de son fil, nous les enfants perdus alors dans tout ce fouillis de verdure, reliés par elle pourtant, à eux les grands-parents au bout du quai, et comme si derrière eux se pressaient non seulement des visages inconnus mais toute une vie, un monde.

Oui, c'était seulement deux minces carnets noirs à reliure usée. Je n'y lisais rien que des notes, des citations, des relevés de compte, des heures de rendez-vous, des réflexions. Et au milieu de cette cacophonie d'une vie, de ses hasards, des éboulis de son histoire, émergeaient quelques souvenirs, une page ou deux au plus peut-être, des notations brèves comme s'il avait eu le projet de les étoffer plus tard.

Juste une trame squelettique mais où passaient les Ombres d'une vie, cette Mère qu'un enfant curieux et impatient admire "le nez au bord de la table", tapi près d'elle, rassuré sans

doute par la chaleur du four et des gestes nourriciers – cette arrière grand-mère au bonnet blanc dont j'ignorerais tout sans le miracle de deux lignes, à jamais figée en moi dans le rôle que choisit pour elle la tendresse de son fils –, quelques mots parfois sur l'erreur d'une vocation religieuse, et aussi le rêve d'un enfant qui aperçoit, derrière des oiseaux dans leur cage, le monde, les océans et les nuages, des guerres, le malheur et la mort, tout un siècle où les secousses de l'Histoire sont venues brûler le temps des hommes en couchers de soleil sanglants tandis que s'égrenaient pour les prisonniers les *"notes mélancoliques du clairon sonnait le couvre-feu aux soirs du camp de Nuremberg"* – écrivait mon grand-père –, notes lancinantes qu'il nous transmet en les jouant sur son piano désaccordé, les yeux perdus dans le vague, extatiques, et qu'il a consignées consciencieusement, *"do fa sol la sol fa - sol la si la sol - do la fa sol la si la sol - Peu de survivants maintenant des camps de prisonniers de Nuremberg et d'Erlangen"* – *"si sol mi fa fa sol la - sol fa sol fa sol fa..."*, ou ces quelques lignes sur un paysage d'été et le sauvetage linguistique d'un terme de patois repêché entre les longues algues d'une rivière, celle de son enfance.

Enfin, un jour, la mélancolie de celui qui appartient à un temps englouti, étonné d'être *"devenu le vieillard que j'imaginai étant jeune"*.

Deux carnets. Quelques brefs récits au passage, de *"malheureuses histoires"* disait-il. *Malheureuses histoires* oui, et figures menues, juste silhouettées, restées en lui toutes ces années, à présent posées entre les pages de ces deux minuscules carnets pour que je les découvre.

Une vie. Un homme. Quelques lignes.

Dans une des premières nouvelles que j'avais publiées, j'avais cru conter sur le mode léger les démêlés de l'écrivain avec l'écriture, les années de velléités, de préliminaires à choisir le bon cahier ou crayon et jusqu'à la pièce bureau qui abriterait l'œuvre à construire. Au terme de tant d'incertitudes difficiles, lorsqu'enfin parvenu à écrire – car tout de même mon héros y parvenait –, il voulait se relire, il

ne trouvait devant lui qu'une page blanche et la nouvelle se terminait alors par cette phrase : *"Lui sans doute ne verrait jamais qu'une feuille blanche. Mais il se dit que c'était sans importance. Et il continua."*

(CARNET 2013 - Mai : « Peut-être finira-t-il par trouver » me dit avec espoir (*pour lui ? Pour moi ? Pour l'écrivain ?*) mon père à qui j'avais fait lire le texte peu de temps avant sa mort, une phrase dont je garde intacte l'émotion non seulement de l'unique encouragement que m'ait prodigué un père trop pudique de sentiments mais de sa mort si proche, comme si celle-ci avait entretenu une relation secrète avec ma nouvelle ou avait été contenue en elle.)

Ce qui lui échappait ainsi, il me semble aujourd'hui que c'était le Temps. Peut-être mon grand-père était-il ce petit homme qui avait tenté de conter le naufrage d'une vie, ses ellipses.

Entre deux notes jetées à la hâte sur le papier surgissent des boules de neige ou des chardonnerets dans une cage "près de la cloison" écrit-il. Soliloque de l'homme en sa mémoire, "La" cloison seule et unique pour lui, mystérieuse pour moi.

Aujourd'hui, après je ne sais combien de relectures, je continue à m'émerveiller devant cette cloison dont j'ignore et ignorerai toujours à quel monde elle s'articulait. Le miracle est qu'elle soit ainsi suspendue théâtralement et pourtant très réellement, dans le vide.

Une cloison arrachée à son histoire. Il me l'a laissée en gage.

Tant de petites choses qui tremblent dans ses yeux...

"... je vais te dire ce que je pense de la maison du Miroir. D'abord, il y a la pièce que tu peux voir dans le Miroir... Elle est exactement pareille à notre salon, mais les choses sont en sens inverse. (...) Un instant plus tard, Alice avait traversé le verre et avait sauté légèrement dans la pièce du Miroir."

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

...Au début, quand on n'arrivait pas à dormir, on allait sur la véranda - à l'étage elle faisait le tour de la maison, de là on apercevait entre les palmes le fleuve Wouri et au loin le mont Cameroun toujours enneigé - "voir les étoiles" mais il n'y avait pas d'étoiles dans ce ciel plein d'eau, alors on écoutait "bouger la nuit" disait Anna, parce que derrière ces palmes et leur mystère, ce qu'elles cachaient et découvraient à la fois, il y avait l'estuaire et au fond de l'horizon, il y avait la France...

Cette petite ronde des heures autour de lui, Hugo, penché sur son cahier toute la journée ! Certaines étaient des danseuses délicates qui se penchaient en l'effleurant tandis qu'il faisait semblant d'écrire, d'autres passaient en file avec un tapage moqueur, révérences et entrechats exaspérants tandis qu'il contemplait la pièce d'un œil morne, tous les objets qui avaient l'air de contenir - et de lui refuser - ce qu'il cherchait désespérément à dire depuis le matin, ce presse-papiers tiens, un galet venu... venu... oui je crois que c'était à Dinard, brun, moucheté, j'ai aimé sa forme oblongue qui se détachait dans l'ombre sur le sable humide, le plumier, dix carnets empilés - verts, vert gazon de printemps -, un étui à lunettes, ou, sur l'étagère à côté du bureau, une simple table de cuisine en réalité, la minuscule tête

égyptienne qu'il a trimbalée elle aussi dans tous ses voyages, on ne sait pourquoi – ce sourire mystérieux peut-être, cette estafilade sur la joue –, il les regardait avec rancune comme s'ils étaient coupables de quelque mauvaise volonté, et en même temps avec une sorte d'attente et supplication désespérée. Une petite flamme qui sortirait d'eux par exemple, un génie qui se tortillerait sous ses yeux avant de guider sa plume ?

Et à l'autre bout du salon, les *Grotesques*, ou ce qu'il en restait car Lizzy avait finalement tout renversé hier, "maladresse" dit-elle lorsqu'Hugo revint de sa promenade dans le jardin, mécontentement, oui, se dit-il, et pourquoi pas maladresse de mécontentement et fureur de cette maladresse, Les *Grotesques* donc, mais rien à en tirer, c'était plutôt eux qui le regardaient – le provoquaient ? –, monstres informes dégringolés sur le tapis rouge sombre, et la pièce aussi où Hugo avait l'air de tenir le siège de la chaleur derrière les persiennes closes, comme s'ils luttaient pour s'arracher aux boucles laineuses, magma originel où ils seraient retombés, et se hisser à nouveau vers la vie.

La chaleur n'impressionnait pas Lizzy qui était sortie, *quelque chose à voir avec Jo le Clochard je crois*, et qui se promenait dans la pensée d'Hugo comme un de ces insectes vaillants dont on voit parfois la tache brune en plein milieu d'un sol immense et désert écrasé de soleil où ils avancent, indifférents, avec une lenteur digne. Sur l'ocre brûlant des gravats il y avait d'autres insectes vers lesquels elle se dirigeait, les clochards, ou plutôt c'est Hugo qui la dirigeait vers eux comme une petite bille de plomb fondu, il n'en voyait pas plus sinon peut-être la face rosée, comiquement inclinée, de l'unique immeuble resté debout, l'épicerie et, à l'étage, le deux-pièces où vivaient les propriétaires, *j'imagine, j'imagine*, non que cette épicerie eût offert la moindre résistance aux bulldozers (on ne pouvait s'empêcher de croire qu'il en avait été ainsi) mais seulement par un effet du hasard, un oubli des promoteurs peut-être, une de ces pichenettes qui jouent avec le monde, un coup à droite

un coup à gauche, et dont la bévue ne tarderait pas à être réparée.

Mais Lizzy s'était éloignée et la petite ronde des heures avait repris, *tiens je les avais oubliées celles-là*, et Hugo sur son siège prêt à décoller et ne décollant pas, soutenu pourtant, encouragé même dirait-on, par tout son monde, cette pièce qui fait bloc autour de lui, il voudrait crier "*Avanti ! suivez-moi*", des heures qu'il est là dans son cockpit de béton, fenêtre sur le ciel, non justement, pas sur le ciel, les persiennes sont repliées, odeur de bois chauffé, tendre lumière ivoire, le monde s'exténue, voilà qu'il est tout entier à notre portée dans une magie en demi-teintes. *Autrefois il suffisait d'incliner un peu le buste et de se pencher, les volets étaient tenus par un bâton, et là le jardin...*

Alors il plongeait. Quelques brasses dans l'océan de verdure, feuilles bombées, dorées, enlacées, langues de ficus, palmes de latanier, éventail du bananier, et là, oui, le parfum languissant du frangipanier. On peut plonger dans le vide du temps comme dans celui de l'espace, creux à l'estomac, douleur d'un point qui vous transperce, et cependant arriver en douceur sous les feuilles et leur manteau d'araignées, ombreuse terre élastique, humide, côté pile qui ne voit jamais le soleil, où est l'accès aux cuisines.

...Le jardin, il était à nous. Aux adultes la terrasse là-haut, avec le whisky et le gramophone. L'inframonde à Noé...

Noé... Bon, stop. N'allons pas plus loin. Noé n'aimait pas nous voir rôder dans les cuisines et on se faisait vite éjecter, pourquoi donc aujourd'hui ai-je encore l'impression d'entrer en fraude ? Le maître des cuisines, c'était Noé. Il lui suffisait de lever la main avec la force de son petit corps noueux pour que chacun obéisse. Quand on le voyait ainsi, planté sur des jambes qui avaient l'air de s'arc-bouter au monde, et cette sorte de grognement arrêté sur tout son

visage comme un plissement hercynien, on comprenait qu'il soit patriarche ou dieu, tonnant contre les boys, Étienne ou Valentin, ou contre un de nous qui avait réussi à se faufiler dans la caverne de la cuisine. Mais il était bon je crois. Un Juste appliqué à suivre la loi rigoureuse d'un monde en ordre.

...Noé au bout de la descente. Ou de la dégringolade comme autrefois le long de la gouttière, enfreignant, lui, Hugo, et parfois Anna à sa suite, la consigne stricte de la sieste qui les clouait aux heures chaudes à la maison, et comme si s'était soudain, autour d'eux, écartée la corolle d'or du feuillage, leur découvrant le passage interdit, sombre et humide où ils traversaient en frissonnant le rideau d'araignées...

(et moi le temps de me faufiler dans ce corps d'adolescent fluet, bronzé, comme ligneux, ses cheveux en brosse, ses éternelles salopettes rouilles – où sont les autres ? Il devait bien y avoir d'autres couleurs – et cette adresse, fugace, dont la vocation semblait être de glisser, galoper, escalader, coulisser le long des arbres et dans tous les interstices du monde)

...le temps de rejoindre Noé, ou l'image de Noé, ou ce qui m'en parvient aujourd'hui à travers le voile des heures demi-révées de la sieste où se profilent des formes inachevées, tremblées, semblables aux silhouettes que de loin la brume de chaleur déforme, peut-être la chance de trouver désert à cette heure propice l'ancre matelassé de suie où flairer le mystère d'une autre vie. La trace non seulement des "hommes souterrains" comme les appela Plume, mais d'une nourriture des ténèbres et ce qu'elle contenait de mort et de meurtre, broyée, triturée, hachée, passée dans le secret des couperets et des grils.

Gardien de l'ancre, oui, Noé, maître des fourneaux, regardé en tout cas par les enfants comme vaguement étranger au règne humain, Noé que non seulement son nom éloignait de nous, sauveur

du monde et d'un autre temps, mais sa voix, ou plutôt ses grognements dont probablement il devait forcer la bestialité, comprenant instinctivement que seul un effroi sacré était capable de faire reculer l'intrépidité de quatre enfants...

Lizzy revenue de ses tractations avec les clochards tentait depuis un moment d'enrouler un turban, un vieux châle de Lea je le reconnais, autour de la face noire d'une poêle coincée dans l'anse du seau à charbon. Il n'y a pas encore de bras, j'imagine que nos parapluies vont y passer. Et tandis qu'elle emmaillote avec une délicatesse inhabituelle le visage de ce nouveau *Grotesque*, il me semble, moi, y reconnaître, pourquoi pas, un des rares clochards dont elle m'ait parlé un peu, Hassan, arrivé de Khartoum avec son diplôme d'art en poche, mais le temps, la déception, un chagrin d'amour, ajoute Lizzy lorsqu'elle en parle...

- et de temps en temps il me fait un dessin sur le sol, dit-elle en accrochant au bout du parapluie, voilà c'est fait, un des gravats dont elle a rapporté tout à l'heure un plein panier.

(Khartoum... c'est là que j'ai retrouvé l'Afrique. En 90 je crois, c'était au moment d'un putsch monté par de jeunes militaires et des officiers à la retraite, je pourrais le vérifier sur un de mes carnets, c'est ça, avril 90.

L'Afrique ! J'avais voulu l'ignorer mais c'est pour elle que j'étais parti. À la descente de l'avion, l'air brûlant que les sons traversent comme s'ils venaient non seulement d'un espace mais d'un temps différent, l'autre temps, celui qui bat sans battre, dilatant la vie à l'intérieur du ventre maternel, me renvoie l'écho de cette pression enfantine : nous venons de basculer de l'autre côté du monde. Une image autour de laquelle quatre enfants, cristallisant leur angoisse, recomposaient à leur manière les lois de ce qui leur échappait. La démesure. Ou ce que nous appelâmes à la suite d'Anna "Le Secret".

Le secret, il était partout autour de nous dans une terre inaccessible, des zones interdites qui se dérobaient à notre

curiosité, brousses, fourrés, ravins protégés par leurs griffes, forêts intenses. Et le coupe-coupe les déchirait.)

*

- Ce n'est pas parce qu'on n'y arrive pas que c'est impossible...

Les poings plantés sur les hanches Lizzy me regarde de ce petit air moqueur qui est sa manière d'être indulgente les jours où elle est particulièrement satisfaite d'une séance de lecture chez Lea, d'une chasse aux mouches, ou, sans doute comme aujourd'hui, de ses conciliabules avec les clochards. Les clochards... Il me manque une fenêtre, une fenêtre intérieure, pour la suivre. J'ai dit "conciliabules", tout ce qui nous échappe est mystérieux, pour une réalité sans doute beaucoup plus simple.

Laisse-moi imaginer. Elle se pose à côté d'eux. La première fois parce que l'un d'eux l'a hélée d'un air rigolard. Alors, ahuris, ils l'ont vue arriver droit sur eux et s'installer sur une des pierres du muret derrière lequel ils ont leur "chez eux" et dont ils se servent de fauteuil, de table, ou d'oreiller à l'occasion. Mais elle n'a rien dit. Eux non plus. Et le temps a passé tranquillement tandis qu'ils échangeaient des cigarettes. Oui, j'imagine que cela a dû se passer ainsi. Le regard, seulement le regard. On dirait que par lui Lizzy entre en collision avec toutes les particules du monde. Elle rit.

- Oui, c'est un peu comme ça...

- Et Jo ?

- Oh, Jo c'est le plus petit. Presque une taille d'enfant... Et le plus vieux. Tellement plissé, ridé qu'on voit à peine ses yeux. Et une barbe qui lui fait un visage tout rond...

Elle s'arrête, une étrange lueur dans les yeux, et regarde soudain au loin.

- Il a toujours des illustrés dans son sac et me les prête...

Mais elle n'est pas décidée à en dire davantage et, d'une pirouette, se retourne vers la vitre où passait une mouche imprudente. Encore un paysage enfui. Il y a tant de petites choses qui tremblent dans ses yeux, comme ces herbes qui descendent la rivière et parfois s'accrochent au hasard des bords à une racine aérienne, une branche venue saluer l'eau ou bien ces amas de feuilles rousses, de menus bois flottants et parfois de déchets où se sont agglutinées avant elles bien d'autres herbes suivant le même destin, jusqu'au jour où l'une d'elles reprend sa liberté par l'effet de quelque mystérieux tourbillon et disparaît dans le fil du courant.

J'imagine que beaucoup de ces "petites choses" sont venues parfois me frôler, leurs s'arrêtant vaguement le temps d'un rêve à quelque aspérité qu'à mon insu je leur ai proposée, puis sont reparties. Un froufrou soyeux enjôleur et déceptif, voilà ce que nous sommes les uns pour les autres, et, après tout, également pour nous-mêmes, se dit Hugo, non qu'elles cachent quoi que ce soit ces lueurs qui racolent et passent leur chemin, laissant Lizzy à sa distraction et moi, qui ai entrevu un léger ciel doré dans ses yeux, interdit, comme poussé à avancer, piqué par un aiguillon et soudain interrompu, abandonné sur mon quai tandis que s'éloigne ce que j'avais cru tenir.

Comme le flux du temps sur mon cahier. Lizzy est partie ce matin empochant celui-ci et en renouant machinalement sur son crâne l'élastique qui tient une mèche – difficile de dire "rebelle", elles le sont toutes –, fourrant deux ou trois biscottes dans son sac et, avant que j'aie eu le temps de réagir, attrapant au passage quelques feuillets de ce que j'avais achevé d'écrire ces jours-ci – d'habitude elle s'empare au hasard d'un des livres de l'étagère, le plus mince ou le plus facile à saisir je n'ai jamais su – puis d'une détente bondissant sur son sac avant de disparaître en me faisant une grimace et claquant la porte.

À présent elle passe à peu près tous les après-midi avec Lea, d'ici on dirait qu'elle la berce, la voix monte, descend,

avec des intonations chantantes que je ne lui connais pas, comme si elle racontait une histoire – la lit-elle ? L'invente-t-elle ? –, je ne sais pas si elle ne se parle pas à elle-même. Ce que j'entends, le timbre à la fois grave et fragile de sa voix – hésitante ? – qui s'enfonce dans l'épaisseur des frondaisons comme dans un tapis de haute laine, ressemble à une récitation magique. À quelle Puissance invisible ? Qui enchante-t-elle ainsi, Lea ou elle-même ? Je crois que bien souvent Lea dort, ou somnole, tandis qu'elle parle. On dirait que ce n'est pas un livre qu'elle lit mais un texte très ancien qui est en elle et dont elle a ouvert la page par hasard, un jour, emportée depuis par lui et la spirale d'une histoire qu'elle ignorait.

*

L'été était lourd cette année. Ruisselant de sueur Hugo se débattait avec son Afrique, ses feuilles et un pot de thé depuis longtemps refroidi. Soudain la voix de Lizzy, tranquille, montée depuis l'étage de Lea : *"Le petit Hugo regardait la masse noire à l'horizon grossir à mesure qu'elle approchait, folie qui allait prendre la nature quelques instants dans ses serres..."* "folie d'Hugo", ajoutait la voix qui avait des hauts et des bas, *"car le petit Hugo aujourd'hui retrouvait (...hum, hum, hum) quelques feuilles mortes en tas dans le coin (...hum, hum, hum) à quelques mètres du sol d'où soudain elles disparaissaient à la vue"...* "C'est l'histoire d'une disparition tu sais, Lea, et aussi celle d'une acrobate tu verras, je reprends, donc un enfant, le petit Hugo, à la recherche d'un sable disparu..."

- Tu vas voir Lea, c'est un chemin qu'il cherche...
et je l'entendis ajouter avec brusquerie, comme s'il lui avait coûté de le reconnaître

- ...moi aussi d'ailleurs.

L'histoire d'une disparition ?

J'aurais aimé entendre l'avis de Lea. Et son rire. Car sans doute elle aurait ri, de ce rire léger, perlé – un petit

perlé, quelque chose de sucré c'est vrai, dans ce rire – qui était sa façon d'escamoter très vite l'accident, la chute, le chagrin, le malaise souvent, comme on fourre en les chiffonnant dans un tiroir de la commode les sous-vêtements qui traînaient à terre et qu'on veut dissimuler aux yeux de celui qui survient à l'improviste.

Maintenant que j'y songeais, c'est le jour où Lea a eu sa deuxième attaque que Lizzy a fait dégringoler son peuple de *Grotesques*. Au début, lorsqu'elle a fait la connaissance de Lea (oui, c'est elle qui est allée vers ces deux êtres fripés taillés dans l'étoffe de leurs rêves) elles étaient comme deux complices qui se seraient reconnues à quelque signe particulier invisible aux autres, et auraient attendu de se rencontrer si longtemps – toute leur vie ? –, qu'elles avaient l'air de recenser avec émerveillement ce qui les faisait semblables. Entre les éclaboussements de rire, il y avait des silences craintifs suivis de chuchotis, et soudain la reprise en tissage de leurs voix côte à côte sur un chemin, s'accompagnant, se croisant, se perdant, se reprenant, semblables à celles de trois sœurs, magiciennes de la forêt et de la parole, au point qu'aujourd'hui encore je ne peux dissocier l'une de l'autre, soufflant des mots aussi légers, pour mon souvenir, que des bulles de savon qui, dans un voltigement, iraient prendre place – racine ? –, se poser dans une nuit où je tente de les retrouver. Ou de les imaginer, mais est-ce différent ? Comme s'il n'était possible de regarder – aimer ? – les êtres et les choses qu'à l'intérieur de l'image, du rêve dans lequel ils ont été pris un jour, devenus l'ombre qui désormais les suivra en nous.

Ces *sœurs végétales* de ma mémoire étaient comme des cristaux de réel qui venaient soudain se poser sur l'entrelacement des voix, celle – grave – de Lizzy continuant une lecture, et celle de Lea qui se mettait alors soudain à chanter le motif d'une vieille romance russe – à cette époque il arrivait que Leo l'accompagne au piano –, toutes les deux, oui, comme des sœurs, mais Lea, je le devinais, jouait le rôle de l'aînée, sans le savoir, sans le vouloir peut-être,

guidant, relançant d'un mot, d'un regard, le mécanisme de Lizzy comme le geste le plus léger peut redonner du mouvement à une balançoire, et Lizzy redémarrait. Je revois la Lizzy de l'époque, toute chiffonnée, comme arrêtée en elle-même, parfois au milieu d'une phrase, avec des yeux d'animal déplacé hors de son territoire, pas effrayés non, égarés plutôt, en suspens dans un autre temps.

À présent, lorsque je les regarde toutes les deux, il me semble que quelque chose est passé de l'une à l'autre, glissement imperceptible d'une énergie, et c'est elle, Lizzy, qui semble l'aînée, plus ferme, droite, assurée, seule désormais sur un rocher, vigie peut-être, ou plutôt comme si par le regard elle sommait le monde d'exister, avec une tension nouvelle dont je ne peux m'empêcher de penser qu'elle fixe au-dessus d'elle, au-delà d'elle, dans une sorte de désespoir, battant, on dirait, le rappel de toutes ses forces – par devoir ? par hommage ? – un chemin que Lea lui aurait désigné.

Lea n'avait pas tardé – comme d'habitude – à s'endormir tandis que Lizzy continuait à lire. Sagement, tournant les pages comme si elles étaient du parchemin précieux mais sur un ton qui était plutôt celui d'une récitation et je l'entendis avec ahurissement déclamer :

Histoire d'Hugo et de l'autobus

C'était l'époque où le monde avait encore un envers et un endroit. L'endroit s'arrêtait aux limites du jardin et du bonheur. Il contenait les noisetiers remplis de rires, la balançoire qui se balançait au plus haut, la glycine qui se glissait sous le faite du toit - "Il faudrait la tailler, disait la femme du Notaire, quand Joseph pourra-t-il donc venir ?" -, la serre qui se serrait sur ses pots de terre cuite ébréchés, ses vieux bustes, ses outils de jardinier et ses plants en attente, les enfants qui jouaient à cache-cache dans les buis, la robe blanche d'Anna un jour de printemps, la passion commune des enfants pour *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* et les jeux de mots ou les proverbes qu'ils égrenaient pendant leurs heures de sieste.

L'envers du monde ils le contemplaient tout au fond du potager, sous une épaisse tonnelle d'arbres où l'on accédait par des rampes de terre à deux terrasses en vis-à-vis dont ils avaient fait leur poste de surveillance lorsque le samedi, les coudes étalés sur les bords moussus d'une des terrasses, ils contemplaient le spectacle pas tout à fait réel, amusant et mystérieux de la rue et du champ de foire. Ils connaissaient par cœur le détail de ces rampes de verdure, de ce balcon pourvu d'une haute valeur symbolique.

Un jour la mère d'Hugo l'ayant mené en ville - pour une fois on n'était pas en Afrique -, l'avait laissé un instant, et tandis qu'elle terminait ses achats de l'autre côté de la rue il regardait en rêvassant le ventre vert d'un autobus grimper la rue montante en face de lui, avec un entêtement remarquable par cette chaleur, sa grosse carapace luisante collée au sol, rampant lentement vers le haut, acharnée, dans un effort touchant, à parvenir où le désiraient ses voyageurs. Mais en vérité que désiraient-ils ? Soudain Hugo les vit tous là, bien au chaud dans les flancs de l'autobus, aspirant à des choses lointaines et contradictoires, pressés de se séparer avant de se connaître. C'était un jour parmi d'autres et il y avait des arbres, des maisons, de la verdure, on pouvait imaginer que le jour s'achèverait quand chacun aurait retrouvé l'ami ou la chose qui lui manquait. Mais on pouvait aussi imaginer, et le monde bascula dans la tête d'Hugo, qu'une bombe pourrait tomber, foudroyant dans la gaieté du ciel les flancs de l'insecte obstiné. Alors tous ces hommes pressés de se séparer seraient réunis par le tas de ferraille. À cette idée, il se dit qu'il ne prendrait jamais au sérieux un monde où les autobus ne vont nulle part. Mais c'était lui qui était sorti du Temps.

Plus tard il apprit ce qu'il en est des autobus et qu'il n'y a ni envers ni endroit du monde. Mais c'est une vérité dont il se serait bien passé. Encore aujourd'hui, quand il longe en voiture des jardins profonds où guettent des garçonnetts qui somnolent dans la tranquille certitude d'un monde qui n'a pas encore commencé à se diviser, fantômes de celui qu'il fut, il se demande si une moitié de lui-même n'est pas restée sur l'une des terrasses à surveiller, immobile, l'agitation des hommes, tandis que l'autre moitié

chercherait son chemin, et il voudrait avoir de nouveau le pouvoir magique de renvoyer les choses à l'inexistence de l'envers juste en détournant les yeux...

Dans quelle corbeille à papiers avait-elle bien pu trouver cette histoire abandonnée ? D'une première mouture du roman je crois.

L'invention de cette histoire d'autobus ... "Un faux souvenir" m'a dit Leo le jour où je lui en ai parlé. Mais à Beyrouth où j'étais alors, dans ce gigantesque trou à morts, je m'étais persuadé qu'elle était vraie, ou bien j'avais trouvé qu'elle était trop juste pour ne pas être vraie je ne sais, je crois même qu'alors, pendant un instant, l'illusion (et peut-être l'espoir) est revenue d'être seulement à l'envers du temps. Lizzy avait ri quand je la lui avais lue et dit que peu importait, même si c'était faux c'était bien moi. Mais cette histoire d'autobus je l'avais abandonnée, j'en suis sûr, et je jurerais que j'avais supprimé la page.

Semblable à ces personnages d'interludes qui s'empressent d'occuper la scène...

"Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les arbres et tous les objets qui les entouraient ne changeaient jamais de place : elles avaient beau aller vite, jamais elles ne passaient devant rien. « Je me demande si les choses se déplacent en même temps que nous ? » pensait la pauvre Alice tout intriguée.»

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

"« Et maintenant, qui suis-je ? Je veux absolument m'en souvenir, si c'est possible ! Je suis tout à fait décidée à m'en souvenir !» Mais elle avait beau être décidée, cela ne lui servit pas à grand-chose."

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

Bien sûr elle a nié l'avoir récupérée dans la poubelle, cette histoire, et s'entête à vouloir connaître "la suite du temps"...

- l'Afrique, ton Afrique, tu sais bien que c'est une histoire de temps, non ?

Exact, il y a plusieurs lignes de temps, la sienne, la mienne, ou plutôt les siennes, les miennes. Tout se passe comme si chacun promenait avec lui sa propre boîte-temps (ou ses boîtes ?), tandis qu'un autre temps, mystérieux, celui du monde, avance – nous paraît avancer, avoir avancé quand nous nous retournons pour le regarder – pendant que nous continuons à voguer de notre côté, persuadés que se sont détachés de nous à chaque instant des petits blocs de vie, des bornes, des repères, des formes, – des Ombres plutôt –, comme si on s'effritait peu à peu en pierres qui iraient s'installer sur la route de ce temps du monde. Et lorsqu'on se retourne ce sont

des statues plantées là derrière nous l'une après l'autre et auxquelles on adresse de petits signes de loin, de plus en plus loin.

Lizzy s'est installée sur le divan, occupée à renouer machinalement un de ses rubans défaits, en réalité attendant la suite du temps. Mais quel temps ? Celui de Lea à qui elle lit l'histoire ? Celui de mon histoire dans lequel elle est entrée et se promène, une Lizzy qu'elle observe dans un faux miroir, intriguée, perplexe ou amusée – impatiente parfois – comme s'il allait lui livrer quelque clé d'elle-même ?

...Là-bas continuaient à vivre quatre enfants qu'ils retrouveraient un jour. Comme s'ils avaient été transformés en statues dans un autre monde. D'ici là, d'ici ce jour lointain où ils se rejoindraient, ils pouvaient vivre la fluidité des choses et du temps. D'eux-mêmes aussi. Et de leur mère, pour cela on pouvait compter sur elle. C'était une réalité qui ressemblait à un rêve, un peu comme ceux du grand-père dans ses feuillets bleus. Lui aussi avait l'art de tout faire disparaître dans l'espace et le temps, il lui arrivait d'oublier sur quelle planète il avait égaré ses personnages, si bien qu'il les faisait surgir du lieu dont précisément ils avaient été exclus, ou de la mort à laquelle il les avait précédemment voués...

Hugo soupira. Mais Lizzy hochait la tête, satisfaite. Comme un gros chat, oui comme un gros chat qui ronronnerait au coin du feu en écoutant le chant du poète. La vérité (mais qu'importe la vérité pour elle ?) est que je ne sais pas plus aujourd'hui qu'hier ce que j'écrirai demain.

...La vérité est qu'en moi, et en moi seul, ce monde existe et que je ne peux en parler sans accumuler de l'irréalité en présentant par exemple Anna comme une sorte de divinité oraculaire alors qu'elle était parfaitement réelle avec l'impertinence de sa rousueur et surtout la prodigieuse ironie de sa prodigieuse inventivité qui consistait

finalement à se moquer du monde. Littéralement et dans tous les sens. Anna kicked out the world, voilà ce qu'il faudrait dire, en français nous n'avons pas l'équivalent de cette expression, "donner un coup de pied" est trop sournois, "cogner" trop brutal, j'imagine plutôt... tiens pensons à un jeu de cricket, Anna une jolie visière sur les yeux et une jupette plissée blanche, le cricket a ses règles bien sûr, et ce qu'Anna nous apprenait, c'était à renverser les règles, renverser, oui, retourner très exactement dans l'autre sens, impertinente toujours, même lorsque ce n'était que verbal..

Au passage, je remarque que j'ai dit "nous apprenait", voilà que je me mets à faire d'Anna la prêtresse de nos jeux. Faux. Une enfant ordinaire, juste plus drôle, joyeuse et créative que nous, et nous lui donnions largement la réplique. Voilà pour pincer ma mémoire en flagrant délit de mythification.

...Plus tard Anna se renferma dans ses livres, ses carnets, ses silences, oubliant qu'elle avait su un jour to kick out the world, l'envoyer promener au-delà du cercle polaire, le mettre sur orbite infinie en sens inverse de là où il venait.

Continuons cependant. Sans oublier le Réel certes déformé, contourné, transformé, prétexte mince et fragile d'une toile imaginaire bien plus résistante que lui. Néanmoins, Réel il y eut je suppose. Il y eut par exemple des siestes striées de soleil entre les longs volets de bois, et je me souviens bien de l'euphorie particulière de ces moments, l'isolement, la transpiration sur nos lits, fantômes voilés de moustiquaires – voilà un Réel qui n'est déjà plus très réel, mais passons –, et voisins, les murmures de l'un à l'autre et un jour il y eut surtout, dans un de ces moments d'euphorie le sentiment étrange, formulé par je ne sais plus lequel d'entre nous, détail rendu sans doute insignifiant par la brume blanche des tulle et la fusion des voix – oui, je crois qu'en partie cette euphorie venait d'une fusion –, il y eut le sentiment

étrange disais-je, que les objets et les êtres peuvent aller dans un sens ou un autre indifféremment...

Aujourd'hui, s'ils se promènent ainsi dans ma mémoire, c'est soit qu'il faut prendre au sérieux la théorie d'Anna et admettre que nous étions tous alors sur une scène, aussi agités que le lapin d'Alice constamment pressé – "mais qui ne pourra arriver avant lui-même" précisait notre mère lorsqu'elle nous lisait l'histoire – et manipulés par un temps dérégulé, soit que cette théorie elle-même a mis toute ma mémoire à l'envers, en ce cas je peux courir éternellement derrière l'histoire, vérité ou mythe ne feront que se déplacer sournoisement de l'un à l'autre, entraînant dans le vertige d'un roman des figures que j'ai crues bien réelles.

...Après tout, renchérissait Anna, nous étions tombés dans une sorte de crevasse hors du temps – à l'époque nous ignorions encore l'existence des trous noirs mais aujourd'hui je pense que l'image conviendrait – tandis que là-bas il continuait sans nous, disait-elle. Et de tracer un grand cercle de vide où nous n'étions pas. Est-ce pour cela que notre mère la disait distraite ? Il est vrai qu'elle regardait toujours les choses comme si elle les traversait, mais il n'est pas certain que cette apparente distraction n'ait pas été une façon d'inscrire plus profondément le monde en elle. Anna était si menue qu'on l'eût crue toujours prête à se casser, pourtant elle était forte. Je crois. Faut-il, pour décrire Anna, partir de ses yeux trop verts, si verts qu'ils semblaient vidés de toute substance, de sa taille friable, de sa rousseur acide comme une petite gaieté ironique portée à son insu vers le monde, de ce pas silencieux qui frôlait les portes et s'enfuyait, de ces paroles somnolentes qui laissaient tomber soudain le couperet d'une formule, de sa folie des couchers de soleil, de sa manie des boîtes, de sa peur de la nuit, de son goût pour les noisettes et les balançoires et pour Alice au pays des Merveilles ou simplement de sa paresse à vivre ? Car

on eût dit qu'elle oubliait toujours d'exister, grignotant des rêves et du papier, des livres et des souvenirs, des mots et des images, passant des uns aux autres avec la légèreté d'une ombre, franchissant toutes les portes de l'imaginaire au réel sans percevoir la moindre différence, capable pourtant de donner la solution au bon moment, d'anticiper l'événement ou de le décrypter avec une laconique mais infaillible acuité. Mais si je dis qu'Anna aimait les flacons, tenait des carnets, grignotait des tablettes de chocolat sur les balançoires, ce ne sont là que les éléments d'une énumération infinie dont la somme serait tout simplement Anna, multiple et indivisible, allant vers elle-même, certes, mais en ordre dispersé...

- Tu as laissé tomber le grand-père, dit Lizzy aux prises avec une serrure rouillée dont elle a décidé de faire un socle pour le *Grotesque* suivant. Une remarque qui me fait songer que l'image de ce grand-père, son souvenir si l'on veut, est toujours « entre ». Entre nos séjours africains à somnoler sur sa chaise longue – entre la vie et la mort ? Parfois nous l'avons cru –, entre les deux ou trois feuilles de papier avion des lettres quotidiennes qui franchissaient l'Océan, et probablement voilà pour nous où était sa place : entre deux continents. Semblable à ces personnages d'interludes qui s'empressent d'occuper la scène laissée vide par les acteurs. Ou ces marionnettes qui apparaissent et disparaissent.

Cependant je ne lui donne pas un petit rôle dans la distribution. L'homme des Carnets capable de faire revivre son enfance dans la lumière poétique non seulement de celle-ci mais d'un patois, lui l'homme des longues joutes verbales avec sa fille – puristes ? Non, scrupuleuses, inquiètes, interminables –, l'homme des calembours et des cocasseries de langage qui nous enchantaient, le conteur d'histoires, est au centre du fil africain qui se dévidait même en son absence.

Lizzy, depuis qu'elle a saccagé ses *Grotesques*, en a édifié d'autres. Mais à présent elle les détruit au fur et à mesure.

Elle commence par regarder sa créature – son "trésor" dit-elle –, la fixant avec perplexité, parfois durant des heures, jusqu'au moment où elle lance un nom, articulant, épelant avec soin, presque de la hargne – et aussi quelque chose de déchirant –, faisant surgir chaque syllabe du silence comme si elle effeuillait, arrachait les ailes de sa mouche imaginaire, et cependant l'appelant, la sommant de répondre, de se présenter à l'appel de son nom. Puis elle défait tout avec le même soin méthodique.

– Ce n'était pas elle (ou lui), dit-elle tranquillement en reprenant sa place sur le divan comme si de rien n'était.

Mais je ne suis pas certain que ce soit la créature elle-même qui l'ait déçue – l'œuvre ? – dans laquelle elle ne reconnaîtrait pas l'image attendue. Plutôt ce qu'elle cherche. Choisisant dirait-on, de façon étonnante, de détruire une "créature" parce qu'elle ne parvient pas à la nommer ou à l'inverse parce qu'elle ne parvient pas à donner forme humaine à un nom. D'autres jours c'est un nom qui bondit du vide comme si après avoir longtemps cherché ("je ne cherche rien, c'est ce qui me cherche qui est important" me répond-elle avec impatience quand je l'interroge), un caprice ramenait à la surface de façon incongrue le souvenir – ou l'invention ? –, semblable au plongeur surgissant de son apnée pour se trouver au milieu d'un groupe inconnu. Depuis quelque temps – combien de temps, je ne sais plus, il me semble que c'est depuis qu'elle va plus fréquemment chez Lea – il lui arrive de plus en plus souvent de lancer ainsi des noms comme si elle les jetait à la volée dans l'espace et les oubliait aussitôt. Il y a eu Vono, Minna, et puis Maleka, Macha...

J'ai l'impression parfois d'être un de ces anciens voyageurs qui, à peine le pied posé sur une île, étaient circonvenus par les inconnus d'une tribu indigène aux gesticulations et au langage énigmatiques.

L'image sur l'écran du ciel de ceux qui étaient pour nous des géants...

...À cette époque les arbres s'agitaient sous leurs yeux d'enfants comme s'ils trouaient un ciel que leurs branches n'arrivaient pas à épuiser, et avec chaque arbre leur arrivait la totalité de la vie dans la promesse confuse, violente, d'un débordement. Pourtant de tout ce temps il me manque l'envers. Ce temps où on est réduit à demander son chemin à des adultes qui répondent plus ou moins, un peu au hasard – ils n'en savaient pas beaucoup plus que nous –, ce père silencieux qui fendait ses inquiétudes à la machette et cette mère aux boucles brunes qui cernaient fermement son visage au regard décidé, impératrice des certitudes sur un minuscule carré de vie dont nous avons cru alors qu'il recouvrait l'entier de la surface du monde...

(En réalité je n'ai pas vécu en Afrique mais derrière une moustiquaire qui était derrière un grillage qui était derrière une ville qui était derrière une forêt. Des zones interdites dévoraient ma curiosité. C'est ainsi que j'ai toujours vécu dédoublé. Étranger. Dans un étroit périmètre qui avait la couleur de mon père et de ma mère et de mes sœurs, le reste, ce que je voyais, ce que je sentais et qui passait sous mes yeux, n'avait pas de nom, pas de sens, aucun de mes livres de lecture n'en parlait, il y avait seulement des maisons sous la neige dans ces livres, des maisons de France pimpantes et des arbres minuscules, le reste c'était des ombres furtives qui sortaient d'un pays dont on ne me parlait pas, qui parlaient une langue qui parlait à un pays que je ne connaissais pas. C'est ainsi sans doute que j'ai appris l'étrange. Tout ce qui était compréhensible était ailleurs, très loin, dans le pays dont je venais et dont me parlaient mes livres. Et tout ce qui existait sous mes yeux, tout ce qui avait un poids, une odeur, une réalité, était incompréhensible.

Des hommes et des femmes étaient là, dans ces villes mais ils venaient de bien plus loin, de forêts où l'on ne pénétrait pas. Elles, on les regardait faire la lessive dans un lourd bassin de pierre, montant et remontant le linge bleu frémissant de savon, et leurs voix rebondissaient les unes sur les autres, leurs chants lointains, inachevés, s'épuisaient de leurs gorges, modulant une ligne sombre. Les femmes de mon enfance étaient lingères et repasseuses, elles lavaient et caressaient, eux étaient jardiniers ou cuisiniers et ne chantaient pas, on les entendait rire dans la cuisine, ils enfouaient leurs rires dans la lumière, dans la terre, leur terre, cette terre sous nos yeux mais qui n'existait pas dans nos livres. Tous accordés à un monde qu'ils savaient pétrir et aimer. Le soir, ils étaient ensemble sur un banc près du crépuscule et il nous semblait qu'elles tissaient en chantant des fils à endormir les choses. Ou nous endormir, nous ? – 5 Janvier 2006 – LIEU DIT LE PRAL)

- Et ensuite ils disparaissaient eux aussi, tes parents ?

Lizzy se tenait sur l'appui de la fenêtre, serrée dans son panty noir, et balançait sa jambe tout en sifflant de temps en temps et en émiettant une croûte de pain pour les oiseaux. Elle regardait le ciel avec nostalgie, et parfois aussi Lea à qui elle faisait un signe que probablement celle-ci ne remarquait pas.

Les yeux dans le vague elle fixait le ciel qui pâlisait. L'heure de l'oiseau Lizzy, c'est le crépuscule. On dirait que quelque chose alors la met en alerte, l'attire et l'inquiète à la fois. Appelée, oui, fascinée par je ne sais quel abîme où seule elle parviendrait à distinguer de plus en plus nettement un horizon de plus en plus lointain, cherchant à s'emparer dirait-on, avec une tension douloureuse, de ce qui va à nouveau lui échapper, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à distinguer, et elle, frustrée peut-être et cependant réaliste, émettant dans le noir une sorte de "clap" sec où serait à la fois sa déception et l'acceptation de l'inéluctable, un bruit semblable à celui de quelque chose qu'on referme, un cercueil peut-être...

*

(Les oiseaux. Le soir ils plongent dans la verdure, se jettent avec ivresse dans les touffes de l'arbre, comme s'ils s'ébrouaient, feuilles au milieu d'autres feuilles, enveloppés, caressés par elles, un nid de plumes que la nuit ferme peu à peu. Ceux des cages ont disparu eux aussi – et Mihail n'en a jamais rapporté d'autres, où était-il Mihail au moment de "l'éclair blanc" ? On ne l'a jamais retrouvé, c'est ce qu'on m'a dit. Dans une cage à son tour ? Les bombes n'épargnent pas les oiseaux.)

*

Sur le tapis – le champ de bataille de la journée –, quelques restes de *Grotesques*, informes dans la pénombre, et cependant pour moi de plus en plus émouvants depuis qu'ils me sont nommés, plus proches, plus troublants d'être abattus aussitôt qu'achevés par une Lizzy semblable à un Dieu qui n'accorderait à ses créatures que le temps d'une apparition. À vrai dire, à l'époque à peu près où elle s'est mise à leur donner des noms, les appelant ainsi – brièvement – à l'existence, elle a également abandonné les objets divers empilés ou sommairement assemblés – édifice fragile mais édifice tout de même – pour ce qu'il faudrait appeler des "objets de ruine", récupérés dans les poubelles ou les chantiers, morceaux de ferraille, gravats, emballages à moitié déchirés, boîtes rouillées, si bien que je ne suis pas certain qu'il y ait eu construction avant la destruction. Vono en chevalier de plâtras – c'est le premier je crois qu'elle ait nommé – suivi d'un cortège de boîtes de conserve (Minna), de pelotes emmêlées vaguement embrochées sur une vieille rapière (Maleka), de tessons de verre patiemment collés les uns sur les autres et entortillés de vieilles dentelles (Macha), et la petite dernière, Raji, en assemblage de cartons et de crayons aux couleurs fluorescentes, que j'ai juste eu le temps de voir surgir et disparaître.

Gravats, pierres, clous, oui tout y passe de ce qu'elle trouve, ajustant des fragments de hasard, et je remarque qu'elle colle de plus en plus des objets de plus en plus petits. Il lui arrive même de coudre des morceaux d'étoffe dont elle a commencé par faire des loques quand ils lui paraissaient sans doute trop neufs, obstinée, patiente (la Lizzy qui chasse les mouches l'est aussi), dans un travail infinitésimal où elle s'enfonce – recule ? – absorbée parfois jusqu'à la nuit.

*

(Les oiseaux, le crépuscule les emportait je le sais, et souvent il était derrière moi comme un froid glacial, il peut se glisser partout, venir emporter les formes, les dissoudre plutôt, ou un gaz, oui, à cette heure où tous, comme des personnages d'un tableau, étaient assis autour de la table, et s'effaçaient lentement. Par économie on n'allumait pas trop tôt, et peu à peu il y avait ce naufrage des formes qui s'en allaient une à une dans le ciel, qui bruissaient lentement jusqu'à ce qu'on ne distingue plus les regards, puis, perdant leur volume, elles devenaient de plates marionnettes de bois noir, bientôt on n'avait plus affaire dans la pièce qu'à des voix chaudes, lourdes, qui tentaient de survivre comme si, de plus en plus loin, elles émettaient leur message. Depuis j'ai toujours eu peur d'être emportée avec la lumière du soir, de devenir un gaz très lourd et invisible.)

*

Et soudain elle ouvre les mains, lâchant avec une sorte de soulagement cette proie – la mouche ? Un oiseau ? – qu'elle était en train de construire ou déconstruire je ne sais.

Et juste la pointe d'or de ses yeux brillant dans l'ombre.

“Ils disparaissaient” ? Oui, d'une certaine façon.

...Le soir on entendait nos parents bavarder longuement dans le noir sur la terrasse, cliquetis de verres et paroles inaudibles mais si lentes qu'elles se confondaient avec le ciel. Et leurs silhouettes mêmes avaient disparu.

Et eux, ceux qui nous avaient servi toute la journée, qui étaient-ils ? Où allaient-ils ensuite ceux qu'on entendait chanter dans le soir ? Nous ne l'avons jamais su. Où les Ombres qui glissaient entre nos vies rejoignaient-elles leur forme réelle ? Elles habitaient dans ce quartier indigène dont les adultes parlaient à mot couvert, à l'autre bout de la ville, là où se tenait le jour le marché des Haoussas qui étalaient les longs colliers de graines, les statuettes d'ivoire et les pagnes entre les corbeilles de piments des femmes aux boubous colorés, ou la ferraille des revendeurs d'appareils ménagers et de transistors. Mais je sais que c'était encore une image dont je n'avais pas la clé, un tableau bigarré que j'aurais pu gratter sans jamais trouver le monde qui se cachait derrière lui.

L'Afrique, oui, c'était ce monde double ou plutôt divisé. Il y avait partout des odeurs qui proliféraient, des couleurs grasses qui s'étaient, des bruits qui chuchotaient dans les couloirs, et des silhouettes brunes – boys, ordonnances, lingères et cuisinières –, ombres et répliques de ce que les enfants étaient eux-mêmes et qu'ils ne côtoyaient pas sans un parfum de transgression. Finalement ils se fabriquèrent un troisième pays contenu dans les autres : il y eut ainsi l'Afrique des Africains qui contenait celle des Blancs qui contenait celle des Enfants.

Si j'essaie de comprendre – et j'essaie de comprendre – cette enfance et ce qu'elle m'a transmis, c'est par le tissu de ces voix, ou ce que j'ai pu en sauver, que je passe. Il arrive qu'elles viennent de loin, de très loin, irréelles, surgies des silhouettes de nos parents dessinées par une trouée de lumière, confondues au-dessus de la balustrade et

du jardin ou peut-être de la mer, comme si ces silhouettes étaient en conversation avec la nuit, véritable personnage auquel leurs paroles, que je ne peux distinguer d'où je suis, semblent s'adresser.

Depuis ce temps la nuit d'Afrique a comme la chair d'un être réel, une densité, une intensité sensuelles, un corps invisible qui se coule dans l'ombre entre tous les autres, remplissant l'espace, un corps que l'on devine à l'énergie qu'il irradie. J'ai toujours aimé la nuit, vécu de nuit plus que de jour, à la fois curieux et irrité par ce qui en elle m'échappe et que cependant je frôle...

*

Les Ombres de ces parents qui aujourd'hui sollicitaient l'attention d'Hugo dans une sorte de brouillard humide, se retournaient comme pour vérifier qu'il les suivait. Peut-être eut-il fallu aller plus vite qu'elles et, inversant la marche, changer d'angle pour enfin les comprendre. Ces ombres étaient deux mais aussi inséparables que si elles avaient été fondues en une seule. Il les avait pourtant déjà dépassés ces parents – ces ombres –, dont ils n'étaient autrefois, eux les enfants, que de pâles copies dans un miroir. Le miroir s'était déplacé avec eux, mais sur une autre ligne de temps que celle de la mémoire si bien qu'aujourd'hui c'était ces ombres – ces parents – qui étaient dans le miroir et cependant, comme si seul celui-ci avait changé de position, toujours devant, hors de portée.

...Une image sur l'écran du ciel de ceux qui étaient pour nous des géants est restée en moi, ces silhouettes en conversation secrète avec la Nuit, comme s'ils en avaient été les interlocuteurs, et pour nous des messagers ou des intercesseurs auprès d'un être immense. Je ne sais aujourd'hui si c'est elle qui a teinté de mystère sacré mes sentiments pour eux ou à l'inverse, en a reçu sa dimension mythique. Ce qui est certain, c'est cette impression de complicité, telle que je n'ai plus

jamais regardé la nuit ni mes parents qu'avec une sorte de malaise et d'admiration mêlés. Elle, ma mère...

Hugo soupira et biffa, puis reprit

~~Elle ma mère~~ Lui, mon père, entraît dans cette unité supérieure que nous appelions parents – des "parents-Afrique" dit un jour Plume, comme si l'existence de cette association n'avait eu pour fonction que d'y établir un royaume et de nous y entraîner –. Lui était l'homme au coupe-coupe qui ouvrait les chemins de la jungle vers les orchidées et les avions, le pourfendeur de serpents et de mygales, ce qui eût suffi à lui donner la stature gigantesque, quoique lointaine, des héros. Il était l'homme du Secret, l'homme d'un secret, celui que nous poursuivions peut-être derrière lui dans ces marches monotones dont je ne retiens que l'immensité de vert et de temps, l'infini du temps jusqu'au lieu inconnu, promis, attendu, dont nous nous étions chuchoté tout au long de la marche en file indienne, mes sœurs et moi, que là, personne n'avait jamais pénétré...

Or tandis que mon père avançait, ouvrant les chemins, d'autres hommes que j'ignorais alors et que je devinais pourtant, avançaient eux aussi avec leurs lances et mettaient le feu à la forêt.

...Souvent, quand les adultes baïssaient la voix, c'était pour parler du quartier indigène, un lieu pour nous inconnu, parfois rapidement traversé en voiture le dimanche – mais de moins en moins depuis qu'il y avait eu « des émeutes » disaient les parents –, quand on prenait la route de Kribi, plutôt une piste, de légers tourbillons de terre poussiéreuse au coin des rues chassant toujours un peu plus loin les papiers gras surgis des boutiques chinoises. Je revois cette route aujourd'hui comme une longue ligne de misère, infiniment longue, effilée jusqu'à la brousse. D'abord la disparition des blocs, puis l'apparition de cases rafistolées, de tôles et de claires-voies, où

s'entassaient des ferrailles diverses, vieux postes de radio, et pneus de vélo - ici comme ailleurs, la misère était à mesurer à l'aune du temps (quand aurait-on rangé ?) et à la possession somptuaire de tout ce dont les autres ne veulent plus -. Puis s'intercalaient de plus en plus de terre brune et de végétal jaune entre les cases, jusqu'à ce qu'enfin la ville ne soit plus qu'un dernier amas de pailles mal ficelées. Un monde auquel mes yeux d'adulte restituent sa réalité de misère, mais grouillant d'animation et de couleurs pour la curiosité de quatre enfants, et qui n'avait de toute façon rien à voir avec celui des discours sur la terrasse attrapés au hasard, sorte de "Pot au noir" de notre imagination cantonné dans un no man's land géographique, marmite géante où aurait infusé un bouillon de culture de tous les dangers. Une flèche avait "traversé le cou du lieutenant Matthieu" disait la voix - de mon père je crois cette fois -, et il avait "continué sans s'arrêter jusqu'à l'Hôpital Laquintinie" où il s'était "effondré sur son volant".

Ce qui surgissait des voix c'était un lieu peuplé d'ombres qui appartenaient plutôt à leur film intérieur qu'à une réalité quelconque, et pour nous comme indépendantes du quartier dont pourtant nous savions pertinemment que nous en arrivait chaque jour, silhouette longiligne, guindée et fière, le boy Valentin. Ou, un peu plus tard, Noé, à pieds lui, maussade et prêt à faire front à toutes les observations, "prétexte à arriver en retard", disaient les voix sur la terrasse, "que veux-tu c'est un excellent cuisinier, une perle, comment en trouver un autre par les temps qui courent, mais quelle caboche !... Valentin c'est une autre affaire..."

Cette fois c'était ma mère qui reprenait vite le contrôle du spectacle, avant de proposer, de sa voix enjôleuse, de passer à table...

« Entrez tout d'abord dans le grand pavillon. Une carte placée au fond du grand hall situe dans l'espace les notions que vous possédez de ces pays, et vous permet d'y appliquer l'idée de « mission sacrée de civilisation » qui nous a été confiée par le Conseil de la Société des Nations. Deux dioramas vous aident à créer l'ambiance. Ensuite, à travers tout le palais, vous pouvez, sans fatigue, vous faire une opinion. Une foule de documents sont là, qui vous permettent de juger si nous accomplissons utilement et humainement notre mandat. (...) Et maintenant, n'hésitez pas à vous délasser à la visite des **artisans** de ces pays. Confiez-vous aux solides piroguiers du Wouri, la rivière de Douala. Buvez le café et le chocolat des plantations de là-bas. Vous ajouterez ainsi une documentation physique et personnelle aux notions dont vous venez de vous enrichir. » (ARTICLE TOGO-CAMEROUN - Guide de l'Exposition coloniale internationale - 1931)

« L'opération de déguerpissement - puisque c'était le terme utilisé -, concernait la quasi-totalité de la population autochtone. (...) En 1913, l'administration coloniale prit la résolution d'expurger le premier plateau des Bell et de les transférer à New Bell. Il va sans dire que l'opération fut traumatisante pour les *Duala*, et qu'il pesa lourdement, par la suite, sur les affaires de la colonie. Les colonisateurs français en feront l'expérience. » RENÉ GOUELLAIN - « Douala : formation et développement de la ville pendant la colonisation » - (Cahiers d'études africaines - 1973)

On l'entendait chanter, tourner, faire tourner les têtes et le monde et, à sa façon, le bonheur d'exister...

...Les récits sur la terrasse, les enfants – Hugo surtout – tentaient d'en suivre le fil...

(mais il file, il file, c'est son rôle)

...Lorsqu'elles nous parvenaient, ces voix, elles avaient l'air de sortir de la caisse d'un haut-parleur, à la fois arrondies et élargies aux dimensions de l'espace, irréelles, allant se perdre un peu plus loin dans les sables de l'estuaire du Wouri que surplombait la terrasse, et brouillées comme celles d'un film mal sonorisé.

– Ils sont tellement fourbes. On ne peut pas avoir confiance en eux...

– Je dirais "imprévisibles". Tu ne sais jamais à quoi ils vont attacher de l'importance. Un caillou qui n'est pas à sa place c'est un signe et ils ne peuvent pas travailler aujourd'hui...

– Tu plaisantes ! Des feignants, oui...

Les paroles s'arrondissent, s'alourdissent dans l'air brûlant, aujourd'hui objets perdus, pierres au fond de la mémoire, on dirait qu'ils les ont posées avec délicatesse et se sont retirés sur la pointe des pieds, il ne reste plus personne de ce temps, la scène est creuse autour de ce qu'ils nous ont laissé...

– Tu devrais parler d'Am'Lia, dit Lizzy, c'est parce qu'ils parlaient d'Am'Lia que tu écoutais, non ?

L'histoire, Lizzy la laisse défiler tranquillement, avec la même impuissance – ou patience ? – qu'un voyageur contemplant un paysage. Mais avec les êtres dont je lui parle, lui ai parlé au long des jours, les personnages oui, ou ceux qui sont en train de le devenir, qui sont encore un peu ceux que j'ai connus, non, imaginés, et déjà plus tout à fait ceux-là ("Oui,

enfin comme ceux que tu appelles mes "Grotesques" m'a déclaré Lizzy quand je lui ai fait cette remarque), on dirait qu'elle entretient une relation immédiate et familière, réelle, les poussant, les tirant, leur donnant une bourrade affectueuse ou brutale comme s'il était encore possible de changer quelque chose à leur vie. Oui, on dirait qu'elle est dans le train avec eux. Et Am'Lia – je n'en ai pas encore parlé dans l'histoire mais à Lizzy si –, en voilà une qui lui a beaucoup plu et qu'elle voudrait voir arriver plus vite. Je note d'ailleurs qu'elle délaisse de plus en plus souvent ses *Grotesques* ou ses mouches – et les clochards ? – pour se jucher sur le divan ou l'appui de la fenêtre en feuilletant avec une exaspération fébrile les pages déjà écrites comme pour y trouver ce qui n'a pas été dit ou ce qu'il faudrait déplacer.

Am'Lia donc c'est la jeune noire qui était arrivée un jour de la brousse pour travailler en ville "chez les Blancs" comme on disait autour de nous. Anna s'en fit une amie, apprenant d'elle comment transformer les fleurs d'hibiscus en lanternes, tresser des paniers avec les lianes ou sculpter des tiges de bambou. Le visage de la jeune noire s'éclairait alors et on la voyait de loin faire des gestes animés. À peine pubère, mais ici les jeunes partent tôt. Elle travaillait dans toutes les villas du Parc de l'Hôpital et chez nous en extra, lorsqu'il y avait une soirée elle venait aider Étienne et Valentin à servir aux réceptions.

- Oui, Am'Lia. Mais j'allais justement la faire entrer...

...- Tu vois, tu enlèves l'assiette par la gauche et tu places l'autre par la droite.

Notre Mère-des-mille-magies était en train d'expliquer à Am'Lia la jeune noire qui apprenait comment servir ce soir où elle remplacera Valentin qui n'a pas reparu depuis deux jours.

- Celui-là sera peut-être en retard, il vient de Garoua, je te ferai signe... Celle-ci tu la sers en premier, c'est la femme du Gouverneur. Ensuite...

Et elle, Am'Lia, suivait, le regard absent ou effleurant la longue table, la nappe brodée, les assiettes, les couverts, comme si on avait seulement posé des brindilles sur son chemin. Docile mais peut-être à contrecœur. "Ou seulement indifférente" dira plus tard leur mère installée sur la terrasse à l'heure du café.

D'en bas on entendait ronfler les cuisines, pas de sieste aujourd'hui pour Noé qui s'activait depuis le matin aux quiches, l'odeur de fumée, âcre, tenace, monte jusqu'ici. Toute la végétation s'en était imprégnée, l'enfermant dans le creux des feuilles comme si c'était leur odeur même.

- La Brousse, ma chère, la Brousse... disait une voix sur la terrasse

- Finalement Am'Lia est un serpent qui s'esquive, ou s'esquiverait volontiers s'il le pouvait.

"Un serpent..." répétaient les enfants cachés derrière la porte...

Si on l'interrogeait sur son village, Am'Lia faisait un geste qui désignait toute l'étendue de la brousse. Elle venait de ce "pays qui n'existait pas". Pour nous. Mais dans notre imagination, oui. Auréolée de son mystère. La Brousse c'était celle des visiteurs hâlés, qui arrivaient l'air égaré, le corps creusé jusqu'aux os par une sorte de flamme, surgis d'un rêve lointain d'au-delà la barrière d'herbes et de buissons rouges, et eux aussi, leurs jeeps et leurs sahariennes recouverts d'une pellicule rouillée qui les grimaît, la coulure de la transpiration dessinant sur leurs visages les signes de quelque peinture rituelle. Dans les discours des adultes la brousse c'était un de ces lieux où l'on tombait comme une pierre au fond d'un puits, si profondément que l'écho n'en remontait pas. Le mystère d'Am'Lia, c'était un peu ce pays dont on parlait autour de nous, c'était aussi son silence - "buté", disaient ses maîtres que ce silence exaspérait, un regard vide, trop limpide, sur lequel s'arrêtaient toutes leurs incertitudes -...

- Une petite pierre, Am'Lia... ai-je dit comme pour m'excuser.

(Mai 2013 – la vérité, s'il y en a une, du moins une de ses facettes, est que nous avons tout ignoré de celle qui nous « servait » et qu'il m'en reste à la fois honte et culpabilité)

- Une vie, oui, dit Lizzy furieuse, celle-là a besoin de toi pour vivre, elle n'a plus que toi, et d'ailleurs pas si petite pierre sur ton chemin, elle est une de ces ombres dont tu parles et qui...

Mais elle n'achève pas et, tournant le dos à Hugo, reprend la forme abandonnée ces jours-ci sur le tapis,

(que je n'ose appeler "Grotesque" tant elle semble vivante, je ne sais comment Lizzy a pu l'articuler, l'habiller avec cette douceur qu'elle sait avoir aussi malgré la brusquerie habituelle de ses gestes, "ce sont mes secrets" m'a-t-elle dit hier comme je m'en étonnais)

ce quelque chose de fluide, potelé qui évoque une statue d'enfant et laisse Hugo un instant rêveur sur son manuscrit.

...De loin, quand on revenait du ravin par le chemin au fond du jardin, silencieux et penauds, les vêtements rouges et souvent déchirés, on entendait le tintement des verres, le basculement d'un fauteuil sur la terrasse entre les petites explosions sèches de la chaleur, des vagues de voix montaient et descendaient brutalement, ces voix qui avaient l'air d'appartenir à des doublures entre le son aigre du gramophone et les grésillements du haut-parleur.

On les entendait dès le haut de la pente entre les agaves qui marquaient la frontière avec le ravin. Et celle de ma mère au timbre grave, masculin presque, monter d'un diapason pour proposer un whisky, ou soudain, dans une inflexion voluptueuse, infléchir la conversation vers le prochain bal du Gouverneur. Elle allait mettre un disque sur le plateau, "un des plus beaux" – et grésillant – "tangos du

monde” qui allait se loger entre les paroles (les flatteries, oui) de ses visiteurs. Et sa voix s’élevait, on l’entendait chanter, tourner, faire tourner les têtes et le monde et, à sa façon, le bonheur d’exister...

- Raji aussi aimait la vie

s’exclame Lizzy tout en se lançant dans une danse de sabbat sur le divan, de quoi faire grincer tous les ressorts de celui-ci, chapeauté d’une sorte de cornet pointu que je ne lui avais jamais vu, récupéré d’une de ces manifestations de fin d’année pour joyeux fêtards entre guirlandes et confettis, et dont on eût dit qu’elle le réservait pour l’occasion...

- Raji ?

Je n’avais pas l’espoir d’en entendre beaucoup plus ce jour-là. De fait elle disparut dans une pirouette de chasse à la mouche. Plus tard je l’ai surprise, écolière appliquée au-dessus d’un cahier ligné, relevant parfois la tête le temps de contempler les graffitis "pattes de mouche" de sa petite écriture à l’encre verte.

Les enfants se promenaient dans ces noms...

...À peine avions-nous achevé nos leçons du matin que nous filions vers le ravin tandis que les premiers visiteurs arrivaient.

Certains étaient de l'Hôpital où ils travaillaient avec le père. L'hôpital ! Lorsqu'on relevait la tête il y avait un mur qui naviguait dans le ciel, qui avançait sa proue dans le bleu du ciel, et on savait qu'il était comme le sourire éblouissant, impénétrable, énigmatique, comme le masque, l'envers et peut-être la force des longs couloirs silencieux où s'enfonçait le mystère de vivre et de mourir. À l'arrivée au Cameroun, la maison qui nous était attribuée n'étant pas encore prête, on nous logea un mois dans les chambres de l'hôpital. J'ai le souvenir d'une curieuse vacuité du temps dans ces couloirs où erraient avec une lenteur de poissons enfermés à l'intérieur d'un aquarium, des figures plus ou moins cadavériques qui semblaient flotter à la recherche d'elles-mêmes dans une odeur d'éther. Nous, les enfants, nous naviguions entre ces sortes d'extra-terrestres, entrant librement parfois dans la chambre de ceux dont nous nous étions fait des amis et devinant derrière chacun d'eux la singularité d'un monde dont ils étaient l'extrême pointe en train de disparaître.

Le silence qu'on nous enjoignait de respecter et qui faisait des journées une sorte de musique plane, la conscience vague que rôdait près de nous sinon la mort dont je n'ai pas de souvenir exact, du moins la gravité de quelque mystère, nous mettaient nous aussi comme à l'écart du temps avec cette sorte de plaisir qu'il peut y avoir à se réfugier dans le hors-jeu. Nous n'avions d'autre ressource que de nous regrouper dans la chambre de l'un de nous et de chuchoter, serrés les uns contre les autres à l'intérieur d'une bulle tiède qui devenait le dernier rempart contre un ennemi non identifié. J'ai oublié ce dont nous pouvions bien parler, j'ai gardé seulement le

souvenir d'une étrange solennité de nos propos, bien au-dessus de nos âges, et accordée à ces heures fluides qui paraissaient ne pas devoir finir.

Les fraternités sont des sortes de planètes dont on oublie en vieillissant qu'on en est originaire, qu'on a vu et aimé en étant plusieurs êtres à la fois. Parfois il me semble que j'ai vécu une enfance multiple ou du moins que l'image du passé qui m'est restée est une création de quatre regards où la part de l'un n'est pas séparable de celle des autres. L'exotisme double de l'Afrique et de l'hôpital renforçait notre isolement au royaume des mots. Je crois que quelques moments de la journée se passaient également à écrire. De rares instants de dispersion conduisaient chacun au gré des couloirs de portes ouvertes ou fermées vers des découvertes à rapporter comme d'un marché et mettre dans le pot commun. Hôpital Général disait le fronton et il y avait effectivement de tout, désaxés, grabataires, paralysés ou jeunes et frais opérés. Tous, dans les pyjamas verdâtres et rayés que leur fournissait la Direction par mesure d'hygiène, formaient une sorte de Cour des miracles, qui exhibant un moignon de bras, qui portant celui-ci en écharpe, et quelques vieilles à la poursuite de leur mémoire qui nous prenaient pour un frère ou un mari. Mais notre présence parmi eux nous paraissait aussi naturelle que plus tard la coexistence avec les pythons dans le ravin derrière la maison. D'une certaine façon nous pensions que l'Afrique c'était ça...

- Tu as supprimé l'histoire de Jennifer !

dit Lizzy en bondissant avec à la main un drôle de chapeau à grelots qu'elle était en train d'ajuster sur sa Grottesque (oui "sa" je pense). L'histoire de Jennifer, c'est vrai, faisait partie d'une première version, elle devait annoncer Am'Lia, enfin la mort de celle-ci, oui, parce que..., mais j'ai dû trouver que c'était trop.

Lizzy qui a filé vers un coin de la bibliothèque où elle entasse des classeurs, en revient avec une feuille qu'elle se

met à lire sur ce ton sévère de quelque juge énonçant à l'accusé la liste des faits reprochés :

Histoire de Jennifer

À l'Hôpital je crois que c'est moi qui ai découvert Jennifer, une enfant de notre âge recroquevillée toute la journée sur sa chaise ou dans son lit et qui n'avait presque jamais de visites à part celles d'une vieille paysanne noire qui la regardait silencieusement sans la moindre expression puis s'en allait au bout de quelques heures. Sa mère sans doute. Jennifer - je ne sais comment nous avons su qu'elle s'appelait ainsi, peut-être par un infirmier, ou un écriteau au pied de son lit -, restait toute la journée dans cette chambre. Il arriva au bout de quelque temps que surgit à la tombée du jour - et celle-ci se produisait brutalement en quelques minutes - une troupe nombreuse de jeunes filles dont les poignets, les genoux et les chevilles tintinnabulaient de clochettes qui envahirent la chambre avant que qui que ce soit ait pu les arrêter, formant un cercle autour du lit, commençant à osciller en cadence d'avant en arrière jusqu'à presque faire toucher terre à leurs longues chevelures huilées de ricin, tandis que quelques hommes étaient restés dans le couloir munis de tam-tams et de balafons qu'ils frappaient lentement d'abord puis de plus en plus vite, et que deux des danseuses s'emparaient de Jennifer, la faisant tournoyer avec elles, se la passant de l'une à l'autre avec force, la ceinturant et peu à peu se mettant à hurler comme un animal à la lune ou la mort, celle-ci d'ailleurs s'était levée, d'une rondeur insolente qui envahissait le ciel encore violet du crépuscule, mais le directeur de l'hôpital accompagné de la force publique avait réussi à pénétrer dans la chambre et nous n'en vîmes pas plus depuis le banc où nous nous étions juchés et d'où l'on nous délogea prestement, il n'y eut plus qu'une mêlée confuse et des cris de moineaux furieux, des coups sourds - de ces matraques que nous avons aperçues ? - et peu à peu une sorte de calme plus effrayant que la nuit trouée par les manducations des insectes, armée de l'ombre à l'assaut du désordre, si bien qu'au matin il ne restait plus rien.

Il ne restait même plus Jennifer. Juste un affolement de pas dans le couloir.

Ai-je rêvé ou suis-je seul à avoir entendu dans la nuit le bruit sec d'une explosion ? Une seconde, un éclat pour une vie.

(Je viens de passer quatre heures sur une scène de possession en Afrique. Évidemment jamais vu quoi que ce soit de ce genre mais j'ai cru écrire sous la dictée d'un souvenir réel. La différence est peut-être sans pertinence pour un cerveau.

Quant à cette version – j'en suis à la 4^e je crois – elle suit un autre parcours que celui de la précédente. Une autre logique narrative a fait valser les épisodes ou les emboîte autrement. Combien de parcours possibles pour chaque roman ? À l'infini – CARNET 2006 – 05 mai – 34 AVENUE PAUL VALERY – ANTONY)

- On dirait Boromil, dit Lizzy soudain rêveuse avant de filer faire la lecture à Lea.

Et moi retrouver « *les enfants* ».

...Mais ce qui nous intéressait le plus c'était les aventures des visiteurs de la brousse. Grand Bassam, Yamoussoukro, Bafoussam, Garoua, Bamendou, Ngaoundéré, Bobo-Dioulasso... Les noms qui se bousculaient aux oreilles de cette enfance étaient comme des projectiles dorés bombardés dans une cage d'espace immense,

(si étroite celle de la mémoire !)

comme arrondis, agrandis jusqu'à l'horizon par le tremblement des ondes de chaleur, ouate où ils finissaient par s'enfoncer, quoique sonnait haut et fort. D'en bas, sous la terrasse où était la table de ping-pong et entre deux claquements secs de nos balles, on entendait, ou surtout on ne retenait des discours, comme si seules elles en avaient

émergé, colorées, éclatantes, que ces autres balles que les adultes semblaient se repasser et d'où, pour nous, surgissaient comme des marionnettes leurs visages de briscards maigres et hâlés, leurs silhouettes fondues d'anachorètes aux regards délavés (flottant dans des sahariennes et des shorts kakis) et au fond, tout au fond de ceux-ci, au-delà même de l'amertume ou du désenchantement affichés avec gouaille sur la scène de la petite colonie, et la véranda en était une, une malice perçante, amusée par le monde et ses vésanies, un amour en réalité, quelque chose, oui, qui ressemblait à de la passion pour "leur" coin de brousse aux herbes rougies, desséchées, où finalement était, ils le savaient, leur place à la fois passagère et absolue.

Là-bas c'était l'antenne de l'Institut Pasteur, un dispensaire, au mieux un hôpital - "110 lits, que veux-tu que je fasse ?"-, la fournaise du jour et leur case du soir, la vaisselle en fer-blanc, le frigidaire à alcool et la lampe à acétylène, un rond de lumière sur la table de camping, mais pas l'envie de s'user les yeux à lire, la tête envahie par une nuée de pensées aussi serrées que des moustiques sous la lampe, rien ou presque rien autour d'eux, l'univers réduit à à l'élémentaire, ce rond de lumière, ce point d'impact où la brûlure de vie s'affronte à la mort. Alors, gorgée de liquide doré dans le gosier, ils levaient leur verre à la santé d'un monde défectueux qu'ils empoignaient tous les jours, dont ils étaient les guerriers, presque les croisés, et finalement les derniers aventuriers de ces terres, avec l'aide des religieuses, sœur Marie-Josèphe qui menait à la baguette le dispensaire et les quinze sœurs de sa Congrégation, ses éclats, ses fureurs, elle aussi se battait, montait à l'assaut de la lèpre, embrochait les moulins, sœur Marie-Josèphe dont ils riaient, et finalement ils l'admiraient comme toutes les ombres qui passaient dans le lointain de leurs regards et de leurs paroles, à ces ces médecins de brousse du "Corps de Santé" auquel ils

appartenaient, dans tout leur corps oui, et pour nous l'incarnation même d'une puissance invisible autour de laquelle tournait le monde.

Les mots qui berçaient leur enfance, papillonnant entre deux cliquètements de verres, c'était la trypanosomiase ou la filariose, la lèpre, Raoul Follereau, le palu, la leishmaniose ou la schistosomiase, et les enfants se promenaient dans ces noms, à l'intérieur d'un autre univers comme les glossines dont il était question...

Lea dormait, Lizzy avait fini par remonter s'installer sur le divan, absorbée, je dirais même tracassée, par la contemplation du manuscrit.

- C'est la boîte de Pandore tes histoires. Si tu ouvres...

Elle en a abandonné sa chasse aux mouches - mais j'ai noté son rire gourmand au passage des glossines - et on dirait qu'elle suit une route mentale, un point à l'horizon comme le tourbillon de jupes trop larges (celles des Vieilles ?) pour une enfant qui s'enfuit dans le rêve, fumée et rire de femme déjà.

...Certains des visiteurs venaient des Hauts plateaux. Au-delà de la Réserve des Eaux et forêts, la route continuait jusqu'aux terres rousses de broussailles emmêlées par le vent du pays bamiléké, d'où émergeaient parfois comme d'un long brouillard - de moins en moins depuis les émeutes -, ces fantômes aux yeux de braise qui faisaient rêver les enfants. Et les propos décousus que ces derniers captaient avaient l'air d'avoir traversé le temps et l'espace, ou plutôt, à nos yeux, la frontière de la vie et de la mort.

Là-haut on s'entretuait. Et les mots de ceux qui en venaient ressemblaient à des paquets de linges ensanglantés qu'on ouvrirait ici, sur la terrasse, entre le tintement des verres et les "Santé !", le rire alangué de "La Merveilleuse" ou cet accent inimitable qu'elle

avait en appuyant sur sa réponse à quelque flatterie – “une orchidée, ma chère, vous êtes une orchidée” –, mais dont le contenu se serait étrangement métamorphosé en route. C'était plutôt, à l'arrivée, comme l'explosion d'un bouquet de violence et de douceur, de désir et de danger, un amalgame où la mort elle-même n'était qu'une de ces fleurs de passion au milieu desquelles les enfants erraient.

Les jeux du ravin se transformèrent à cette époque en parades guerrières. Plume se barbouilla un jour de farine, prétendant ressembler aux corps dont elle avait vu les images dans un de ses livres, Anna ajouta l'Iliade et l'Odyssée au chargement de son sac, Sophie je ne sais plus, et moi je me mis à tailler des lances dans les bambous. Tous je crois, avec je ne sais quelle colère – ou inquiétude ? – que nos jeux de fléchettes tentaient de calmer. Je revois je ne sais pourquoi une sorte de bagarre des jambes maigres et dorées d'Anna avec la terre tandis qu'elle imitait les inflexions amoureuses de la terrasse. Incertains. Et éblouis. Suivant un fil, des fils...

Il y avait également dans le salon toutes sortes d'histoires de morts qui voletaient et venaient jusqu'à eux. Les enfants les reconnaissaient à leur musique qui donnait à chacune un sens différent. C'était parfois un mot qui se trouvait tout seul et nu, indécent au milieu d'une scène vide. Ou bien des phrases qui ne s'achevaient pas et s'effilocheaient en silence et mystère. D'autres bondissaient très vite, on eut dit qu'elles coupaient l'air avec un couteau, parfois celles-là tombaient en cascade dans la vasque des rires. Mais même ces rires avaient des sens différents selon qu'ils étaient en écho, en canon, en contrepoint, selon qu'ils “jouaient à saute-mouton” comme disait Plume, ou se cassaient sur l'obstacle d'une voix.

Ce que les enfants entendaient, ces sons dont ils percevaient les mille nuances et qui ouvraient à chaque fois la porte sur l'immensité inconnue, étrange, du monde des adultes, c'était comme des histoires dépourvues de trame dont ils comprenaient pourtant toute la couleur et le sillage d'émotions qu'elles laissaient derrière elles...

- ça s'est passé à Kribi, elle a mis le ventilateur, heureusement elle était seule, enfin heureusement... et va comprendre, l'humidité du plafond sans doute, il s'est détaché et l'a décapitée...

- Oh !...

Voix étouffées, chuchotements,

- ... lui... au tennis... l'aile de l'hélicoptère... mort, oui, la tête arrachée...

des mots émergeant comme des blocs glacés.

... "mort oui... mort oui..." répétaient les enfants dans leur chambre, à l'ombre de cette aile étrange qui planait au-dessus de leurs têtes...

Lizzy hésitait à tourner la page...

- Le premier qui disparut, dit-elle, je crois que ce fut Just. Ou bien Dino ? Un soir d'hiver – un hiver terrible cette année-là, "on va bientôt manger de la neige" disait la grand-mère – la grosse face ronde et rougeaude de Dino vint soudain s'encadrer entre les étoiles blanches que dessinaient les cristaux de gel. C'était, sur la nuit de la vitre, un visage de vieil enfant agité creusé d'une ride de grosses larmes qui faisaient de lui un Saint-Nicolas comique et pathétique à la fois. On ne put rien comprendre au discours incohérent dans lequel il se lança, pauvre petite chose secouée de tremblements convulsifs auprès du poêle tandis qu'il dansait d'un pied sur l'autre sans parvenir à se réchauffer. "Les gendarmes" grogna la grand-mère qui avait réussi à saisir quelques mots, "on en voit un peu trop ces temps-ci. Ce matin au marché..." mais la vieille Bruda

venait d'entrer et à sa suite toute la rue semblait-il, si bien que la pièce ne fut bientôt qu'une sorte de marmite fumante, et je n'ai jamais su la suite.

C'était des mots qui s'empoignaient...

...Je nous revois. En plein midi, appuyés sur les croisillons qui formaient la balustrade de la terrasse, Plume avait cette robe écossaise qu'on avait du mal à lui faire quitter, Sophie était en short et Anna, au milieu, m'avait chîpé une de mes vieilles salopettes. Moi au-dessus d'elles, à plat ventre sur la brique chaude, les écoutant tout en jouant au lézard. "Les histoires, ça sert à empêcher les catastrophes" dit soudain Anna. "Il suffit de se concentrer". Plume, toujours en admiration devant Anna, balançà sa longue tresse dans un élan d'enthousiasme...

À ces heures chaudes, les boys étaient tous aux cuisines, entassés entre les murs noircis par la fumée du charbon de bois. C'est là qu'enfoncés dans l'ombre, ils parlent. De loin, on entend des voix inépuisables, comme si ce n'était pas ce qu'elles disent qui compte mais seulement d'être des voix. Et dans le silence qui s'écrase à cette heure sur la terre, elles ressemblent à un chœur antique qui accompagnerait le monde dans sa chute.

Car les bâtiments des boys avaient aussi leurs "trous aux histoires" où nous ne pêchions que quelques mots, parfois les mêmes que ceux de la terrasse, mais sur une autre musique disait Anna, un rythme précipité où passait comme l'agitation anxieuse d'un essaim d'abeilles. Et ce rire aussi, où finissaient par s'enfoncer tous les mots, comme si ce que nous captions en éclairs de sang et de mort était pris dans une pâte sensuelle, ce rire des femmes souvent, lorsqu'elles avaient rejoint la buanderie, qui semblait chasser le danger, le repousser avec la force évidente de leur corps, ou plutôt, mais c'est seulement aujourd'hui que je le perçois, l'incorporant, ce danger, au mouvement désordonné de la vie, le portant, le berçant avec la ferveur de l'amour.

À plat ventre dans le creux d'ombre du ficus derrière la fenêtre de la buanderie, innocemment occupés à tirer de grands traits sur le sable, dessiner un garage pour nos dinky toys ou aplatir une fourmilière, on entendait un frôlement d'ailes qui ressemblait, de là où nous étions, à un battement affolé – ombres de femmes excitées, énervées par la chaleur, penchées sur le bouillonnement brûlant des draps dans le bassin, ou fantômes qui avaient l'air d'être à la poursuite les unes des autres au milieu de la fumée des lessiveuses – et aussi un discours ininterrompu où les cris, les rires, s'enchaînaient, se bouscullaient, sons mélodieux d'une langue inconnue au milieu de laquelle se dressaient soudain, nous faisant sursauter – piques, fourches aiguës –, des mots que nous reconnaissions et qu'elles mêlaient aux autres, "matraques, policiers, voitures incendiées, New Bell" – le quartier indigène – et qui venaient flamboyer en nous au milieu du jardin endormi. Si bien que c'était des mots qui s'empoignaient – nous semblait-il – et non des êtres de chair, ou plutôt des mots comme des êtres de chair qui rebondissaient avec les rires, les pleurs ou les seins des lingères, et nous rencontraient, nous percutaient, seulement parce que nous étions sur leur passage.

Des mots – des êtres de chair – qui avaient l'air de tomber dans le bassin parfois, qu'elles laissaient tomber peut-être, sournoisement, exprès, puis elles relevaient le linge bouillant...

- Et c'était encore une histoire trouée qui nous échappait, dit Hugo.

Lizzy émit un petit rire coulissant derrière lui.

- Il aurait fallu se précipiter dans le bassin, dit-elle, remonter l'histoire qu'elles y avaient cachée, et l'arrêter là. Arrêter les paroles sur les lèvres. Inventer la suite. Une suite où il n'y aurait pas de mort. Trouver des mots. D'autres mots. Comme les Vieilles...

Mais elle s'arrêta net en ajoutant avec mélancolie

- "Pourtant un jour..."

Plus tard elle la raconta, cette histoire, néanmoins.

Histoire des Vieilles - (suite et fin)

Un jour Bruda était entrée dans la pièce avec des prudences de chat, regardant derrière elle comme si on la poursuivait, rejointe bientôt par une, deux, trois *Messagères*, toutes noyées sous plusieurs épaisseurs de laine dans cet avril trop frais – non, la grand-mère n'avait pas senti la bonne petite odeur d'herbe et Raji n'était pas encore arrivée.

- Ou plutôt sans doute avait-elle déjà "disparu". Elles avaient avec des airs de conspiratrices, mais ça c'est moi Lizzy qui le crois aujourd'hui.

- Elles étaient seulement inquiètes, dit Hugo.

Et sous leurs capes, dans leurs mains tremblantes, il y avait non pas le monde mais ce qui leur échappait de la folie des hommes et de leurs bombes qu'elles tentaient désespérément de comprendre avec des mots. Et elles, hochant la tête, berçant ce qui restait à bercer, savaient déjà, devinaient, que rien, qu'aucune parole, aucune formule, ni leur armure de mères, ne pouvait plus se mettre en travers de ce qui était parti de si loin, de plus loin qu'elles sans doute. Leurs voix n'étaient plus qu'un chuintement désolé, semblable à celui qui s'échappait, ininterrompu, du poste de radio que Minna laissait en permanence branché depuis le début des bombardements, comme si elles-mêmes n'avaient fait que sortir de la boîte, fantômes qui viendraient déposer devant eux ce que chacun refusait d'entendre. Même et surtout *Nouna*, un bloc, un roc, on n'a jamais su ce qu'elle pensait – craignait ? Peut-être était-ce pour me rassurer qu'elle se taisait ainsi – et qui s'effondra également d'un bloc peu de temps avant...

(Et dire qu'elles ne vivent que pour ça, les mouches, pour nettoyer les merdes du monde et mourir écrabouillées, est-ce que ça existe les mouches qui meurent de mort « naturelle » ?)

*

...Ce monde je le revois aujourd'hui comme une grande faille dans la lumière. Un monde où la vie est prête à exploser à chaque instant. Rien là-bas n'est jamais achevé. Rien n'a de sens complet. Les choses y retiennent leur existence, leur secret menaçant. Visibles, elles sont trompeuses. Sous l'herbe un serpent, sous le sable un scorpion, sous le ciel trop nu un cyclone. Ce qui résonne en moi résonne comme une partie seulement d'un événement que je n'ai pas encore reconstitué. Les levées de poussière le long du mur, le bois des volets éclatant au soleil, le bruit d'une goyave qui s'écrase au sol, et derrière les grillages, impuissant, exaspéré, toujours l'affolement d'un insecte pris au piège. La nuit, la nuit surtout, cette attente interminable dévorée de petites dents sèches. Au matin il ne restera qu'une poussière blanche.

La nuit, la vie s'échappait jusqu'à ces villas blanches agitées de rires et de paroles confuses. Un éclairage insuffisant laissait apparaître dans l'ombre des bosquets et des vérandas des objets isolés, comme s'ils flottaient dans la pénombre, semblables à ceux qu'un rayon de phare fait surgir par intermittences, la touffe d'une jupe, la transparence d'un verre ou la braise d'une cigarette se promenant d'un bout à l'autre de la galerie, fragments étonnants d'un monde à reconstituer pour les enfants qui observaient ce manège de loin, derrière le grillage de la moustiquaire. Oui, l'Afrique était l'affaire des adultes... Ces fracas de verres et ces rires teintés d'une ivresse étrange, je peux aujourd'hui reconnaître en eux les signes de la parade sexuelle. Les adultes possédaient un code mystérieux - et désirable - qui nous fascinait et métamorphosait les êtres ordinaires

du jour en créatures étranges auxquelles la nuit semblait restituer une sorte d'innocence originelle.

Surtout notre mère, épanouie sur ce sol, installée au milieu de ses sujets. Elle avait été comme happée par ce monde, mais en raison, nous semblait-il, d'une mystérieuse affinité avec lui. Qu'était-il ce monde pourtant, sinon celui né de notre imagination où entraient à la fois la force sauvage révélée la première nuit et la force tout aussi énigmatique d'une planète des adultes dont nous ne captions que les signaux à éclipses comme ces voix de la terrasse, celle surtout, nonchalante, qui se mettait à parler de "Valentin le joli cœur", qui flânait, traînait en racontant - non pas « Écoutez-moi » mais « Écoutez l'histoire cachée, il y en a une, tenez, je vous guide un peu » - et autour d'elle, toujours une cour d'admirateurs qu'elle regardait à peine, cela faisait partie du jeu, pour nous ils étaient dans l'histoire cachée, malmenés, honteux, impatients d'entrer dans la cadence. Plume tenait les paris et l'oreille musicienne d'Anna reconnaissait au premier mot celui qui venait de bondir dans la ronde. Je ne sais pas ce qui nous intéressait le plus dans ces histoires à étages, de celle de Valentin au gilet de velours fané, toujours guindé, arborant un sourire de chasseur imperturbable qui n'attend que les acclamations dues à sa victoire lorsqu'il promenait à travers la ville et sur son vélo une proie déjà cueillie (la voix baissait), tout rencoquillé, arrondi, comme prêt à le recevoir, ce corps féminin qu'il venait d'enlever, et dont le parfum l'enlaçait déjà, ou de cette autre histoire qui ressemblait à la première, mais sans le vélo.

Car c'était une parole qui se promenait elle aussi, tranquillement, avec un rien de narquois, elle, ma mère, menant gaiement un chœur de voix, prompte à décocher un trait d'esprit ou conter une anecdote avec saveur, comédienne qui variait la vie ou s'inventait des masques.

Mais alors où étaient les histoires "vraies" ? Où était la vérité ? Celle du grand-père, comme si la voix qui nous en lisait les feuillets bleus était la voix même du petit homme lointain ? Celle des histoires au bord du lit qu'elle emportait avec elle dans un Autre monde, étrangère soudain, dont le parfum persistait longtemps après son départ, mélange étonnant de tendresse et d'élégance glacée ? Ou celle de la terrasse dont nous ne captions que quelques mots, devinant qu'ils surgissaient encore d'un Autre monde auquel nous n'avions pas accès ?

Autant d'histoires, autant de mondes différents dans ses paroles que de mères superposées en elle qui nous échappait constamment...

Lizzy grignote ses biscuits au-dessus des feuilles éparpillées sur le lit, parfois hochant la tête, parfois levant vers moi un regard intrigué ou rêveur.

- ...« échappait constamment... ? » Comme toutes les mères, non ?

(Oui, peut-être, et seule la façon de s'échapper change)

- ...Une mère c'est l'immense cratère où est tombé l'aérolithe...

Sa voix était tout d'un coup, en disant cela, brisée comme celle d'un enfant qui s'apprête à pleurer. Elle se redressa brutalement, faisant tomber le manuscrit, avant de déclarer avec une fermeté cette fois pleine d'espoir

- Jo dit que les mères ça n'existe pas.

- d'une certaine façon, oui, il a raison, la nôtre était surtout une femme – elles le sont toutes mais certaines le cachent mieux que d'autres – et une femme dont nous n'avions pas la clé.

- mais vous l'admiriez.

- oui, ça simplifie. Toi aussi sans doute ?

Mais Lizzy laissa ma question en suspens pour appeler un instant Jo le clochard dans la ronde de ce film intérieur qu'elle glissait entre mes lignes et celles de sa vie.

Histoire de Jo le Clochard

Lui, Jo, n'a pas eu de mère, on ne sait pas d'où il est venu – pas de père non plus d'ailleurs, dit-il –. Ma mémoire – si j'en ai une – commence à quatorze ans, ajoute-t-il toujours en riant. *Un enfant trouvé, tu es un enfant trouvé*, disent les autres pour l'asticoter, *même pas*, dit-il, *c'est moi qui me suis trouvé*.

Et il a cherché longtemps, c'est ce qu'il me raconte quand les autres sont tout enfumés dans leurs joints, *"j'ai pas eu besoin de feuilleter des catalogues pour me trouver, j'ai seulement regardé les gens, et un jour j'étais là devant moi, il m'a suffi de ne pas être comme eux"*.

– Jo, il me plaît bien, c'est le meilleur, ajoute Lizzy en traînant un peu avant de retourner à sa lecture.

...Comment aller de l'une à l'autre ?

Celle qui nous lisait les lettres du grand-père dans la salle d'étude car les feuillets de celui-ci, souvent relus en récompense d'un travail soigné, étaient probablement le résultat d'une stratégie complice entre le père et la fille, mais pour nous semblaient naître de l'ombre que diffusaient doucement dans la pièce les croisillons de la fenêtre, la rêverie les y accrochait, les faisant courir le long de bifurcations multiples où elles prenaient de l'ampleur, un élan peut-être qui les tressait aux mystères d'une mère, d'un pays, d'une langue et des Lois qui nous étaient enseignées, si bien que c'était, dans la pièce paisible et fraîche, comme si un texte secret s'écrivait sans nous et cependant par nous.

Celle qui nous endormait avec la poudre aux yeux de ses histoires pour mieux aller renaître, surgir de sa chrysalide, dans le monde des parades sexuelles dont la voix de la terrasse portait jusqu'à nous des bribes aussi mystérieuses que sa transformation en jeune femme ardente et fantasque qui aimait et savait plaire avec la

rouerie d'un enfant, danser, portée par une ivresse où elle était dépassée par son propre corps, allant toujours plus haut, plus vite, et plus loin, énergie vitale à l'état pur dont elle-même ne soupçonnait que partiellement la puissance et qu'elle tentait de dissimuler de son mieux aux autres tandis qu'elle mesurait sur les hommes l'effet de sa beauté, de ce corps menu aux épaules larges qui les impressionnaient et qu'elle dénudait sous une épaisse chevelure brune, liquide, légèrement ondulée, "mère-virevolte", ballerine en apesanteur (et toute la masse du monde tournait avec elle d'un même mouvement, entraînée hors de son orbite, planète soudain lâchée dans l'espace de la liberté, c'était alors comme si toutes les horloges venaient de se dérégler et les fleuves de quitter leur lit ou de remonter à leur source).

Oui autant de mères, autant d'histoires, autant de vérités (ou de mensonges ?)..

(CARNET 2013 – Mensonges ? Le terme convient-il pour autant de "vérités" que de paroles ?)

"Autant que de personnages finalement", dit Lizzy en relevant soudain la tête. Et plus rêveusement : "d'ailleurs, quand ils passaient la porte, Dino, Just, Mihail, les Ian bis et tous les autres, est-ce qu'il n'avaient pas un autre nom, une autre vie... ?" Elle resta longtemps silencieuse comme si elle prenait la route derrière eux, petite souris qui se glisserait dans leurs poches à observer leurs vraies et leurs fausses vérités, avant de reprendre

...que de mères. Finalement toujours une "mère-des-mille-magies" qui prenait entre ses mains l'harmonie du monde, et l'équilibre précaire du vrai et du faux, gracieuse, alerte dans ses jupes à volants qu'elle fabriquait elle-même, se distribuant à tous, partagée

en mille morceaux dont Hugo se dit aujourd'hui qu'ils ont passé leur vie à tenter de reconstituer le puzzle.

Et sans doute aussi à se demander laquelle était la plus importante. Ou espérant sans le savoir que celle de la terrasse, ravage de feu qui couvait en sourdine comme le rouge brûlant de ses lèvres, celle des histoires aux rires étouffés et moqueurs, celle que j'ai appelée « la fleur de jungle » et que d'autres - on les entendait - comparaient à l'orchidée...

(plutôt une fleur pâle et languide c'est vrai, je crois qu'ils avaient raison pourtant)

...était aussi celle du soir, tige blanche et vibrante qui surgirait d'un bouillonnement de taffetas et viendrait s'enrouler autour d'eux les enfants. Orchidée ?

...Il y avait ces taches, de sang peut-être, ces mouchetures d'une peau laiteuse et qu'Anna détestait - elle avait les mêmes -, mais surtout, tout le long de cette tige-là, l'enroulement gracieux d'une séduction insistante, pénétrante...

- Alors il faut raconter l'histoire des orchidées, dit Lizzy.

« L'histoire des orchidées », oui peut-être. C'est Lizzy qui dit ainsi depuis que je lui ai raconté pourquoi j'appelais ma mère une « fleur de jungle ». Mais c'est une longue histoire et je voulais la supprimer.

- La grand-mère a bien réussi un jour à placer l'histoire du numéro de cerceaux de Macha, dit-elle. Cette fois, ce n'était plus une naine, peu importait à la grand-mère de se contredire, juste une femme petite, oui, mais parce que Vono était si grand... Mihail avait sombré dans un sommeil épuisé au retour d'une de ses expéditions nocturnes, et les *Ian bis* persifleurs étaient je ne sais où, dit Lizzy qui ajouta

- Les cerceaux c'est Vono qui lui avait dit de les mettre au numéro, là-haut quand elle serait sous les étoiles et se balancerait à son trapèze, car tu penses bien qu'elle

avait fini par voler la vedette solitaire, et même celle de tout le cirque, mais ce qu'il n'avait pas pensé, Vono, c'est qu'elle ferait ça la tête en bas...

Histoire de Macha la Belle - (Suite)

Une naine, non, dit soudain la grand-mère qui venait de voir Mihail s'affaler dans un coin et en profitait, petite mais aux proportions si parfaites qu'elle était plutôt une miniature précieuse. Son père soignait les fauves au cirque *Bougie*, et sa mère... *Oui, le cirque de Vono, mais quand elle est née il n'était pas encore là bien sûr, tiens-toi tranquille, sinon je ne raconte plus.*

Sa mère, elle, était l'aide de *Famoso*, le plus grand prestidigitateur de tous les temps...

- Enfin, que tu dis... coupa *Ian* qu'on croyait plongé dans une réussite, mais la grand-mère ne se chamaillait qu'avec Mihail et elle se contenta de hausser les épaules.

- ...C'était elle qui se promenait dans la salle au milieu des spectateurs et ramassait les papiers d'identité ou les clés pour les numéros, elle aussi qu'on mettait dans la malle que *Famoso* sciait soigneusement, et il n'y avait plus personne à l'arrivée, bien sûr on a dit au cirque qu'à force de disparaître elle avait escamoté aussi sa fille. Mais le bébé était un tel bijou que chacun voulait le transporter avec soi, dans un panier, dans un sac, une écharpe en bandoulière ou à la ceinture, plus tard sur l'épaule, un peu comme un porte-bonheur. Si on avait pu on l'aurait accrochée en médaillon autour du cou. Toujours en équilibre la petite Macha, elle, riait, et personne ne remarquait à quel point elle avait appris à se tenir avec grâce dans n'importe quelle position.

Toujours si fluette qu'adolescente on ne la voyait même pas se glisser au milieu de la parade, ou bien tout doucement comme l'ombre de ceux qui entraient en scène, mais là on commença à la remarquer. Jusqu'au jour où on la découvrit sur un des trapèzes qu'on descendait pour les sœurs *Zelma*. Les sœurs *Zelma*, c'est vrai, elle les dévorait des yeux ces mouches corsetées qui grimpaient au trapèze chacune de leur côté pour se rejoindre dans l'ivresse des balancements. Ce jour-là en tout cas c'est

Macha que le public applaudit avant l'entrée des jumelles. Finalement on s'habitua à la laisser là-haut, petite souris du numéro, et les spectateurs n'avaient d'yeux que pour elle.

Mihail grogna dans son sommeil et la grand-mère laissa l'enfant Lizzy rêver à cette "planète aux anneaux" que vantait l'affiche.

Et voilà Lizzy fourrageant dans un vieux classeur où elle range les feuilles qu'elle récupère de ma poubelle, d'où elle ressort triomphante l'histoire des orchidées.

L'histoire des sensibles

- En réalité l'histoire des orchidées commence beaucoup plus tôt, avec celle des sensibles, je vais donc lire aussi celle-ci, tu l'as abandonnée, d'accord mais elle me plaît, dit Lizzy.

Souvent elle se postait pour lire sur l'appui de la fenêtre, comme si cette position en hauteur lui conférait une autorité de lectrice dont je me suis souvent demandé si elle espérait ainsi me persuader de réintégrer dans le roman les feuillets supprimés.

...Le premier chemin que je revois montait jusqu'en haut de la colline qu'on appelait Montjoli. Je me disais que c'était un nom fabriqué exprès pour les enfants. Là il y avait des tapis de fleurs jaunes, des feuilles qui se refermaient quand on les touchait, et tout en haut il y avait cette vue sur le sable et la mer comme une promesse de paradis.

Nous faisons le tour de la colline en fin d'après-midi quand il faisait moins chaud.

- *Ce sont des sensibles, dit ma mère, les feuilles se referment quand on les touche.*

Nous avons caressé du doigt toutes les sensibles du chemin et elles se repliaient. Mais à chaque fois c'était comme si une ombre

s'échappait, une image, une larme, "un gémissement" disait Anna et nous nous retournions pour regarder, en ligne, comme une armée, la suite tendue, serrée, des buissons, pour vérifier, oui, qu'elles ne s'étaient pas rouvertes derrière nous. "Si tristes" disait Anna.

Images en pluie sur le sable, flaques d'ombre que je ne peux saisir, le visage de Lizzy glissé dans l'entrebâillement des buissons... (Non, bien sûr c'était Anna).

Sur le chemin il y avait nos ombres qui avançaient plus vite que nous ("si on marche plus vite on les rattrape ?" demandait Plume), il y a tant d'images qui sont tombées derrière nous, en pluie à chaque fois qu'une feuille se fermait, tant que je n'arrive pas à les ramasser, et, non, je ne peux pas aller plus vite, les feuilles ou les images ou les ombres sont en avant ou en arrière, les taches de rousseur de Lizzy glissées entre elles... (oui, oui, d'accord, c'était Anna...)

- Un, deux, trois, je saute... disait Anna Mais elle ne sautait jamais. Elle se contentait de regarder autour d'elle d'un air de défi. Nous étions tout en haut de la colline, une sorte de belvédère où la roche s'effrite. Alors il y eut quelques minutes qui craquèrent au soleil. Plume a crié, elle croyait que Lizzy allait sauter... (bon, d'accord, Anna)

La terre était rouge tout autour, j'ai vu un serpent sortir des fourrés, et nous sommes repartis. Mais aujourd'hui il me semble qu'elle a sauté. C'est peut-être le cri de Plume, ou le serpent, ou la terre rouge, ou encore les sensitives qu'elle a caressées avec plus de lenteur au retour...

- "Une acrobate Anna, tu vois bien, comme Lea". Et puis ça me plaît que tu l'appelles Lizzy en faisant semblant de te tromper... Alors moi aussi je suis une acrobate ?

Et Lizzy saisit un des voilages, s'enroule dans le tissu transparent, le transforme en corde autour de sa nudité à contre-jour, elle aussi on dirait qu'elle va sauter, mais non

elle se met à fredonner comme si elle dévidait pour elle-même une chanson de toile et glissait le long de sa corde de souvenirs, puis reprend...

...Le chemin ne menait nulle part, toujours entre ses buissons, sans doute étions-nous en haut de la colline, mais c'était le même sable sous nos pas et l'odeur sucrée des plantes dans la chaleur immobile, alors nous revenions non pas au crépuscule puisqu'il n'y en avait pas, mais dans ce bref laps de temps où le ciel soudain affadi laissait deviner la nuit et nous ouvrait les portes de la mer à l'horizon, si bien qu'il y avait une sorte d'ivresse de ce retour dans le giron du temps. Pressant le pas à mesure que se faisait l'obscurité pour passer entre la haie d'épées de ces sensibles que nous avions tout à l'heure blessées. Tandis que nous redescendions vers la plage au bord de laquelle nous habitons, des îles grises de nuages dérivèrent sur la liqueur orange du ciel, et la ligne de la végétation au loin n'était plus qu'une série de petites dents découpées sur ce qui restait de clarté. Derrière cette ligne soudain mystérieuse, j'imaginais qu'un fauve se tenait, prêt à bondir...

(CARNET - 2013 - Mai - Pourquoi de tout ce temps ne m'est-il resté que le souvenir de routes ? Des routes poussiéreuses, crevassées, inscrites en nous, parce qu'on n'allait jamais jusqu'au bout - souvent d'ailleurs elles s'arrêtaient court au bord de la forêt qui n'avait pas encore été tranchée -, promesses d'inachevé et d'un autre monde grondant derrière elles. Aujourd'hui elles grouillent encore ces images, dans un puits trouble où elles ont leur vie propre. Comme le fauve de jadis. Prêtes à bondir.)

...Ce que dit une route, un chemin, cette bande de sable qui s'installe avec ses boucles dans la mémoire, se dit aujourd'hui Hugo, ce sont des promesses immobiles, des rires et des larmes autour du cœur

serré d'une feuille, une de ces sensibles aux ailes battantes qui contenaient – mais est-ce seulement maintenant que je peux le dire ? – les mystères pressentis, scrutés par leurs yeux d'enfants dans les fourrés qui rejoignaient l'autre chemin.

Celui des orchidées.

Dans le domaine des Eaux et Forêts se trouvaient le barrage et le réservoir d'eau de la ville. Parfois, le dimanche, le directeur, un ami, allait vérifier le niveau d'eau et nous autorisait à l'accompagner. Frisson de franchir avec lui la barrière qui signalait l'interdit, la voiture laissée là à l'entrée de ce qui n'était même pas un chemin mais un tumulte de jungle où les deux hommes, lui et mon père, allaient en tête avec carabine et sabre d'abattis, sinuant, eux les adultes à peine plus hauts que nous entre l'immensité des arbres et des lianes étroitement, amoureusement serrées, enroulées, droites ou brutalement cassées, formes serpents, cierges ou oiseaux entre des racines semblables à des boas, nouées autour de la terre, monde étouffant où des essaims de papillons-flamme glissaient en se jouant leur grâce aérienne.

Au bout de la marche, pour nous les enfants la joie d'une baignade dans un bassin qu'on remplissait lentement, joie mêlée d'une vague inquiétude à voir monter l'eau dans cet étrange bassin solitaire comme une tache mystérieuse, lumière verte diffusée par la forêt alentour, cercle clos derrière son rempart de végétation, intime, comme sacré, où nos voix résonnaient en écho, et nos jeux d'enfants perdus dans une forêt trop grande pour eux, intimidés, hésitant à s'ébattre et néanmoins lançant des cris qui étaient comme autant de défis et prenaient plus de force à mesure que nous nous rassurions et que grandissait le plaisir d'enfreindre les lois d'une puissance inconnue qui semblait être un personnage de conte, "Eaux et Forêts",

*une fugitive liquide courant en profondeur entre les racines, génie
féminin irriguant les veines de la terre...*

Attendant que ce soit fini, bien fini, que ce soit irrévocablement la pénombre...

Odeur de nuit

*Or le chemin des sensibles aux criques, des haleines
poussées dans l'humus de mon corps,
violences exilées,
des nuits croupies dans la menace des jungles vibrantes
et tactiles,*

*Or le chemin des courbes intimes, du vent ployant les
cocotiers,*

*Or la chaleur du soir dessous la véranda, l'odeur du
noir bruissant,*

l'odeur d'angoisse,

- un souffle errant honore le sable gémissant -

Or le chemin des sensibles aux criques

Ouvre la Forêt.

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

Impitoyable - qu'a-t-elle donc en tête ? - Lizzy a enchaîné :

L'HISTOIRE DES ORCHIDÉES ou Ce que dit un chemin

*...Et un jour il y eut les orchidées qu'Anna dit avoir vu saigner.
Un jour, oui, tout au bout du chemin. Leurs feuilles élargies, dressées,
et la soif de la terre.*

Non ce que nous avions attendu. Mais Elles.

*Seules et nues. Blanchées, ourlées d'un peu de sang, fourrées sous
cette verdure. Bêtes têtues, tremblantes, intimidées. Lisse carnation*

toute mouchetée d'eau, le visage s'incline entre la verdure, taches de rousseur, une vie qui bat, déchirant les feuilles, comme si elles étaient le cœur sensible de la forêt que nous venions de détruire.

(et d'autres hommes que j'ignorais alors et que je devinais pourtant, avançaient eux aussi avec leurs lances et mettaient le feu à la forêt !)

Et nous devant elles, soudain dans le désespoir coupable d'être là. Devant leur nudité profanée. Désespoir resté en moi. En nous. Anna fit des orchidées un leitmotiv lancinant de nos interrogations et je crois aussi le signe de tout ce qui nous échappait, non seulement le monde des adultes, celui d'une mère aux rires étranges, celui des phrases happées à la volée, comme échangées entre les cliquètements de verres, les parfums, les bruissements de jupes, avec, derrière eux, si proche, la profondeur vibrante des forêts, une terre à l'odeur prégnante qui les enveloppait – menace ou protection, nous ne parvenions pas à le déceler –, mais aussi, comme si elles en étaient l'émanation ou étaient le signe d'une autre profanation, celle du monde absent de nos vies, ce quartier indigène qui s'enfonçait dans l'obscurité, où glissaient des êtres qu'à travers les discours ou ce que nous en saisissions, nous nous représentions comme des ombres en suspens au bord d'un gouffre de feu.

Je crois, oui, que les orchidées, inattendues au bout du chemin, leur secret violé par nos pas, notre présence, ont retenu en elles une superposition d'énigmes qui étaient celles d'une forêt, qui étaient celles d'un père, qui étaient celles d'une mère, qui étaient celles des êtres et des choses de ce temps, et aussi des voix inconnues qui se faufilaient, qui n'arrivaient jusqu'à nous que déformées, par bribes, comme si elles avaient traversé des étendues de ciel, d'espace et de vent...

"Voilà", dit Lizzy, "mais tu n'as pas tout dit. Ce qui est intéressant c'est Am'Lia."

Et elle désigne trois autres feuillets que je n'avais pas mis à la poubelle ceux-là.

- Am'Lia je la garde pour la fin...

Mais avant que j'aie pu tenter de les lui arracher, elle s'était précipitée vers la porte.

- Je vais aller lire son histoire à Lea, elle parle de nuit, d'amour et de mort comme elle aime...

- C'est l'heure de Lea, c'est vrai...

- Je ne sais pas si elle dort ou si elle écoute mais je crois qu'elle entend, les histoires ce n'est pas seulement pour empêcher les catastrophes, c'est un peu de bonheur, dit Lizzy dont la voix s'est adoucie à mesure qu'elle regarde de plus en plus loin. Ce n'est plus la même Lizzy depuis qu'elle soigne Lea et je la vois peu à peu émerger d'elle-même. Qu'y a-t-il dans son regard, dont elle me livre si peu et pourtant avec tant de force, recomposant un récit, son récit, se recomposant elle-même dirait-on, avec les morceaux du mien, parfois comme une enfant insistant pour transformer, déformer, ce que je lui propose ?

- tu comprends, les gens sont si fragiles, il faut leur donner un peu de bonheur, dit-elle en s'enfuyant.

L'heure de Lea... C'était celle d'Anna aussi qui aimait tant se cacher derrière la mélancolie des voix au crépuscule.

Chaque soir elle allait s'accouder à la balustrade où l'on pose les bâtons des volets, restant là à regarder le soleil tomber dans le fleuve, le long fleuve aux calmes eaux d'estuaire – on ne peut pas savoir que la mer est si près – et de l'autre côté du fleuve les cimes du mont Cameroun à peine plus visibles dans le ciel qu'un léger cerne, toute la fatigue du monde portée peut-être par elles comme un haussement d'épaules. Tous les soirs le soleil descend très vite, brutalement, à six heures, et elle a très peu de temps, elle court parfois pour le rejoindre, délaissant les parties de ballon prisonnier, délaissant tout pour être là dans l'extase du soleil rouge, rouge et rond, parfaitement rouge et parfaitement rond, glissant vers le fleuve avec toutes les nuances du violet décomposées autour de lui, tous les soirs

pareil et tous les soirs différent, elle fascinée, attendant que ce soit fini, bien fini, que ce soit irrévocablement la pénombre où passent les chauves-souris qui tissent comme un deuxième monde entre elle et celui qui a disparu.

On eût dit qu'en regardant désespérément les ténèbres, elle cherchait à retrouver chaque chose à sa place dans l'espace, pleurant le monde perdu, devinant que les tiges de caoutchouc s'inclinent, s'évasent, s'attirent, l'aloès, l'agave, les ananas au fond du jardin, les plaies de l'hibiscus, ces fleurs qu'elle écrasait sur son visage comme des bouches sanglantes.

**Les Compagnons, les Bohémiens, les oiseaux, le médaillon
revenaient...**

*...Les orchidées, oui, c'est Anna qui les a vues ainsi, qui a coloré
notre regard et notre souvenir*

(CARNET 2007 – 4 septembre – Les choses et les êtres ont
toujours plusieurs visages : ceux que nous leur prêtons selon
les verres que nous chaussons au fil des jours et de la
mémoire. – CAFE « LE BOUT DU MONDE » – NOUMEA)

*de cette mère dont aujourd'hui encore
je me demande qui elle était. Une séduction que souvent une sorte de
sévérité avait cachée au premier abord. Mais qui était là, se frayait
un chemin, et pas seulement en nous, on ne s'en rendait compte que
lorsqu'il n'y avait plus rien à faire, pris par cette sorte d'amour
immense dont on avait été lacés...*

(CARNET 2007 – 4 septembre – Je crois (je suis sûr), que
ce fut ainsi jusqu'à la fin de sa vie lorsqu'elle cherchait,
pourtant à tâtons, son chemin dans la pénombre, se cognait les
ailes aux murs de la vieillesse, chauve-souris infirme,
désolée, ingrate, dans son éternelle robe de bure grise, ses
refus irraisonnés d'exister en paix, de grignoter ne serait-ce
qu'une petite parcelle de bonheur sur l'horizon fou de la
décomposition, oui je crois, je suis sûr, que là encore elle
nous enlaçait – et les autres autour d'elle – de cette
séduction qui n'était, je crois, j'en suis sûr, que celle
d'une absolue nudité, qu'aime-t-on donc dans un être, sinon
l'impuissance, la détresse de l'humain apparenté à la mort,
l'invraisemblable petitesse d'un combattant voué à l'échec ?,
peut-être le seul être dont j'aie jamais vu la fragilité
exposée à ce point, donnée à voir, avec arrogance et bravoure.
– CAFE « LE BOUT DU MONDE » – NOUMEA)

Lizzy qui était rentrée, et, de façon tout à fait surprenante, avait fermé la porte derrière elle avec douceur, écoutait à présent attentivement ce que je relisais, et avec un sourire moqueur, sans doute satisfaite de constater qu'elle était reparue "La mère-aux-orchidées".

- et il y en avait encore beaucoup d'autres ?

- en réalité autant que de jours et peut-être autant que j'en ai vues.

- **des** mères... dit-elle, soudain perplexe. Et il y avait dans ses yeux une lueur d'envie.

- Nous, on cherchait la vraie.

- Mais **Une** mère glissée entre tes pages, dit soudain Lizzy.

- **Une**, oui... je crois.

- Elle y est sans doute. Mais tu ne la vois pas.

...Il y avait aussi ce pays qui passait en elle, à travers elle, qu'elle désignait et dérobaît, qu'elle faisait désirer. Ou ses histoires. Cachées, tendues, trouées, éclipsées dans un mot (un « bon mot », c'était ce que le grand-père mettait au-dessus de tout, elle l'avait appris et nous aussi). Ou un rire. Car celle d'Afrique était différente de la jeune femme qui refermait, on aurait dit peureusement, ses mains sur un col de loutre élimé lorsqu'on voyait arriver à l'horizon, là, tout au bout des rails, la micheline rouge et ronflante, d'un ronflement tranquille, patient, comme si sa régularité allait pouvoir rassurer ceux qui se tenaient sur cette flaque de quai grise et avaient laissé tomber le long de leur corps leurs bras inutiles dont ils semblaient ne savoir que faire avant de les serrer autour de ce qui allait leur échapper, et plus rien ne serait comme avant. Ou de celle qui, un peu plus tard, après s'être soigneusement tamponné les yeux, s'emparaît avec détermination - et sagesse aussi, celle d'une petite-fille appliquée - de cette plume qui allait dire le lointain, s'échappant déjà, et elle leur échapperait toujours à eux aussi les grands-parents, malgré les

mots - ou peut-être à cause d'eux ? - devenant cette enfant de vent et de folie qui prenait son envol...

- On cherchait la vraie. C'est pour ça... (*Pour ça ? Pour ça peut-être que tout est à sa couleur*) Et c'est ainsi que nous sommes partis à sa suite.

- Poursuite aussi, dit Lizzy.

Mais est-ce que les mots étaient plus forts que tout ? Est-ce que les mots peuvent inventer une mère ? demanda-t-elle.

- Oui, les mots peuvent inventer une mère. La mienne est imaginaire.

- Mais elle est vraie pourtant ?

- Vraie aussi. Vraie aujourd'hui et seulement parce que je l'imagine.

- Il t'a fallu attendre longtemps...

- Disons que la vraie et l'imaginaire ont pu se rejoindre. Ce sont deux moitiés d'une même mère, comme un corps et son reflet dans le miroir ou son ombre sur le sol.

- et s'il n'y a pas de corps ?

Il y avait une telle inquiétude dans sa voix que j'ai eu envie de la rassurer comme un enfant

- Le miroir peut suffire peut-être. Voilà pourquoi il faut inventer...

- J'inventerai l'histoire de la mère...

Puis, sans transition

- *On rejoint toujours, dit Lea, disait Lea, dans la nuit, l'amour et la mort...*

déclara Lizzy en se retournant tandis qu'elle venait de refermer la coque close de ses mains autour d'une mouche dont grésillait l'affolement sous le voile du rideau. Elle ne la relâchera pas encore, pas avant qu'elle ait sa réponse - laquelle ? -, en général lorsque le grésillement n'est plus qu'une sorte de question affaiblie butant au bord de sa main, s'épuisant en même temps que le sablier de douceur passé dans les yeux de sa tortionnaire.

*

(Les mouches c'est la mort. Une société bien organisée nettoie ses restes, alors les mouches font partie de notre société : elles s'en occupent, ce qui reste en trop de nous, elle le nettoient.)

*

...À présent je me dis que plus que le coupe-coupe, c'était sa silhouette qui ouvrait les forêts. Elle, notre mère, elle avançait de son joli pas balancé entre les touffes, entre les tiges. On la voyait tapoter sa jupe verte qu'un peu de vent arrondissait sur ses hanches et rabattait aux genoux, délimitant un espace, le sien, celui d'un corps qu'elle remplissait avec une fierté rayonnante, et non seulement cet espace mais l'autre, celui des regards à l'intérieur desquels elle existait, elle se laissait porter, emporter par eux, le flux de tout ce qu'ils embrassaient, et il lui semblait qu'elle aussi sortait de terre comme si elle était une de ces tiges, une tige vivante, eux, les enfants, le savaient.

Cette mère voltigeuse on la suivait avec ivresse, depuis toujours je crois, depuis la micheline des soirs embués de nos larmes, impatients cependant, enfants d'une armée dont elle était le capitaine et dont elle relançait l'énergie - l'imagination ? - d'un mot, d'un rire, nous appelant vers l'inconnu désirable au fond duquel dormait le danger.

Hallucinations de la mémoire, on dirait qu'elle est devenue ce chemin, forme surgie de lui, déteignant sur lui ou l'inverse, nous en révélant ce qui s'y cachait, un mélange de fragilité et de force comme les sensibles qu'elle nous avait désignées un jour sur le chemin du Montjoli...

- « C'était le jour des orchidées tu ne l'as pas dit », précisa Lizzy, et elle se mit à réciter un passage également abandonné :

...Le jour des orchidées il y avait eu de l'électricité dans l'air au moment des préparatifs, et en suspens un orage réel d'ailleurs, un de ces orages où l'on dirait que le ciel n'est plus qu'une immense sangsue en train d'aspirer la terre. Tandis qu'on se battait pour la liste des objets à emporter, un panier de pique-nique pas prêt, une tache de confiture sur la blouse, le plein d'essence oublié et un dossier à déposer en urgence à l'Hôpital, la maison avait fini par ressembler à une de ces scènes de théâtre où chacun court après chacun et poursuit celui qui le cherche. Noé se déchargeait sur le boy Étienne qui n'avait pas suivi ses instructions, Plume refusait de changer de chaussures, Valentin n'était pas revenu – « où peut-il encore traîner ? » – et Anna boudait.

Dans tout cela on n'avait pas remarqué l'essentiel, Am'Lia qu'Anna avait obtenu à force de supplications d'emmener avec nous, avait disparu...

(Voilà, Am'Lia est entrée. On biaise, on tourne, on contourne, on esquive et elle est là, toujours là. Qui m'attendait. Ou qui attendait son heure quel que soit le trajet - CARNET 2007 - 14 octobre - Am'Lia arrêtée au carrefour de chemins qui auraient disparu. Le passé c'est un peu comme des aérolithes qui se sont écrasés. Et je reste debout à me souvenir. Mais ce temps de la mémoire n'est pas le même que celui du film, on dirait qu'il est devenu solide, cristallisé. Comme une chose qui parfois est là, parfois n'est plus là. Une chose qu'on possède mais qu'on égare. - CAFE « DE L'AUTRE COTE » - NOUMEA)

- tu l'aimais, non ? dit Lizzy

- comme on aime à douze ans.

Souvent Am'Lia rejoignait Anna au crépuscule et elles restaient toutes les deux, assises sur la balustrade, noyées

dans la pénombre montante, perdues entre ciel et mer, leurs silhouettes lentement confondues pour tous avec la surface lisse des eaux du Wouri, je les revois.

Am'Lia, pour Hugo, c'était la révélation par la jeune noire, si proche de lui en son adolescence, sa souplesse, la flexibilité de son corps, enfin tout ce que le regard pouvait parcourir de cette peau, comme s'il avait dû ou pu s'enfoncer en elle, comme s'il avait été happé par elle, comme si, et là était la proximité, comme si cette peau avait été l'antenne mouvante, la partie visible d'une caverne de chair enroulée à l'intérieur et par laquelle on pourrait pénétrer jusqu'au fond d'un mouvement lisse et continu, oui proche adolescente, semblable, immédiate et joyeuse et cependant doublement étrangère et inaccessible parce que noire et domestique, si bien que c'était pour lui comme si elle avait été prisonnière de son pays, ou plutôt, par son mutisme, cachant celui-ci en elle, le déroband à la connaissance, la révélation donc par la jeune noire que le désir est l'appel du fond à la surface, l'impossible cheminement dans les ténèbres interdites d'un monde, d'une femme, d'un pays, d'un rêve, dans le temps, dans l'espace et dans le mystère de l'Autre, l'inaccessible douceur, l'invisibilité désirable, la longue et patiente remontée de l'infiniment interdit, strictement et exclusivement parce qu'il est infini.

Et c'était comme un assemblage de poupées russes, une femme que l'on pourrait dire interne, parce que dans l'ombre de la peau d'Am'Lia étaient enfouis non seulement le mystère du sexe pour l'adolescent qu'il était, mais aussi la menace de tout ce qui lui était associé. Am'Lia condensait et peut-être multipliait l'un par l'autre, tous les tabous de la sexualité, de la terre étrangère envahie, domestiquée, à distance mystérieuse pour un enfant de colonial, et celui qui auréolait une soeur, presque une jumelle, qu'il voyait toujours si proche de la jeune fille et comme aimantée par elle, l'une aussi blanche, d'une blancheur de rousse, que l'autre était ombreuse, aussi acide, aiguë, inquiète, que l'autre paraissait innocente, avec son rire qui ne franchissait pas les lèvres

mais donnait au visage un arrondi joyeux, toutes deux assises sur leur balustrade, devant les eaux du Wouri d'où montait à cette heure l'entêtante odeur de vase de l'estuaire, si bien qu'il ne peut revoir la jeune noire que dans sa langueur potelée sous le grain foncé, presque doré de la peau rendue émouvante par tout ce qu'elle dérobaient.

Mais Hugo préfère continuer à parler du jour des orchidées, de l'absence d'Am'Lia, de ce qui serait plus tard encore une grande faille dans l'histoire, car évidemment Am'Lia n'a jamais existé. Et Anna ? Laquelle a disparu ? Et la mère, son rire, ses histoires ensorcelantes, ses lèvres trop rouges qui disaient déjà, à lui Hugo, ce qui se cachait derrière ses paroles, sa voix sous les feuilles qu'il entendait frémir d'un monde inconnu, attendu, cette mère a-t-elle existé ?

...Mais on n'avait pas cessé de se tromper de chemin.

repréend Lizzy

Car celui qui ouvrait la marche, un jeune chirurgien de l'hôpital qui avait promis de nous mener à la cachette des orchidées (nous y voilà, oui c'était le jour des orchidées mais l'ordre de la mémoire ne s'intéresse pas à celui du temps),

- et d'ailleurs ce n'est pas l'ordre de la mémoire, dit Lizzy.

se retournant constamment vers la jupe verte dont le frottement sur les feuillages et la voix étaient comme l'accompagnement musical de la marche, le seul dans cette sorte d'infini de silence où la brousse se recroquevillait au passage des intrus.

- Valentin ? Avec tous les fonds de verre qu'il a sifflés à l'Office comment veux-tu qu'il soit de retour ?

- ...

- Mais forcément on ne peut rien dire. D'ailleurs ils le font tous. Am'Lia ne tenait pas debout.

- Tu crois qu'il l'a raccompagnée ?

- En tout cas elle est partie avec lui, il l'a chargée sur son vélo. Une belle paire tiens...

Anna était sortie de sa léthargie boudeuse et les enfants avaient tendu l'oreille mais la suite s'était effilochée en murmure et finie dans un rire "comme un boulet de canon" avait dit Plume qui s'amusaît à classer les rires dans un carnet où elle notait tout ce qu'elle entendait.

Aussitôt "La Merveilleuse" avait enchaîné. Personne n'aurait pu dire si elle inventait. Eux en tout cas y croyaient. L'histoire de Valentin était peut-être fausse mais le Valentin qui en sortait était au passage devenu plus vrai que celui qui tirait un canif de sa poche pour nous tailler un bambou, ou une ficelle pour réparer le filet à papillons...

- Tu as encore coupé un passage, dit Lizzy exaspérée

(Elle retient par cœur ce que j'écris ma parole) et la voilà qui se met à réciter : "Quand Anna avait hurlé qu'on avait oublié Am'Lia, on était trop loin pour revenir, « elle n'avait qu'à être à l'heure » "

Non je ne crois pas que ça se soit passé ainsi, Anna avait protesté bien avant le départ. Mais peut-être n'a-t-elle exprimé sa fureur qu'un peu plus tard, alors que la piste se resserrait je crois, noyée dans la masse verte qui bondissait vers nous au rythme de la voiture. Et à vrai dire c'était plutôt de la peur que de la fureur. Je me souviens qu'un jour où elles étaient ensemble, elle et Am'Lia, juchées sur la balustrade au crépuscule, Anna avait tendu la main en hésitant vers la forme à ses côtés comme pour s'assurer de sa réalité. Lorsqu'on avait éclairé, il y avait encore dans ses yeux quelque chose de fixe et intense que plus tard, mais c'était après, bien après, j'ai identifié comme de la terreur.

Et Lizzy poursuit, tenace, butée même, comme si elle pourfendait l'ennemi

"Qu'Am'Lia ait disparu, d'ailleurs, personne n'avait vraiment à s'en étonner, elle savait surgir où on ne l'attendait pas et disparaître sans qu'on ait rien remarqué. Aussi énigmatique que ce pays dont il nous semblait vaguement qu'elle partageait la matière. Pour les enfants une évidence. Pour les adultes une anomalie, une sorte d'infraction à un code connu d'eux seuls, qui les faisait s'exclamer en appuyant sur leur stupéfaction, comme s'ils voulaient signaler non seulement l'incongruité mais l'impertinence de ce comportement contraire à tous les usages.

Quelque chose néanmoins m'obsède encore aujourd'hui, quelque chose d'étouffant. Une impression je crois d'être passé à côté de quelque chose - déjà -, comme si je n'avais pas vu, compris, deviné..."

Oui, moi sur ce chemin - *mais où menait-il donc ?* - découvrant, suivant la ligne, la liane d'un corps, sa flexibilité, son enroulement dans le parfum des herbes et sa voix, la ligne de celle-ci, la trace en elle qui menait - *mais où menait-elle ?* - jusqu'à l'Autre corps, attendu, désiré, lové sur lui-même, et il y avait une nuit en vérité dans cette voix entre les herbes, dans cette histoire qu'elle racontait, chuchotait plutôt, si bien que nous n'en captions que des fragments, celle d'Am'Lia et Valentin. Et bien d'autres histoires aussi qui surgissaient de sa bouche trompeuse, comme des éboulis rouges d'une terre où les ombres s'agitaient (disait la voix, baissant encore un peu le ton, expliquant, mais nous l'entendions pourtant). Alors un éclat de l'histoire en rencontrait une autre, arabesques d'amour et de mort que je ne sais plus démêler, ou bien cet éclat à peine saisi s'était-il fiché dans le corps d'Am'Lia qui n'est jamais revenue ?

Oui, transportant, cette mère, un panier d'histoires qui dansait gaiement sur ses hanches, ce que sans doute le jeune chirurgien apercevait en se retournant, parfois lui donnant la réplique, non au sujet d'Am'Lia qu'il ne connaissait pas, mais des émeutes dont tout le monde parlait à présent si bien que sur le sentier c'était une cacophonie et même les porteurs de

machette se mettaient à brandir celles-ci dans le vide, ouvrant cette fois le ciel et le faisant saigner tandis qu'on passait à côté des repères pour les orchidées, forcément. Et on retournait sur nos pas.

"Au retour", continuait Lizzy, "c'est la lumière du crépuscule dont je me souviens. Elle faisait un ciel qui s'enfonçait en lui-même, un ciel vide avec des bords trop rouges.

Et puis aussi la voiture, la longue route monotone qui avait creusé un sillon dans la chair du vert, le bourdonnement ivre du moteur, passagers personnages de rêve, et le glissement de notre petite cellule de vie qui ressemblait au bonheur. Même les sœurs se taisaient. L'ombre du soir, la forêt, la voiture et le monde. Mais derrière nous les touffes de feuillage, en haut, tout en haut, très haut, refermaient le ciel, et tout disparaissait."

- Voilà, tu t'étais arrêté là. Brutalement.

Lance-t-elle.

Pantin acrobate tout en noir, Lizzy s'extirpe de l'appui de la fenêtre, tandis que confondue pour moi avec la nuit elle n'est plus qu'une voix immatérielle qui continue à murmurer quelque chose pour elle-même.

- Les Compagnons, les Bohémiens, les oiseaux, le médaillon revenaient "

dit-elle soudain.

- *"Enfin jusqu'au jour où... ils étaient allés trop loin",* disait Mihail. Alors l'enfant Lizzy interrogeait : *"où est le pays du très loin ? Tu crois qu'il va les renvoyer ?"* en pointant le doigt sur la carte d'un atlas qu'il avait rapporté et placé devant elle pour l'occuper.

Mais depuis quelque temps Mihail détournait le regard lorsqu'elle lui posait cette question, « dans un trou, ils sont tombés dans un trou » finit-il par dire brutalement un jour, et lui Mihail, on aurait dit qu'il n'était plus le même, qu'il s'effritait à chacun de ses voyages. Lui qui avait

l'habitude autrefois de s'amuser à faire tinter son baluchon pour laisser l'enfant Lizzy en deviner le contenu avant de le déballer dans un coin et parfois, grand seigneur, de distribuer un peu de ses trésors, une pièce de tissu pour Minna, quelque pot en fer-blanc pour la grand-mère, une robe pour Ella, Yol et Mani qui voulaient toujours la même, et rien pour les garçons « parce que c'est des garçons » disait-il.

À présent il restait longtemps à le regarder sans l'ouvrir comme si allait s'en échapper une famille de fantômes. « *Des familles, des familles entières* », voilà ce qu'on l'entendait murmurer."

*

(Des fantômes. Je sais que c'était des milliers de fantômes. Comme des essaims de mouches par exemple. Des mouches qui bourdonnent de bonheur mais on peut les écraser facilement, même d'une seule main. Et sans raison. Peut-être parce que c'est trop facile justement. Elles étaient là, enfermées, prises au piège, affolées, vibrant dans tous les sens, cherchant la sortie et ne rencontrant que le grain de la toile noire, le cordon bien serré et toutes ces autres ailes qui s'agitaient sans comprendre. Lui, Mihail, je le sais, aurait bien voulu ouvrir le baluchon, leur ouvrir l'espace, le ciel, l'immensité, mais c'était déjà trop tard. Quand il se décidait, il ne trouvait plus là, au fond du sac, que des objets sans vie. Moi aussi je voudrais leur offrir l'immensité. Les mouches, ce n'est pas les attraper qui m'intéresse mais les relâcher.)

*

- "Pendant ce temps le Chat jaune courait toujours et son histoire aussi. Enfin, il courait toujours derrière Just qui lui-même courait après on ne sait qui."
déclara Lizzy en disparaissant dans une pirouette et se fondant avec la nuit à présent tombée.

Un morceau du bloc rouge effrité de songes...

...Tous les matins Valentin arrivait du village indigène, bien droit sur sa bicyclette comme s'il était à la parade. On le voyait traverser lentement le parc de l'Hôpital à sa façon royale, et lorsqu'il arrivait jusqu'à nous, c'était sans le moindre faux pli ni la moindre poussière sur une tenue toujours impeccable. Il était d'ailleurs le seul, disait ma mère, à conserver la blancheur immaculée de son tablier du matin au soir. « Faut pas chercher pourquoi », grommelait Noé quand on lui faisait une remarque sur le nombre de ses tabliers salis dans la journée, profitant de l'occasion pour pointer la fainéantise de Valentin, prétexte à exhaler une hostilité qui ne se démentait jamais. Noé venait des Hauts plateaux de l'ouest. Valentin était de la ville. Mais l'origine réelle de leur antipathie réciproque se murmurait dans les cuisines et nous revenait via la terrasse, "il tourne autour... l'autre bien sûr... et elle tu sais...", parcours qui à la fois amplifiait la gravité des paroles et en brouillait le sens à la manière d'un écho. Les autres domestiques n'avaient pas adopté Am'Lia. Venue des plateaux, elle leur était aussi étrangère qu'aux Européens. Mais Noé l'avait prise sous sa protection et personne aux cuisines n'aurait osé s'opposer à Noé. Je revois ce temps étrange où nous avons tous deviné, nous les enfants du moins, ce qui se tramait. Peut-être est-ce pour cela que nous nous sommes senti responsables de sa mort.

Ce matin-là il n'y eut pas de Valentin. Mais tout était trouble dans la ville, la prison et des locaux administratifs de New Bell avaient été attaqués. Sa disparition fit partie du trouble, un tourbillon dans les paroles, les allées et venues et même dans les regards inquiets des boys qui ne se fixaient nulle part. Le petit monde colonial n'en était pas trop affecté. Amusé, oui, plutôt, comme d'une bonne blague vaguement scandaleuse à se raconter, et finalement, en effervescence d'une des

villas blanches à l'autre, la parole se frayait un parcours entre les goyaviers et les manguiers, les enfants auraient pu en faire un jeu de piste. Pourtant, j'en suis sûr, il y avait du silence, trop de silence – mais où donc logeait-il ? –, nous les enfants nous l'entendions dans les paroles, dans les bruissements de la vie, comme une sorte de faufilement des herbes qui agrandirait l'espace, donnerait à ce petit cercle du parc de l'Hôpital – oui il avait la forme d'un cercle – l'immensité de l'univers...

- Avant un bombardement aussi il y a ce silence

fit remarquer Lizzy qui avait écouté attentivement. Tendue même.

- Ou avant la mort de ceux qu'on aime. Quelque chose s'arrête. On dirait que le temps a toujours une petite minute d'avance sur nous...

J'ai eu envie de répondre que c'est ce qu'aurait dit Anna. Est-ce que le grand-père qui courait derrière ses horloges savait ça ?

- Jo le clochard dit que sur une photographie, il y a un voile qui brouille la silhouette de celui qui va mourir bientôt,

dit Lizzy qui continua de plus en plus lentement et d'une voix à peine audible avec des silences après lesquels elle semblait ne plus vouloir redémarrer

- Depuis le temps qu'il allait sur les routes, Mihail, oui, il savait bien où ils allaient ceux qu'on ne revoyait jamais, lui il se glissait entre les gouttes (jusqu'au jour où...), il chantait aussi, provocation, fureur, une chanson, rien qu'une chanson, une de ces petites choses qui courent le long des rues comme un ruisseau et qui changent le monde pourtant, ou un coin de ciel, une chanson dont on ne savait pas, d'ailleurs, où il avait bien pu la trouver – comme le reste –, et dont c'est à peine si on comprenait les paroles hachées par son souffle ou le vent peut-être quand il marchait

c'était aussi sa façon d'avertir ceux qu'il
 connaissait ceux qu'il ne connaissait pas également
 qui avaient fini par savoir ce que signifiait cet air
 qui arrivait dans leur rue avec la brume le froid
 glaçant, la grêle parfois, et qui s'arrêtait un instant,
 juste un instant devant leur porte, oui il fredonnait,
 ou bien il jouait l'air sur son harmonica, mais avec
 une force qui était un peu comme s'il entonnait l'hymne du
 malheur :

"Ah ! Roumanie, Roumanie, Roumanie...
 Il était un pays, paisible et doux.
 Ah ! Roumanie, Roumanie, Roumanie...
 Il était un pays, paisible et bon..."

*

*(Dans les yeux de Mihail il y avait du silence depuis
 longtemps, je le sais, malgré un petit rire toujours au coin
 des paupières – pour moi, je crois que c'était pour moi, pour
 me faire rire, ou bien pour ne pas pleurer ? –, est-ce que
 c'est pour ça qu'il faisait tout disparaître ?)*

*

Puis, comme si elle s'ébrouait, elle sauta brutalement du
 tabouret où elle s'était juchée, un oiseau, Lizzy me fait
 toujours penser à un oiseau, et passa à l'histoire de Nathan le
 ramoneur qui avait l'air de tomber du ciel avec ses ailes
 toutes noires, on l'entendait chanter lui aussi là-haut sur le
 toit et quand "l'enfant Lizzy" demandait où il était parti, "il
 s'est envolé", disait la grand-mère, un oiseau, oui c'était un
 oiseau Nathan.

Histoire de Nathan le ramoneur

Le Père Noël, non l'enfant Lizzy n'y avait jamais cru, mais
 Nathan c'était un peu comme un père Noël, il avait une hotte lui

aussi, il était si menu qu'on aurait pu le mettre dans sa hotte et distribuer à tout le monde un peu de sa joie, une chanson, un récit - il en connaissait beaucoup, lui qui se glissait partout, et on dit que depuis le conduit de ses cheminées il apprenait les secrets de tous -, un rire, ce rire de gamin - c'était un gamin - qui ressemblait à mille éclats de soleil. Alors quand il arrivait au bout de la rue c'était jour de fête.

- Comme lorsqu'arrivait Raji

- Comme Raji, bien sûr, comme Raji, tu as raison, pour éviter que ça recommence il faut inventer ceux qui donneront du bonheur, dit Lizzy.

Mais d'où il venait, ça on n'a jamais su, certains ont dit qu'il avait fui l'Italie où toute sa famille avait été "emportée" et lui il se cachait sous son masque noir.

Mais le Malheur l'a retrouvé lui aussi. Le Malheur a une grande hotte...

—————

- "J'ai oublié Tani et Saül les jumeaux et Jordi le Bâtard..."

fit remarquer négligemment Lizzy qui ajouta

- ...et encore bien d'autres. À vrai dire je m'en moque. De toute façon ils ne peuvent pas revivre tous..."

Mais Hugo est bien trop préoccupé par la fin de son texte qui approche pour remarquer ce qu'il y a de mélancolie dans cette bravade.

...Noé s'était mis depuis quelques jours à ressembler à un roc, une montagne plutôt, sa montagne par exemple, celle qui couvre l'horizon des environs de Bana dont il est originaire, inutile de chercher à la franchir, il ne parlera pas. À la contourner peut-être alors ? Les enfants ont rôdé autour de lui toute la journée, espérant qu'un signe,

un bout de nuage effiloché par la cime à son insu, leur parlerait de Valentin. “Et d’Am’Lia surtout” insistait Anna, “est-ce qu’elle sera là ce soir ?” ...

- Am’Lia...

En agitant une écharpe bariolée, Lizzy désigne ce qui pourrait être plus une statue africaine qu’une *Grotesque*, un masque étrangement enfantin qui surgit d’un ensemble voilé d’un pagne, un véritable pagne camerounais. Où l’a-t-elle récupéré ? Sur une ossature en fil de fer – si j’ai bien suivi toutes les étapes – qu’elle a suffisamment rembourrée pour donner à son personnage, oui il faut bien que je l’appelle ainsi, une véritable souplesse des formes.

- J’en ai parlé à Leo

dit-elle, et il m’a donné la flûte...

C’est vrai j’oubliais la flûte qu’elle a placée entre les lèvres de celle qu’elle n’a pas nommée – pas encore ? – et que l’ensemble drapé parvient à tenir. J’ignore pourquoi il faudrait qu’Am’Lia ait une flûte mais le petit personnage en retire une gaieté gracieuse qui, si longtemps après, me reconforte.

(CARNET 2013 – Mai – Non c’est Anna qui jouait de la flûte. Mais quelle importance ?)

- Ton Am’Lia si seulement elle avait eu une flûte à éloigner le Malheur... ! Comme les enfants du 3^e par exemple, je crois, enfin j’imagine, je le veux, que ce seront les seuls qui seront sauvés, ce matin-là ils étaient allés jouer dans les prés, l’avril était déjà entamé et ils dansaient je crois, enfin je le décide, près du ruisseau...

Toute la nuit à fourrager dans mes papiers. Avec fébrilité, exaspération, fureur même, comme s’ils étaient responsables de ce que je ne trouve pas, ou comme si je pouvais retourner les mots, leur faire avouer ce qu’ils cachent. Lea n’était pas bien, Lizzy est restée à veiller près d’elle pour que Leo puisse prendre un peu de repos. Il me semble que c’est ce silence dans la pièce. Inhabituel. Étrange parce qu’inhabituel,

semblable à ces mots trop connus que soudain on ne reconnaît plus et qu'on a l'impression de lire pour la première fois. Celui-là, il était comme trop de silences, comme s'il les contenait tous, comme si venaient s'y engouffrer des milliers d'années de silence qui l'auraient grossi en cours de route, accumulant en lui leur énergie.

Alors cette fureur, oui, c'est à cause du silence. Ce genre de fureur qui donne envie de trancher d'une lame le vide autour de soi. J'étais là à me battre, non seulement avec moi-même, ma mémoire, ce qu'elle me refuse, ou, pire, ce qu'elle me restitue fidèlement, un monstre fait de morceaux de réalité, images, sensations, conjectures, tissées dans la trame de nos incertitudes d'alors, qui ne m'échappe sans doute aujourd'hui que parce qu'il n'était rien d'autre que cela, une baudruche. Mais aussi à me battre contre – avec ? – un désespoir d'adolescent que je logeais encore en moi sans savoir, dont la violence inaltérée m'a saisi comme le ferait le surgissement d'un nuage dans un ciel impeccablement bleu, me clouant là, à avancer, reculer, tenter de disparaître, dans les murs peut-être, dans les pierres des murs, parce qu'il y a des silences – celui-ci – qui sont comme des immensités dévastées – 200 kilomètres de diamètre le cratère de Chixculub –, comme une bouche qui continuerait de hurler sans voix longtemps après que tout a disparu, qui sans doute continuerait même s'il n'y avait plus de monde.

(Des silences il y en a beaucoup et aucun ne ressemble à un autre. Par exemple celui qui résonne autour de l'aboiement d'un chien la nuit – comme le ricochet d'un galet étend des cercles sur l'eau, l'aboiement d'un chien la nuit creuse autour de lui une caverne de silence –. Il y a le silence qui pose ses ailes sur le monde comme s'il le couvait en plein midi immobile dans la chaleur. Celui qui ressemble à l'exténuation d'une dernière note de musique au moment où le crépuscule s'évapore dans le ciel. Ou celui qui ressemble à l'explosion du Malheur en mille morceaux quand on reste là à les regarder tous par terre. Celui qui ressemble à un rire muet aiguisé sur la glace du petit matin d'hiver qui vous donne envie d'inventer le monde, celui qui gonfle les poumons du ciel au moment où le chant des

oiseaux s'éteint dans les arbres, celui qui tapisse les murs de la chambre quand le dimanche n'en finit pas de passer, celui qui a l'air de reculer à mesure qu'on avance vers lui... oui, je pourrais vous parler de tous les silences, dit Hugo, dit Lizzy, je n'ai pas cessé de les écouter depuis ce jour-là, je les collectionne, en quelque sorte je suis expert ès silences.)

Dans l'immensité de ce silence m'est revenue l'image de mon grand-père qui avait l'habitude, sur la fin de sa vie, d'aller tous les samedis se promener au Boulevard Lair. En ma qualité de garçon unique je l'accompagnais. Il me semblait alors que sous la voûte sombre que formait le feuillage des marronniers s'était rassemblé tout l'ancien monde qui ressemblait à ce vieillard aux petits pas mesurés. Quand je revois sa silhouette menue, c'est avec les sautillements que son esprit tortu, vif et plein d'astuce, transmettait à une démarche de moineau impatient dans laquelle entrait une bonne part de malice à tromper son monde. J'ai dit "malice" tant la réprobation familiale avait associé au diable ce curé défroqué qui s'était détourné et avait détourné ma grand-mère des saintes voies du Seigneur. Ou bien était-ce elle ? Cette haute femme aux yeux gris-bleu, tristes et sévères, portait en elle tant de droiture que je ne peux lui prêter un sentiment de culpabilité, qu'elle dut éprouver néanmoins ne serait-ce que du fait de son entourage. Bref, le petit homme varié qui était mon grand-père, musicien, compositeur sinon de talent du moins d'enthousiasme, avait à mes yeux une "malice" séduisante que son grand âge traduisait par une main constamment occupée derrière la voûte du dos à nouer et renouer une réelle autant que symbolique ficelle.

Il fallait se promener longtemps à la recherche du banc idéal où ne passait ni trop ni trop peu de brise, où l'ombre n'était pas trop fraîche ni les oiseaux trop bavards, et il était enfin possible de s'asseoir après avoir salué les trois quarts de l'hypocrite bourgeoisie de la ville qu'il tentait de se concilier sans doute encore, quoique si tard dans sa vie et avec toujours aussi peu d'efficacité. Le monde me démangeait trop alors pour que j'aie la sagesse de faire parler celui qui allait bientôt disparaître, emportant ses secrets avec lui, et

je ne revois ces après-midis hélas que comme des pensums. Aujourd'hui j'aurais davantage de questions à lui poser.

Le Boulevard Lair était le lieu royal de toutes les promenades de la ville. On longeait les murs du couvent à présent détruit, ceux de l'école où ma mère a passé toutes ses années d'enfance, et moi une seule par le hasard de nos séjours entre africains, couverts de lierre et menaçant ruine, avant d'atteindre le presbytère et ses vieilles roses derrière un portail d'un bleu passé, pas loin de la poste. Je crois, oui, que souvent on finissait par trouver un banc là, entre les deux, d'où l'on pouvait contempler au coin de la rue les pointes d'épée de cette longue grille qui faisait le tour des bâtiments de la Caisse d'Epargne où mon grand-père, avait été longtemps, comme je l'ai dit, veilleur de nuit, ce qu'il ne manquait jamais de me rappeler en me la désignant.

On croit toujours que les vieillards radotent et l'ignorent, ressassant ce qu'ils vous ont déjà dit cent fois. J'aurais tendance à penser qu'ils ne savent que trop bien ce qu'ils font et cherchent plutôt à enfoncer dans le crâne de ces esprits légers qui leur succèdent une vérité qu'ils tiennent pour essentielle : qu'il y a peu de choses dont il est nécessaire de se souvenir. Sans doute me désignait-il ainsi le lieu du bonheur sinon sa recette, celui où il n'eut jamais plus d'allégresse que dans ces insomnies forcées, à régner sur un royaume lisse et solitaire loin des ombres qui le hantaient. J'incline à penser que c'était sa manière détournée de m'en parler tout en me tenant à l'écart d'une souffrance – le rejet familial – qu'il a passé sa vie à cacher, y compris dans ses carnets. Il est vrai que dans ces mêmes carnets il ne mentionnait de la guerre que la nostalgie d'une douce captivité et les notes mélancoliques du clairon sonnait aux soirs de Nuremberg... Aujourd'hui, entendant dans ma mémoire ces notes qu'il a retranscrites, je revois mon petit grand-père battant la mesure pour les élèves qui ne comprenaient rien à rien, ni à la musique ni à cette nostalgie ni aux guerres, et je crois bien qu'il ne pouvait s'empêcher de trépigner devant l'étendue de leur ignorance. Or tandis que les presque neuf millions de morts de la guerre de quatorze allaient encombrer les

cimetières, ils s'inscrivaient en ligne mélodique dans la mémoire d'un homme. Tout planqué qu'il ait été à Nuremberg, mon grand-père a pourtant bien su qu'un monde s'effondrait si près de lui et l'épargnait. Mais il jouait...

Une promenade sous les marronniers, voilà seulement ce qu'il voulait retenir de sa vie ou plutôt suggérer à ce jeune homme qui la dernière année l'accompagnait, une longue promenade de 96 ans pour finir sur ce banc tranquille où enfin nous parvenions à nous asseoir. Je ne dis pas que je lui donne raison, les temps ont changé et l'on parle aujourd'hui plus qu'on ne tait. Il me ramenait, lui, non à l'effacement du chagrin ou son oubli mais à la loi banale des répétitions dans le temps, ces haltes de nuit où l'on peut enfin enfermer ses ombres. J'étais déjà enfoncé dans les guerres et les horreurs du monde et ne pouvais l'entendre. Un film comique de mon enfance montrait un moustique essorant ses ailes pour s'extirper d'une goutte de lait où il avait failli se noyer. L'expression du moustique était celle de la détresse absolue et nous faisait rire... aux larmes. À l'époque dont je parle j'étais ce moustique. Mais, même si je l'ignorais alors, c'était une promenade.

J'ai bataillé donc, oui, toute la nuit, cherchant à faire sortir l'histoire. C'est peut-être pour ça qu'on écrit. À cause du silence. Pour comprendre ces mots, ces êtres de chair qui sont passés sans rien vous expliquer. Et pour le silence qui seul m'écoutait, néanmoins j'ai continué.

... Souvent Hugo l'observait sans qu'elle le sache. Am'Lia. Longeant le brun de cette peau qui semblait recouvert de paillettes d'or au soleil, suivant la ligne tremblante des lèvres sous la narine, cherchant où finissait l'ombre qu'on lisait dans ses yeux dès qu'on s'arrêtait trop longuement sur eux, si bien qu'on n'avait même plus Am'Lia devant soi mais un corps vide, figé comme un arbre mort au milieu du désert. Alors il avait l'impression d'être entraîné par ces yeux, de couler au fond de leur puits.

La nuit il lui arrivait de venir rôder jusqu'à la petite pièce à côté de la buanderie où l'on installait des lits de camp pour les femmes qui étaient restées tard à servir. Parfois Am'Lia était là. Je la regardais dormir, il me semblait que je touchais à sa naissance, à la plage bleue où elle s'étirait tout entière, j'entendais son souffle traverser les feuillages tandis qu'elle était enroulée dans la nuit, je la regardais se replier sur ses cuisses, poser tout le poids de sa chair sur elles, un fin duvet humide au creux du bras arrondi dessus sa chevelure, ses aisselles, odeur de marigot, odeur d'eau troublante, croupie, secret d'une forêt attentive, odeur de nuit aqueuse, et elle, lourde dans son coin, tassée, fermant ses hanches, s'enfonçant de plus en plus loin dans la retraite d'une terre inaccessible, comme si soudain elle se défaisait sous mes yeux, redevenait un morceau du bloc rouge effrité de songes "où vivaient les dieux protecteurs", nous avait dit Noé un jour qu'il avait fini de triturer sa viande, lentement, consciencieusement, étirant une traînée de sang sur son tablier, cédant à la fierté de captiver son public d'enfants, bombant le torse, les yeux sur une ligne de montagnes invisibles. Et peut-être parce qu'Am'Lia était là elle aussi à l'écouter, il nous a raconté ce jour-là l'histoire du "Fon" – roi – amoureux de la fée qui habite sous les chutes de Mami-wata, celui qui l'entend sera éternel.

De mon coin en bout de véranda, j'avais pris l'habitude de me laisser glisser le long de la gouttière et d'aller rôder dans ce parc de l'hôpital dont nous connaissions tous les arbres, tous les buissons, toutes les herbes de jour, et qui, la nuit, s'étirait en formes étranges, devenait un autre monde, un autre pays.

J'aimais ces nuits coulées dans un bloc de chaleur où le plus léger plissement de feuilles, un sursaut de gravillons sous les pattes d'un lézard, une palme sèche qui s'effondrait au sol, étaient une surprise aussi brutale qu'un coup de tonnerre. Parfois je croyais voir une ombre s'esquiver derrière les bâtiments, ou bien c'était moi que la quinte asthmatique – ou moqueuse ? Uhu, Uhu – d'une chouette, délogeait de

la fenêtre... Un cri qui était pour moi la mort, toutes les morts, et que j'associai longtemps à celui qu'entendit le roi Njato dont Noé nous conta l'histoire.

Histoire du roi Njato racontée par Noé

Le roi Njato était chasseur. Il était venu de très loin pour fonder un royaume après avoir interrogé la mygale, marchant longtemps au travers des savanes et des galeries de raphia, portant toujours devant lui le crâne de son père - les morts ne sont pas morts chez nous, dit Noé, et l'esprit de son père était avec lui -. Un jour qu'il avançait sans peur entre les herbes, une panthère bondit et le dévora.

C'est alors qu'il entendit du plus loin de la mort un cri, mais comme un cri fragile, hésitant, une voix de cristal fêlé derrière le rideau de brume des chutes...

-“Et le roi ressuscita”

proposa Anna utilisant une des formules magiques du grand-père...

Mais nous n'avons pas pu ressusciter Am'Lià ni arrêter la mort quoique ayant deviné à quelque mystérieuse résonance de l'air son impitoyable nécessité, cet enjeu de forces hostiles que les enfants savent si bien percevoir sans pouvoir l'exprimer, "deviné" n'étant pas le mot exact pour ce qui ne participe d'aucune représentation mais seulement d'une sorte de sentiment d'inadéquation entre le monde et les événements.

Une structure chaotique qu'ils recomposent tout au long de leur vie...

"Tremble l'odeur de l'Afrique, on ne pourra plus jamais séparer l'odeur de l'ombre et l'odeur de la mort. La mort est lisse. L'homme a posé la main sur elle. Il a serré la force des choses avec amour. Il a serré le nœud de la corde. Et il a glissé sous la corde. Le petit jour gris s'ouvrait avec les tentacules de la forêt. L'eau tombait, le ciel n'arrêtait pas de crever en eau et de gonfler le volume des feuilles."

(Anna - NUITS D'AFRIQUE - Recueil de poèmes)

...Noé avait ignoré les questions et repris dignement le chemin des cuisines...

L'énigme des autres, se dit Hugo, ce sont ces histoires qui en eux jouent à s'assembler, obéissant aux lois d'un Temps différent, et qui ne sont jamais à la même place, éléments instables d'une structure chaotique qu'ils recomposent tout au long de leur vie. Noé venait soudain de nous éclairer d'un petit morceau de lui-même, le tirant non pas d'un chapeau mais d'une vérité qui nous échappait, un morceau qui, si nous avions pu capter l'ensemble à l'intérieur duquel il se déplaçait, aurait pris sens. Un morceau, tout ce que nous saurons jamais de lui.

...Am'lia n'avait pas quitté Noé des yeux et restait à présent immobile, à la fois butée et rêveuse, traçant ce qui ressemblait à des silhouettes féminines et sa main glissait à la vitesse d'un serpent sur le sable. Plus tard c'est à Anna qu'elle raconta son départ du village, une fuite en réalité, dans l'aube verdâtre - le ciel n'était encore qu'un peu

de poussière grise – qui découpait à peine les tiges de mil quand elle s'était retournée vers les cases avant de s'enfoncer dans la brousse comme dans l'oubli. Je ne sais lequel. Peut-être celui des Vieilles, noires vieilles de village, mouches mourantes au masque grimaçant comme celui de Nyon Néa qu'on dresse aux jours de fête, masque avaleur de filles, au bout du plateau, à l'entrée de la forêt où se font les danses sacrées, et elle est passée là en courant, sans regarder, étreinte d'une force sèche, ramassée sur elle-même et jambes lacérées d'herbes d'acier. Fuit-elle Nyon Néa, les Vieilles exciseuses, ou les Femmes, noyaux morts d'être simplement femmes ? Elle, elle veut vivre, aimer. Dans l'autobus cahotant où elle s'est recroquevillée pour dormir, elle aperçoit au fond de l'horizon devant elle, les lumières de la ville sous la vigilance des collines.

Un petit éclat d'histoire, de l'histoire d'Am'Lia... Celui-là les Blancs ne le connaissaient pas et peu leur importait...

Nous non plus d'ailleurs, c'est aujourd'hui que je l'invente, en réalité elle n'a rien dit à Anna. Mais elle aurait pu être cette bête blessée. En morceaux qu'elle ne parvenait pas à rassembler. Comme ces Ombres qui déroulaient sur un ciel de feu – qui déroulent toujours dans ma mémoire – une théorie de silhouettes surgies d'une fourmilière qu'on vient de piétiner et qui cherchent peut-être encore aujourd'hui leurs morceaux d'identité. Am'Lia a emporté ses secrets.

Néanmoins elle est là. Il me semble que je la vois. Au fond de la pièce, dans la lumière du matin, créature à laquelle Lizzy – qui n'est pas encore revenue – a donné vie et qui me fait signe. « Joyeusement », a dit Lizzy, « à cause de la flûte ». Peut-être. Mais gravement aussi derrière ce masque joufflu sur lequel la lumière vient jouer en reflets mauves, on dirait un de ces masques en perles de verre qui soulignent le modelé du visage, les rondeurs, comme une ligne serpentine où est toute la mélodie d'une vie. Où Lizzy a-t-elle trouvé ce masque ?

... "Un serpent... C'est un serpent", disaient les voix de la terrasse, et Hugo cherchait en elle lorsqu'il regardait Am'Lia, ces lignes de fuite d'un corps, d'une forme qui s'évanouissait lui semblait-il sous ses yeux, rejoignant une terre rouge qu'il ne savait comment comprendre, devenait même la puissante Afrique, devenait, devient femme, et nous sommes sur une route - imaginaire ? Je ne sais -, perdus entre le suintement d'arbres aussi hauts que le ciel lorsqu'à la renverse le regard cherche un peu de lumière, perdus dans la moiteur montée peut-être du sol, peut-être de toute cette verdure si terriblement verte qu'elle finit - et je sais que c'est faux - par atteindre une blancheur incandescente, serre chaude de l'Afrique entière, de cette forêt traversée, fendue plutôt à la machette, jusqu'au velours des orchidées...

À portée, si proche et inaccessible, la terre ou Am'Lia, lui laissant deviner un peuple dont elle était comme porteuse ou peut-être l'image condensée...

- Comme Boromil... me dit Lizzy le jour où je lui lus ce chapitre.

- ...

- ...Boromil c'est l'ombre de toutes les ombres. Il absorbait les autres et ne disait rien. Un silence d'enfant gorgé d'amour et impuissant, oui c'était Boromil. Ils étaient tous, ils sont encore, dans ses yeux.

Boromil, l'enfant autiste inventé par Lizzy, son double, son frère d'une certaine façon. Ou celui qui meurt pour elle, à sa place ?

Histoire de Boromil

Il était entré par la porte de derrière et il était resté là sans bouger, comme s'il brûlait d'envie de dire quelque chose...

- Est-ce que tu vas finir par sortir, criait la grand-mère, `

- Non ce n'était pas la grand-mère, on l'avait mise dans une boîte il y avait peu de temps et ensuite Mihail n'était plus jamais revenu, c'était un des Ian bis, ou Ian lui-même car les bis avaient « disparu » eux aussi, en poussant avec un balai un chat qui s'était introduit derrière Boromil et tentait de se chauffer près du poêle, non ce n'était pas le chat jaune. Peut-être qu'ils ont pris le chat en même temps que Just, les chats aussi disparaissent, ou bien il avait tenté de suivre les rails derrière son maître jusqu'à ce qu'il tombe épuisé, on n'avait pas voulu de lui, mais on ne voulait de personne et Ian non plus qui chassait les chats, surtout depuis que Mihail n'était plus là pour les défendre, finalement le chat était sorti et Boromil était venu prendre sa place près du poêle, fixant l'oiseau, il restait un oiseau (bien que Mihail...) Celui-là avait décidé de ne pas mourir et il voletait désespérément dans sa cage, lui aussi tentait de nous dire quelque chose sans doute, mais personne ne lui prêtait attention sauf Boromil qui avait un petit front plissé et douloureux.

- ...

...et Boromil regardait l'oiseau dans sa cage, on aurait dit qu'ils se comprenaient, moi je regardais les deux, et ces yeux, ces yeux qui se sont mis soudain à ressembler au ciel, aussi vastes, aussi profonds que lui et l'absence...

—

...Am'Liá, je l'aimais, bien sûr. De toutes mes forces d'adolescent. Noé a déclaré qu'elle ne reviendrait plus et il s'est mis à la chercher avec une équipe. Ils l'ont cherchée jusqu'à la nuit. Et un autre jour et toute une nuit encore. Au matin on l'a découverte dans le ravin.

Pas la même...

Ce jour-là, la maison tremblait de chaleur. Le monde s'était comme arrêté depuis quelques jours. Pour nous les enfants du moins. Et Noé aussi je crois. Là-haut, sur la terrasse, et dans les cuisines, on ne parlait

guère que des événements, un quartier de New Bell avait été incendié, et Valentin faisait partie des morts, les fourmis noires couraient dans tous les sens, affolées, les voix en désordre les unes sur les autres, les fourmis blanches étaient excitées, inquiètes non, plutôt indignées, peut-être juste avec cette sorte de trouble intérieur qui ressemble à l'eau jaune, boueuse, dont on sait bien qu'il vaut mieux ne pas chercher ce qui se cache tout au fond.

Quelques jours plus tard un des boys s'est suicidé. On l'a trouvé pendu au fond du couloir qui menait aux cuisines. Depuis je fais toujours ce rêve. D'une fenêtre je vois un jardin dans la lumière et un homme pendu, bouche ouverte, mais je me promène et tout est normal, l'homme est un fruit inaccessible, invraisemblable, il se balance au bout de l'arbre et la nuit est dans sa bouche, la nuit est un homme pendu, le poids d'un homme pendu. Cet homme a poursuivi mes rêves d'adolescent vaguement coupable d'aimer, désirer. Si proche, trop proche de tout être, je le savais soudain, la violence du désir.

Bien sûr pour Am'Liá on n'a jamais su qui était l'assassin.

Le jeune boy qui est là depuis peu, avec ce tremblement des mains, ce regard un peu fixe ou ce sourire sans but toujours sur ses lèvres ? Ou quelque vagabond, peut-être ce traînard de Sergent qu'on appelle ainsi quoique l'armée l'ait chassé depuis plus de vingt ans et qui fait un peu tous les petits métiers ? Mais c'est seulement parce qu'on le rencontre ivre plus souvent que les autres que les soupçons se sont portés sur lui... Peut-être la vérité est-elle qu'il n'y a pas eu de criminel sinon tous ceux d'ici qui, s'ils ne l'ont pas été, auraient pu l'être, et c'est ce que chacun a pensé dans le secret de son rêve, se sentant vaguement coupable d'avoir seulement désiré l'irréelle, l'invisible laitance de ce rayonnement noir sous la peau de la jeune fille.

La Planète aux anneaux ou La Mort de Macha la Belle

Elle avait pris son élan de loin, de très loin, Macha, pour exécuter une sorte de saut périlleux d'un trapèze à l'autre, tout en continuant à faire tourner les anneaux autour de sa taille jusqu'à ce qu'elle ait saisi le second trapèze.

Tout le quartier, non toute la ville, que dis-je, le monde entier était venu contempler celle dont les affiches avaient fait *la Reine des anneaux*, paralysé d'anxiété, d'admiration et d'ivresse devant ce petit corps qui semblait jouer pour eux tous, les spectateurs, le drame du bonheur d'exister dans un instant, un seul instant de sa vie.

Elle était restée là avant de s'élancer, contemplant ces petites bougies de l'ombre que sont les yeux des spectateurs, comme si elle chantait intérieurement, dit la grand-mère, un adieu au seul instant de sa vie. Et sûre – on sait toujours – qu'elle se fracasserait les vertèbres, elle se jeta dans le vide.

- Mais elle avait *rejoint*, elle le savait, ajouta la grand-mère.
- Elle-même ? demanda l'enfant Lizzy
- Oui, elle-même...

Dit Lizzy. Et elle ajoute dans une pirouette avant de disparaître : « Point final ».

Voyez, dès que je leur ouvre la porte, ils s'en vont tous...

"Il y eut un autre soupir mélancolique, et, cette fois, Alice put croire que le Moucheron s'était fait disparaître en soupirant, car lorsqu'elle leva les yeux, il n'y avait plus rien du tout sur la branche."

(Lewis Carroll – De l'autre côté du miroir)

"Et cette fois, il disparut très lentement, en commençant par le bout de la queue et en finissant par le sourire, qui resta un bon bout de temps quand tout le reste eut disparu. Ma parole ! pensa Alice, j'ai souvent vu un chat sans sourire, mais jamais un sourire sans chat !"

(Lewis Carroll – Alice au pays des merveilles)

Poussez-vous un peu, dit le photographe, il faut de la place pour tout le monde.

Car il y a toute la petite famille d'Hugo, le Grand-père, un vieillard menu penché sur ses Carnets d'où il sort quelques figurants à lui – une mère abaissant la pâte à crêpes, quelques *Recalous* –, et d'une main il tient des feuillets bleus, la grand-mère avec son arrosoir, la *Merveilleuse* (en short à liseré vert ou avec sa tenue de bal, ses lèvres rouges et ses accroche-cœur ? Ou bien avec son manteau de loutre au départ d'une micheline ?), le Père avec sa machette, les enfants à la queueuleu derrière lui et jouant à attraper quelques papillons-parole (Hugo peut-être avec ses calepins), et une horde de figurants, des admirateurs, un jeune chirurgien, des briscards hâlés et grimés de poussière rouille.

Photo.

Alors on voit arriver en sautillant une sorte d'oiseau au profil aigu qui dit s'appeler Lizzy. À sa gauche Leo, un petit homme aux cheveux de vent, à sa droite Lea, si menue qu'elle a l'air de s'envoler en marchant. Lizzy ouvre un grand cahier et

appelle sa famille de morts. C'est vrai ils sont morts mais elle entend bien qu'ils soient avec elle. Elle tourne les pages du cahier et les appelle chacun à leur tour, ils sont là tous, dans une histoire – la leur ou la sienne ? –, la grand-mère qui porte un chaudron, Minna un peu lasse qui déclare qu'elle préférerait dormir, Mihail avec un chapeau à rubans rouges et son harmonica, un pneu sous le bras, un grand échelas, Ian, un limaçon qui traîne la savate suivi de toutes sortes de *Ian bis* – la grand-mère hausse les épaules –, un baraqué à moustaches, Alfredo, qu'on n'a pas beaucoup vu, je n'ai pas eu le temps de vous le décrire, trois adolescentes maussades qui se poussent l'une l'autre, Ella, Yol et Mani, et derrière elles deux jumeaux cabosseurs qui se bourrent de coups.

Photo.

Mais entre soudain toute une armée de vieilles, Bruda en tête, enjuponnée de plusieurs épaisseurs de laine, suivie de Maleka, de ses malheurs, et de son amie Ginai au doux sourire.

Serrez les rangs, grogne le photographe.

Entre alors une enfant sur sa chaise haute (moi, dit Lizzy) et tout un monde d'amuseurs, Vono l'enchanteur et Macha la belle, une souris qui dépasse un peu de la poche de Vono, Raji la petite bohémienne – avant de s'asseoir elle fait faire un petit tour de valse à sa jupe rouge –, Carina, Barandon et Paula avec chacun leur flûte, un petit bonhomme tout noir, Nathan le ramoneur et ceux que j'ai oubliés : Tani et Saül les jumeaux ainsi que Jordi le bâtard.

Enfin dans un coin – on le voit à peine – l'enfant Boromil aux yeux bleus qui fixe ses chaussures.

Photo. Est-ce enfin tout ?

Non, voici Dino le bossu, un drôle de bonhomme avec des livres sous le bras, des enfants qui le poursuivent, et devant lui un grand blond à l'air doux qu'il ne quitte pas des yeux. Just, dit Lizzy.

Un chat jaune ferme la marche.

C'est tout, dit le photographe ?

Non, protestent les uns et les autres qui veulent appeler chacun leurs "ombres" à eux. Les enfants réclament Noé, Etienne et Valentin, les lingères, et aussi tous ceux de New Bell dit Hugo, Am'Lia dit Anna mais Hugo hésite...

Oh ! La barbe, dit le photographe, si je prends le monde de chacun, vous ne serez pas tous sur la photo, mais il se résigne et, finalement, sur le cliché qu'il fait aussitôt circuler, chacun se reconnaît.

"On dirait pourtant qu'il n'y a personne" dit Anna. Mais on ne l'entend pas.

Rideau.

Et derrière le rideau, on ne voit plus que des ombres. Comment savoir ce qu'elles vont faire maintenant qu'elles sont de l'autre côté ? Peut-être vont-elles vouloir vivre, bouger, se dégourdir les jambes, humer l'air et découvrir le monde enfin, à quoi ressemble-t-il le monde quand on ne pense à rien, quand on n'est plus accaparé par l'inquiet souci d'exister, a-t-il une autre odeur, une autre couleur, une autre saveur, quand on peut se loger en soi-même ou à l'intérieur de rien comme dans une coquille chauffée au soleil ?

Mais elles hésitent avant de s'en aller, elles titubent un peu et clignent des yeux, il y a trop de soleil et de lumière. Oui, leur dit le prestidigitateur, je reconnais que je vous ai joué un tour, disons que c'était un tour de piste, mais vous ne saurez pas si c'est maintenant que vous vivez ou si c'était avant, c'est comme le matin quand on se réveille sans pouvoir distinguer si la réalité est ce dont on sort ou bien ce qu'on a sous les yeux, alors les frontières tremblent et se chevauchent, "mais qui suis-je ?" demande le grand-père hochant une vieille tête de lézard toute blanche tandis qu'Hugo ne parvient pas à deviner qui est sur une balançoire dans une robe blanche.

Je vous ai pris, dit-il, dans ma main, et vous avez bougé, mais je peux encore imaginer où vous irez quand je vous aurai lâchés, Anna regarde une brindille qui grandit, grandit sous ses yeux et devient un arbre aux frondaisons larges, et la

voici sous l'arbre, faisant la sieste de la vie, elle rentre ses griffes, elle est un chat, y a-t-il autre chose qu'un chat sous l'arbre, non dit Hugo qui depuis le perchoir de sa fenêtre surveillait Anna et Lizzy et ne les voit plus, "j'ai rêvé" se dit-il et Anna aussi rêvait qu'elle était un chat sous un arbre, voici comment peuvent s'en aller mes personnages, chacun dans son espace, une brindille, une écorce, un épais tapis de feuilles à l'automne, ou bien même une feuille, une simple feuille qui s'envole, ce n'est pas simple pourtant de rêver, disent-ils en soupirant, mais Anna s'envole gracieusement avec un rire léger, Lizzy fait dégringoler tous ses *Grotesques* et s'efface dans le crépuscule en cherchant à libérer une mouche qu'elle tenait soigneusement dans sa main, une autre feuille la suit et c'est Plume, ou encore ce sont des nuages dans le jeu de paravents du ciel, une masse blanche glisse derrière une masse grise et la dépasse...

Voyez, dès que je leur ouvre la porte, ils s'en vont tous, il faut bien que je les lâche, n'est-ce pas ?

Et que vais-je faire maintenant qu'ils vont me quitter ? Je les aime comme des amis – des "Compagnons", dirait Lizzy – C'est vrai, ils m'ont tenu compagnie depuis si longtemps. Pourquoi a-t-on besoin de créer des personnages ? D'ailleurs pourquoi a-t-on besoin d'inventer un monde ? Peut-être parce qu'on a toujours l'impression d'être passé à côté de celui-ci et de tout, à côté de ceux qui s'en vont et qu'on ne reverra plus, de ceux qu'on aurait pu, dû ou voulu connaître, de ce qu'on aurait pu, voulu ou dû faire, très évidemment ça n'aurait pas été mieux pourtant – et peut-être pire –, seulement voilà... Alors le roman c'est un miroir aux alouettes mais c'est un roman...

- Je n'ai pas encore inventé l'histoire de la mère, dit Lizzy, j'avais d'autres histoires à raconter.

Elle rêve un moment et ajoute avec douceur en caressant un rayon de soleil

- Les gens sont si fragiles... Tous fragiles, oui. Tu ne le vois pas mais il y a quelque chose en eux comme la peau trop tendre du bébé. La première éraflure, regarde-la, regarde cette

perlée de sang de rien du tout et pourtant la peau ne sera plus jamais innocente. Une éraflure puis une autre, une peau sur une autre et peu à peu tu te promènes comme au milieu de bêtes dont la peau est aussi épaisse que celle des éléphants, elles vont te piétiner, t'encorner, te griffer, te dévorer... pourtant c'est une petite eau de cristal qui passe en dessous, il faudrait les aimer, les rassurer. Ils essaient de fabriquer du bonheur dans leur petite usine intérieure.

- Les histoires c'est comme une voix dans la nuit, quand on te tient la main. J'ai raconté des histoires.

Vous dites ? Oh, que ce soit Lizzy qui ait écrit ou moi n'a guère d'intérêt. Un écrivain ne fait que s'essayer sous divers visages, et quelle que soit l'histoire, il s'invente en inventant son roman. Est-ce qu'on ne fait pas tous la même chose ?

(CARNET 2008 - Avril - Reste - ou commence à s'installer -, la question qui va me tarauder désormais : "ai-je vraiment dit ce que je voulais ?", et il est d'autant plus difficile de le savoir que ce qu'on voulait rejoindre est un "lieu" imaginaire. On ne dit jamais ce qu'on veut... Reste aussi, - ou commence à s'installer -, le déchirement de quitter ces personnages tant aimés, et surtout dont on n'a pas dit, on le sait bien, tout ce que chacun contenait, comme lorsqu'ayant voulu parler de quelqu'un, on sent qu'on lui a été infidèle, qu'on a été très au-dessous du modèle. Lizzy j'avais d'autres projets pour elle... Mais je n'ai pas encore mis le point final. Je ne le mettrai jamais. CARNET 2008 - Avril CAFE « LE BOUT DU MONDE » - NOUMEA)

Une chose est sûre, se dit Hugo, ce lieu est fait de particules multicolores, subtiles et changeantes, telles qu'il n'est jamais possible d'un instant à l'autre de reconnaître la configuration précédente. Il releva le crayon avec un soupir. *...Les morceaux du temps ne veulent pas se laisser attraper. On peut s'emparer de ces particules qui volettent, quelques particules seulement et tellement déformées d'avoir parcouru tant de distance qu'il ne faut pas espérer reconnaître quoi que ce soit...*

Mais il y a les autres romans, les suivants, ils contiendront encore un autre petit bout de temps, c'est tout simplement ma voix, la voix qui avance avec moi et chaque roman n'est qu'un morceau d'une constellation.

Alors Lizzy sort de sa poche un papier froissé qu'elle déplie soigneusement – un passage d'un autre roman abandonné, je me demande où elle l'a retrouvé – puis se met à lire :

“Lizzy c'est un de ces puits d'enfance interdits où sonder le mystère de la Terre. L'eau de la surface, comme une perle noire, refuse de livrer la profondeur inaccessible... Lorsque je fis sa connaissance il y avait déjà longtemps que le manège de ses allées et venues autour de la petite épicerie ou ses prétextes divers pour y pénétrer m'intriguaient. Tantôt il fallait porter du tabac à un des clochards qui traînaient par là, tantôt déposer à son intention un sac de menues provisions. Dans tous les cas, dès qu'elle était là, dans ses tenues toujours noires et étroitement ajustées, elle faisait inévitablement penser à une mouche dont elle avait également l'agitation vibronnante autant qu'énigmatique. Je compris vite que ce mouvement obéissait à une loi interne que la moindre intervention extérieure effarouchait. Je dus me contenter d'attendre et d'observer. Des yeux inquiets, un regard à la fois tendu et mobile dans un petit visage anguleux que les mèches d'une coiffure abandonnée au hasard venaient balayer... Elle semblait toujours sur la défensive, aussi prête à s'enfuir qu'elle l'avait été à surgir. Je dus attendre qu'elle me livre des bribes, à sa manière sautillante et joyeuse. Enfant malicieuse et cruelle à la fois, elle protégeait cette part de mystère en elle, noyau de résistance ensoleillée au monde incompréhensible des adultes. Parfois il me semblait qu'il y avait différentes Lizzy cachées dans ce corps.

Lizzy enfin, ce fut aussi pour moi une image de femme imprévisible. On eût dit qu'elle sautait à pieds joints sur les cases de la vie. Il y avait des espaces et des temps pré découpés et toujours entre eux des limites à franchir, mais à chaque fois on entrait dans un autre

monde. J'ignore quelles furent ses multiples vies. Parfois seulement elle consentait à me dire, à son retour, car il lui arrivait de disparaître quelque temps, que "là-bas, à Patmos, tu sais, il y a un clochard écrivain public" ou que "des marrants, tiens, j'en ai rencontré quand j'étais dans la caravane des Gitans, y'en a une qui peut pas manger sans avoir baisé la terre dix fois, et une autre qui porte une croix pour se protéger du tonnerre." Elle évoqua également un dompteur du cirque Bougie "un fou pire que ses tigres", et l'équilibriste à la moto dont "la tête est mieux à l'envers qu'à l'endroit". Dès qu'elle parlait d'un temps passé, Lizzy disait toujours "là-bas", renvoyant à un autre lieu, qu'il fût réel ou imaginaire. Comme si elle n'établissait aucun lien entre les différentes cases de sa vie.

"On avance, on n'additionne pas" disait-elle. À quelques allusions près, elle se comportait comme une amnésique, ce qui lui permettait de repartir d'un pied nouveau, la solution la plus pratique étant toujours la meilleure. Il s'agissait seulement de survivre et de bouger..."

- C'est moi ça ? » dit-elle avec amusement

- un autre visage, oui...

- Alors il te reste encore d'autres bouts de Lizzy à attraper !

dit-elle en se sauvant. Pfuitt... Plus de Lizzy !

Lizzy c'est un personnage inépuisable. J'aurais voulu dire encore... Vous dites ? Lizzy n'existe pas ? Peu importe, je l'ai bien connue.

"Eh bien, maintenant que nous nous sommes vues une bonne fois l'une l'autre, dit la licorne, si vous croyez en mon existence, je croirai en la vôtre. Marché conclu ?"

(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

"Bien sûr que si que je suis réelle !" protesta Alice en se mettant à pleurer.

"Ce n'est pas en pleurant que vous vous rendrez plus réelle", fit remarquer Tweedledee ; "et il n'y a pas là de quoi pleurer."

"Si je n'étais pas réelle", dit Alice - en riant à demi à travers ses larmes, tant tout cela lui semblait ridicule -, "je ne serais pas capable de pleurer."

"J'espère que vous ne prenez pas ce qui coule de vos yeux pour de vraies larmes ?" demanda Tweedledum sur le ton du plus parfait mépris.
(Lewis Carroll - De l'autre côté du miroir)

ANTONY 10 AVRIL 2004 — NOUMEA 28 AVRIL 2008 — ST MARTIN DE COLS MAI
2013/DECEMBRE 2017

SOMMAIRE

- Préface	p.3
- Les choses, les animaux, les plantes, Ou le Monde perdu...	p.7
- Ce que nous faisons exactement à marcher ainsi...	p.19
- Ces paroles au-dessus du vide pour nous qui ne savions pas alors ce qui se tramait derrière les feuilles...	p.32
- Tout prend son point de départ...	p.35
- L'étrange étrangère. C'est ainsi que je vais vers elle dans ma mémoire...	p.52
- Une infinité de petites choses perdues à la recherche d'elles-mêmes...	p.57
- En vérité au coeur de l'Afrique...	p.65
- Comme un paysage derrière lequel dansent les particules du passé...	p.71
- Tous ces gens qui viennent éclairer la scène...	p.78
- La sensation étrange d'être doublé par quelqu'un d'autre...	p.87
- Ces inconnus derrière la vitre...	p.97
- C'est de l'amourrr tout ça...	p.104
- Cette petite couleur intérieure...	p.114
- C'est ainsi que l'histoire nous échappe, l'histoire est toujours devant nous...	p.125
- Cette glissade du monde qu'on tente de rattraper avec un fil de mots...	p.139
- Ces voix qui avaient l'air de se pencher sur le berceau du monde...	p.157
- Lui sans doute ne verrait jamais qu'une feuille blanche. Mais il se dit que c'était sans importance. Et il continua...	p.164
- Tant de petites choses qui tremblent dans ses yeux...	p.168
- Semblable à ces personnages d'interludes qui s'empressent d'occuper la scène...	p.180
- L'image sur l'écran du ciel de ceux qui étaient pour nous des géants...	p.186
- On l'entendait chanter, tourner, faire tourner les têtes et le monde et, à sa façon, le bonheur d'exister...	p.195
- Les enfants se promenaient dans ces noms...	p.200
- C'était des mots qui s'empoignaient...	p.209
- Attendant que ce soit fini, bien fini, que ce soit irrévocablement dans la pénombre...	p.224
- Les Compagnons, les Bohémiens, les oiseaux, le médaillon revenaient...	p.228

- Un morceau du bloc rouge effrité de songes... p.239
- Une structure chaotique qu'ils recomposent tout au long de leur vie... p.250
- Voyez, dès que je leur ouvre la porte, ils s'en vont tous... p.256